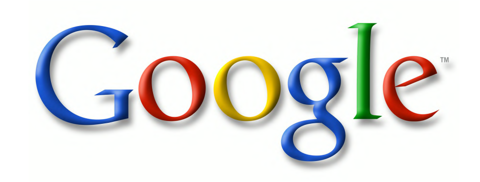
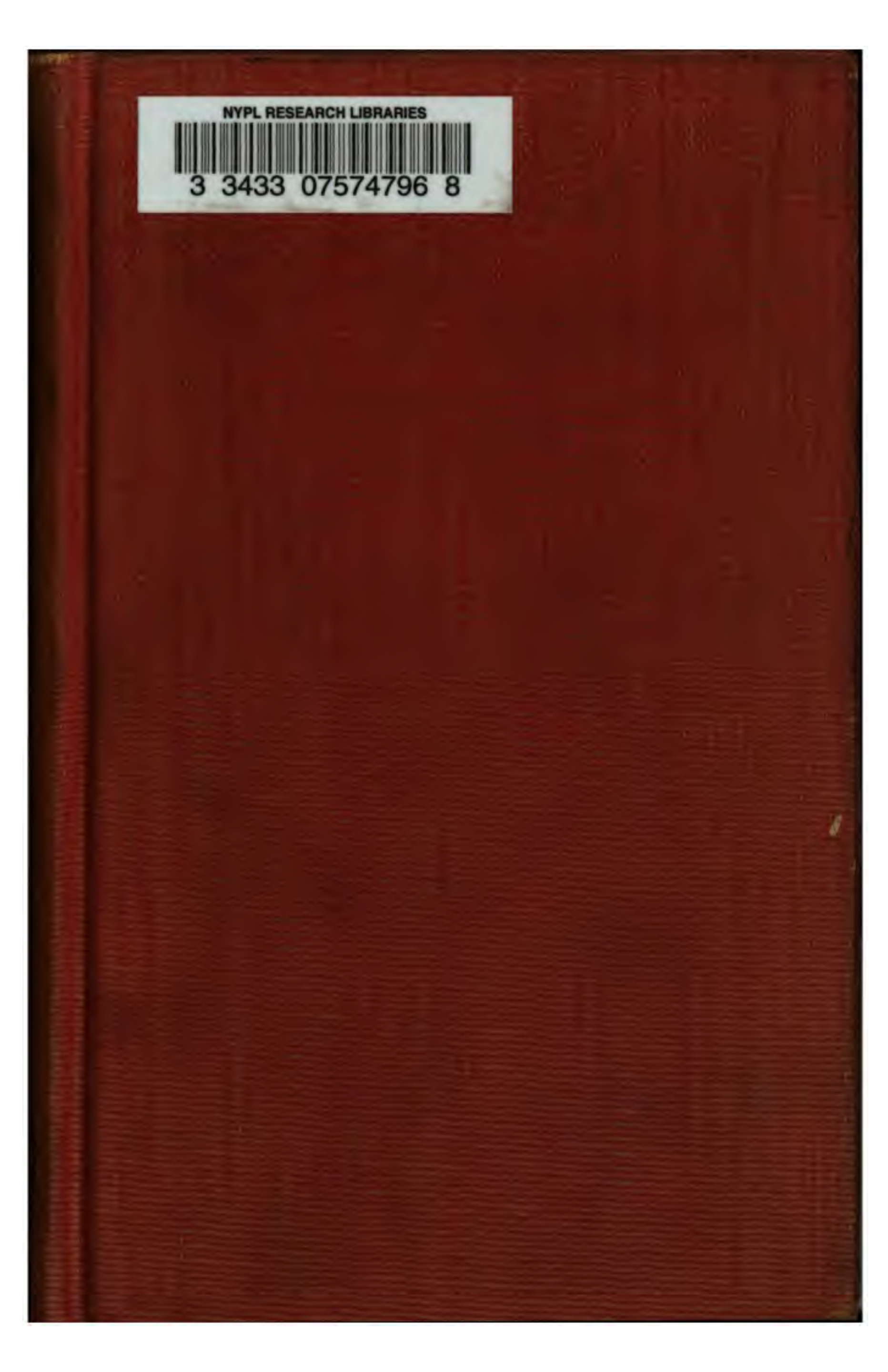
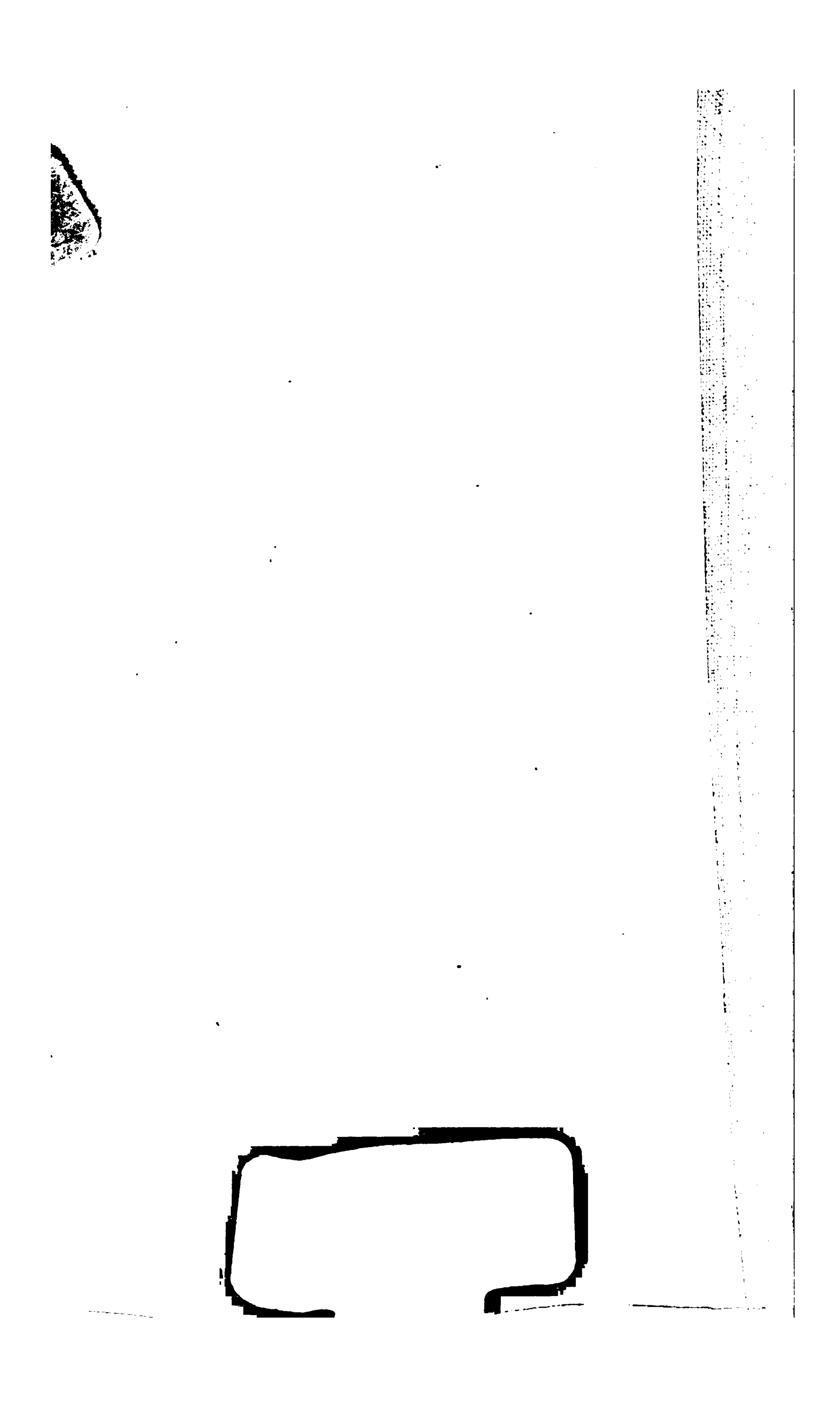
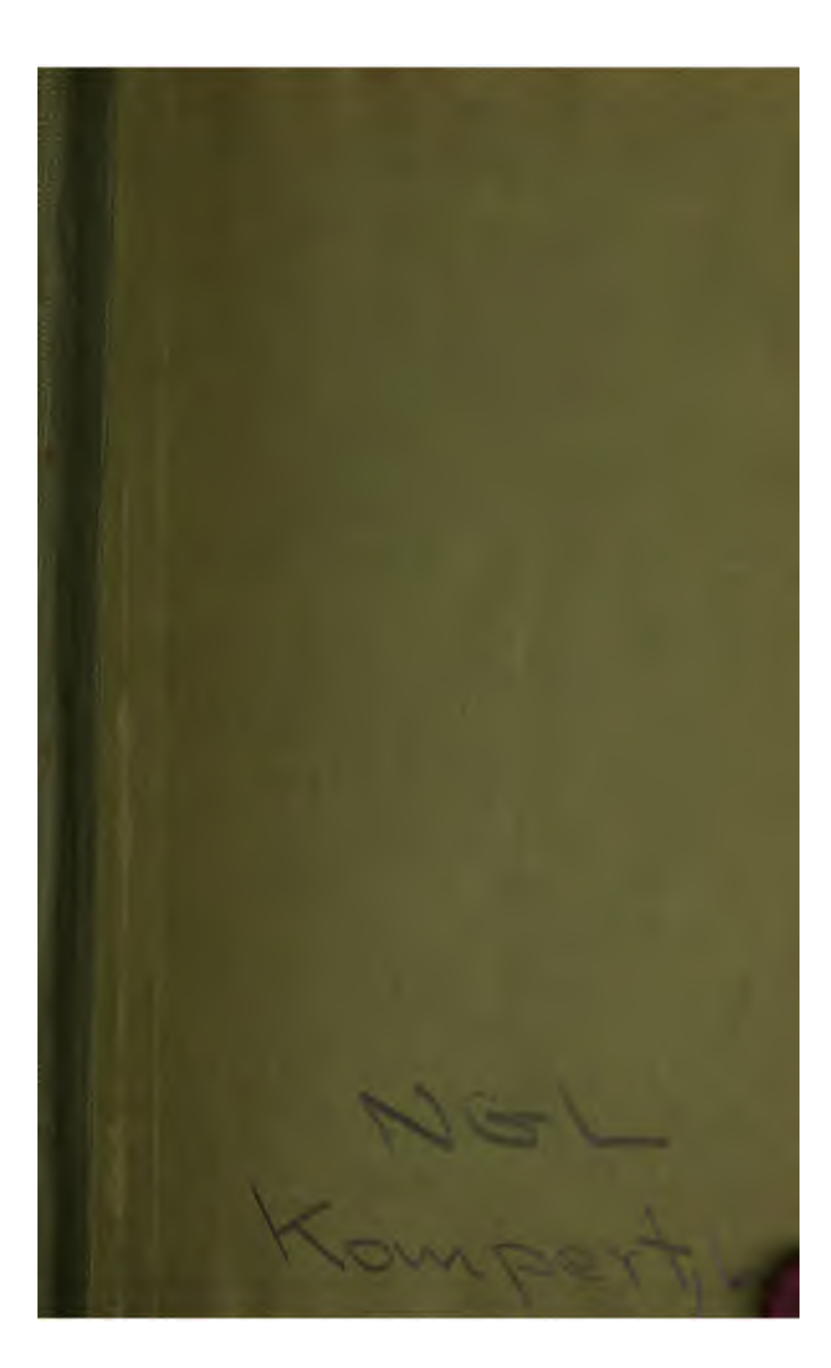



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07574796 8




NGL
Kompert, L.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES JUIFS

DE

LA BOHÊME

DU MÊME AUTEUR

SCÈNES DU GHETTO

Un volume grand in-18.

SCÈNES

DE LA

VIE JUIVE EN ALSACE

PAR

DANIEL STAUBEN

Un volume grand in-18.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES JUIFS

DE

LA BOHÊME

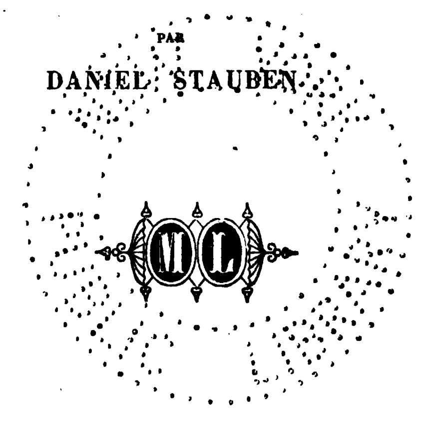
PAR

LÉOPOLD KOMPERT

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

DANIEL STAUBEN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Nous avons publié, il y a six mois, la traduction des *Scènes du Ghetto ;* nous offrons aujourd'hui au lecteur celle des *Juifs de la Bohème.* Le succès qu'a obtenu, en France, le premier de ces deux ouvrages de M. Kompert, nous fait bien augurer de l'accueil qui sera fait au second. Aussi bien, les *Juifs de la Bohème* sont-ils, en tous points, dignes des *Scènes du Ghetto ;* on y trouve le même charme dans le récit, la même vérité dans les détails et la même finesse d'observation. C'est aussi, en maints et maints endroits, la même élévation dans les idées, le même but moral.

Les *Juifs de la Bohème* se composent de trois Nouvelles bien différentes de ton, de sujet et de couleur. Quelques mots sur chacune d'elles :

Dans le *Colporteur*, M. Kompert a voulu montrer l'influence que peuvent exercer le toit domestique

et les souvenirs d'enfance, sur un esprit devenu, à la suite d'une longue absence et d'études profondes, philosophe et libre-penseur. Emmanuel Prager, le fils du pieux et pauvre *Schimmé* et de la sainte Hanné, a quitté le Ghetto depuis nombre d'années, et ses parents, depuis nombre d'années aussi, n'en ont plus entendu parler. Emmanuel, dans sa vie d'étudiant, a été appelé, un jour, à donner des leçons à la belle Clara, la fille d'un riche négociant chrétien. Les deux jeunes gens se sont épris l'un de l'autre et ils sont à la veille de s'épouser; car Emmanuel embrassera la religion de celle qu'il aime; mais avant, il veut voir une dernière fois, et sans se faire reconnaître, ses parents, son petit frère Benjamin et sa sœur Roesel. Déguisé en mendiant, il se présente un vendredi l'après-midi dans la maison paternelle où la mère accueille son fils sans le reconnaître. Mais ce n'est point impunément qu'on joue ainsi avec les sentiments les plus saints de la nature : cette mère et ce père qui, réunis le soir, à table, parlent sans cesse à Emmanuel de leur fils absent, et malheureux peut-être comme lui, de ce fils, à qui, disent-ils, Emmanuel ressemble tant! l'aspect de cette sœur devenue moitié folle et qui pleure parce que son père n'a pas le moyen de la

marier ; la bonté touchante du petit Benjamin assis à côté d'Emmanuel, et, quoique âgé de treize ans seulement, parlant déjà *Thora* et *Talmud*; le silence de la nuit, les chants joyeux du sabbat retentissant à travers le Ghetto, tout cela a réagi fortement sur l'âme du faux mendiant. Une lutte terrible s'élève dans son cœur ; Clara est d'un côté ; sa vie passée, le toit paternel, ce malheureux père, cette excellente mère, de l'autre. Qui l'emportera ?... Bientôt Emmanuel se décide ; douloureux mais noble sacrifice, fait par l'amour à la piété filiale et à la religion des pères ! Emmanuel renonce à Clara et se jette dans les bras de la meilleure et de la plus aimante des mères ; cette mère peut vivre désormais en paix ; elle n'aura pas donné le jour à un apostat. Touchante reconnaissance ! heureuse soirée de vendredi ! La joie règne dans l'humble demeure du colporteur ; la brebis égarée est rentrée dans le bercail ; cet autre *enfant prodigue* est revenu. A partir de ce moment, la vie tout entière d'Emmanuel sera consacrée au culte de ses vieux parents et à la régénération de ses frères en religion.

Tout autre est le caractère de la *Nouvelle* ayant pour titre *Trenderl*. Trenderl, en allemand, signifie *toupie ;* et ce nom a été donné par un plaisant

du Ghetto au jeune maître serrurier de la rue, attendu qu'il avait roulé d'atelier en atelier, de ville en ville, durant son apprentissage. Mais aujourd'hui, il forge et travaille pour son propre compte, à la grande satisfaction du docteur Prager, notre Emmanuel de tout à l'heure. Membre de la société des arts et métiers israélites, le docteur encourage de son mieux, parmi ses coreligionnaires, les professions manuelles trop longtemps négligées par eux pour le commerce et le colportage.

En face de Trenderl demeure le riche Schmoul Brandeis, le mari de la bonne mais superstitieuse Mindel, et le père de la douce et jolie Taubé. Sous peu de jours Trenderl doit monter sur le toit de la synagogue pour y poser un paratonnerre ; et cette idée seule fait pâlir Mindel. Quoi ! un enfant juif oser ainsi s'exposer et jouer avec la vie ! Cela s'est-il jamais vu dans le Ghetto ! Ne riez pas ; ces préjugés sont encore beaucoup plus répandus qu'on ne le pense dans le peuple ; car, ainsi que le fait remarquer l'auteur par l'organe d'un de ses personnages, l'oppression et la servitude ayant éloigné longtemps les Juifs de toute profession manuelle, les avaient rendus, à certains égards, timides, craintifs et poltrons ; ils avaient désappris le courage. Min-

del a été précisément élevée dans un temps où le *progrès* n'était pas encore connu ; et elle fait tout son possible, croyant remplir, en cela, un saint devoir, pour détourner le serrurier de l'œuvre qui lui est commandée. Elle lui députe dans ce but un certain Hirsch Blaser, surnommé le *fin petit juif*. Hirsch est chargé par elle d'offrir, sans la nommer, bien entendu, 1,000 florins à Trenderl s'il consent à renoncer à sa dangereuse entreprise.

De là des scènes d'un vrai comique et on ne peut plus spirituellement racontées. Un instant, sous l'influence de ce Méphistophélès d'une nouvelle espèce, qui a nom Hirsch Blaser, Trenderl, le loyal et honnête Trenderl, se sent ébranlé ; l'espoir, peut-être, de devenir, une fois possesseur de cette somme, le mari de Taubé qu'il aime et dont il se sent aimé, le fait chanceler dans son amour-propre de maître serrurier. Cependant il ne se laisse pas corrompre ; ses propres instincts et le souvenir du docteur Prager, ce bon génie de la jeunesse israélite, reprennent le dessus dans l'âme de l'ouvrier. Mindel le sait maintenant, et sa peur est sans bornes quand arrive le jour, solennel pour elle, où le paratonnerre sera posé. L'anxiété superstitieuse de Mindel est vraiment peinte avec les

plus plaisants et les plus piquants détails; elle est sûre à l'avance, elle, qu'une fois monté sur le toit de la synagogue, ce sera fait de Trenderl... et voilà cependant que Schmoul Brandeis, qui a assisté avec toute la communauté à cette opération tant redoutée, vient triomphalement annoncer à sa craintive épouse, que le paratonnerre est planté, et cela, sans que Trenderl ait eu le cou ni les jambes cassées. Gloire à Trenderl! et que Taubé est heureuse! Que manque-t-il au bonheur du jeune maître serrurier? La main de la fille de Mindel. Le docteur intervient, et Taubé devient la femme du brave artisan et la joie du docteur, j'allais dire de l'auteur, est à son comble. Il a pleinement réussi dans ses projets: ses efforts sont couronnés de succès; les israélites riches donnent maintenant leurs filles aux israélites exerçant des professions manuelles; et comment ne pas s'écrier avec M. Prager, c'est dire avec M. Kompert, s'adressant ainsi à notre Trenderl: « Continue à marteler! chaque coup qui retentit sur ton enclume, brise un anneau de la chaîne d'esclavage de ton peuple et résonne comme un joyeux salut donné à l'ère nouvelle qui va s'ouvrir; martèle toujours! »

Mais la plus remarquable, selon nous, des trois

nouvelles qui composent ce volume, c'est sans contredit celle intitulée la *Ferlorene* et que nous avons dû traduire par *une Enfant perdue*. Il y a là tout un drame, et un drame plein de vérité, d'émotion et de poésie ; M. Kompert s'y montre, ce que nous savons déjà qu'il est par ses *scènes du Ghetto*, peintre et moraliste ; peintre de paysage et de scènes d'intérieur ; moraliste, soit qu'il crée des caractères ou qu'il cache la leçon de sagesse pratique et de bon sens, sous l'action même ou sous le récit.

Nous ne sommes plus dans le bruyant Ghetto, mais dans un silencieux village de la Bohème et dans l'unique maison juive de cet endroit, placée juste en face du presbytère. La famille se compose d'Yosseff, le maître du logis, débitant aux paysans des *marchandises en tous genres* comme l'indique l'enseigne, à demi effacée par la pluie, fixée au-dessus de la porte de la vieille Marièm sa mère, type de piété éclairée et de tolérance religieuse, et enfin du petit Fischelé, fils d'Yosseff et orphelin de mère. Marièm avait bien eu une fille, et Iosseff, une sœur ; mais celle-là est *perdue ;* car *Dinah*, aujourd'hui *Madeleine*, a reçu, depuis dix ans, les eaux du baptême; elle est mariée au paysan Pavel qu'elle aime et dont elle a de nombreux enfants. Yosseff n'a

plus parlé à sa sœur depuis le jour où elle a profané la maison et déshonoré sa famille par sa conversion. Yossef est la personnification du fanatisme, mais d'un fananisme combattu par des sentiments plus nobles : s'il n'était pas fanatique, ce serait le meilleur des hommes : il hait sa sœur convertie au point de la voir tomber sous une charge de bois sans la relever, et puis, quand il apprend qu'elle est souffrante, il va, sans rien dire à personne, rôder une nuit entière, par vent et par pluie, autour de la maison de celle qu'il ne peut et ne veut plus voir ! La vieille Marièm, elle, ne souffre pas moins qu'Iosseff de la *perte* de sa fille ; mais elle est restée mère ; la religion et l'amour maternel se partagent son âme, et c'est souvent le dernier qui l'emporte : elle est souffrante et alitée. Dominée par son fils qu'elle craint surtout quand il s'agit de *l'autre*, elle guette le moment où Yossef est occupé à vendre des marchandises dans la boutique voisine de son lit, pour remettre, en cachette, au petit Fischelé, son messager, un paquet de sucre et de café, qu'elle tire de dessous son oreiller, pour l'envoyer à la *tante* qu'elle sait souffrante. C'est là une scène on ne peut plus originale et elle est traitée par M. Kompert de main de maître : M. Kompert

lit, en général, dans le cœur des mères avec une délicatesse toute féminine ; aussi a-t-il créé des types nombreux et variés, types frappants de vérité. Rappelez-vous dans les *Scènes du Ghetto*, Raesel la mère de Benjamin, et Rachel la femme du Randar ; et, dans ce nouveau volume, Hanné Prager et enfin Marièm qui nous occupe en ce moment. Cependant Marièm sent sa fin approcher, car elle a vu en songe son *dèdè* (grand-père) venu tout droit du ciel pour lui dire que feu son mari l'attend dans trois jours. Yossef a beau la railler de sa crédulité, elle fait ses *préparatifs de route*, et le jour du vendredi venu, Yossef s'aperçoit que sa mère n'avait dit que trop vrai. Il y a dans cette partie du récit des détails d'une naïveté adorable. Quelle scène encore que celle où Yossef, après s'être enfin rapproché de sa sœur, se tient debout avec elle autour du lit de mort de Marièm ! et quand celle-ci remercie Yossef de lui avoir rendu sa fille, et, le félicitant de s'être réconcilié avec sa sœur, étend les bras pour bénir. Elle bénit Dinah, elle bénit Pavel accouru avec tous ses enfants dans la maison mortuaire, elle bénit Yossef qui la comprend à demi-mot ; mais sa meilleure bé-

nédiction, elle la réserve au petit Fischelé. En plaçant ses deux mains ridées sur la tête de l'enfant, cette femme si résignée et si fortement trempée, ne peut s'empêcher de pleurer. N'est-ce pas Fischelé en effet qui a été le messager entre la mère et la fille ? sur cet enfant donc reposera la bénédiction du Ciel. Et le jour baisse, et Marièm ordonne qu'on allume la lampe du sabbat ; elle veut la voir briller une dernière fois ; et peu après, elle expire. Dinah tombe éperdue sur le corps de sa mère ; Pavel et ses enfants prient pour la défunte dans la langue de l'Evangile. Yossef et son enfant se tiennent là, abîmés dans une muette douleur ; et un quart d'heure après, on entend tinter la cloche du village : le curé, qui connaissait le cœur de Marièm, avait fait sonner le glas funèbre, pour honorer la *juive*. Telle est, bien affaiblie, par ce pâle et incomplet résumé, cette nouvelle, assurément une des plus belles et une des plus heureuses créations de M. Kompert. Elle abonde en tableaux éloquents, en situations émouvantes, conçues et décrites, moins avec l'esprit qu'avec le cœur. C'est à la fois une étude de mœurs et une œuvre de haute philosophie : que de caractères origi-

naux et vraiment trouvés ! à côté de Marièm et de Yossef, on a Stéphan Parzik, le paysan *ennemi des prêtres*, qui joue un rôle considérable dans ce récit; on a la servante Anezka et enfin Julius Armsteiner, un type d'instituteur de village, Armsteiner, pédant, beau diseur, précieux, et avec cela passablement Voltairien. Et puis, d'un bout à l'autre de cette nouvelle où se croisent le fanatisme, l'esprit de prosélytisme et l'impiété cynique, tour à tour représentés par Yossef, le curé et Stéphan Parzik, d'un bout à l'autre retentissent de manière à tout dominer, ces mots consolants : conciliation, fraternité, amour universel. Et c'est ainsi que chez notre auteur le roman sert de prétexte ou plutôt d'auxiliaire aux plus nobles sentiments, aux plus généreuses pensées.

Nous ne dirons que peu de chose du style des *Juifs de la Bohème* ; il est, comme toujours, simple, élégant, tantôt doux, tantôt ferme, s'élevant ou s'abaissant avec le sujet. Combien il est difficile de reproduire tout cela dans une traduction ! Nous y avons tâché, sans oser nous flatter d'avoir toujours réussi. On nous saura gré, nous l'espérons du moins, de nos efforts ; le sujet d'ailleurs nous a

facilité notre travail. Puisse-t-on éprouver autant de plaisir en lisant ce livre que nous en avons ressenti à le traduire.

DANIEL STAUBEN.

Paris, Juin 1860.

LES JUIFS

DE LA BOHÊME

I

LE COLPORTEUR

De la maison du Rabbi, située tout à côté de la synagogue, se précipita, dans l'après-midi d'un vendredi, un jeune garçon portant sous son bras gauche un volumineux in-folio. La figure de l'enfant, — il pouvait avoir onze ans, — animée en ce moment du feu d'une émotion profonde, résultant peut-être du poids de son livre, était admirable à voir. De toutes les personnes qui se tenaient ou circulaient dans la rue, aucune n'eut l'idée de demander à l'enfant l'origine des roses qui couvraient ses joues ni celle de la sueur qui perlait comme la rosée sur son front. Pour cela, il eût fallu être prompt

comme le vent et en même temps dépourvu de toute pitié. Ne troublez pas les enfants que la joie fait courir ! ce serait jeter des pierres sous les pieds d'un aveugle, et la Bible nous le défend !

Lorsque l'enfant vint à passer devant la *Schlafstube* où d'habitude logeaient les mendiants ambulants, il aperçut là un de ces nomades qui l'arrêta pour le questionner.

— Mon enfant chéri, cria le mendiant, peux-tu me dire ?...

L'enfant, pareil à un homme qui descend rapidement une côte, dut s'enrayer, en quelque sorte, comme une roue, avant de s'arrêter.

— Quoi donc ? demanda-t-il en tournant la tête, pendant que le dépit se peignait sur les coins de ses lèvres pleines de finesse.

— Peux-tu me dire où demeure Rebb Schimmé Prager ? J'ai une *blett* (1) pour lui, et je dois manger à sa table pendant le sabbat.

— Et comment ne le pourrais-je pas ? puisque c'est mon père ! s'écria le petit garçon avec surprise.

Le mendiant fit rapidement quelques pas vers l'enfant.

— Ce que tu dis là, est-ce bien la vérité ? demanda-t-il en le saisissant vivement par la main, avec un tremblement indescriptible dans la voix.

—Qui donc serait mon père ? répondit l'enfant avec une

(1) Espèce de *bon* délivré par le caissier, et qui donne droit aux repas du sabbat chez un père de famille de la communauté.
(*Note de l'auteur.*)

mauvaise humeur facile à comprendre, et qui peut-être ne se manifeste ainsi que chez les enfants lorsqu'on s'informe d'une façon quelque peu insidieuse de leurs parents.

— Pardon, pardon! continua le mendiant avec la même émotion, mais ne t'appelles-tu pas Benjamin, et n'as-tu pas une sœur du nom de *Roeselé?* n'a-t-elle pas de beaux cheveux noirs? Est-elle toujours gaie et joyeuse au point qu'on le devient soi-même rien qu'en la regardant? Chante-t-elle encore de si jolies chansons, surtout le vendredi soir quand le père revient de la synagogue? Connais-tu le *Salem alechem*, *alechem salem* (1)? Et ta mère, ne s'appelle-t-elle pas Hanna? Elle est, Dieu merci! fraîche et bien portante, n'est-il pas vrai? Porte-t-elle toujours un ruban de velours noir sur le front et un collier de ducats d'or autour du cou?

Le mendiant s'arrêta soudain et ferma brusquement les lèvres, comme s'il en avait trop dit. Puis, il continua en souriant doucement :

— Puisque tu sais, mon enfant, où demeure Rebb Schimmé Prager, conduis-moi chez-lui... si tu le veux bien.

Dans sa surprise et dans son émotion, Benjamin (c'était en effet le nom de l'enfant) ne sut que penser de l'apparition singulière du mendiant. Jamais il n'avait entendu personne s'informer de l'état de ses parents d'une voix aussi profondément pénétrante. Il ne sut que répondre.

Chose singulière! Le mendiant, de son côté, parut ne

(1) Titre du chant qu'on entonne le vendredi soir pour saluer les anges qui sont supposés s'installer dans la maison pendant le sabbat. (*Note du traducteur.*)

pas attendre de réponse; les yeux baissés et un radieux sourire sur les lèvres il se mit à marcher à côté de l'enfant à travers tous les replis et détours de la rue, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le passage obscur qui conduisait à la maison que, sans l'aide d'un guide, il eût été impossible de découvrir. Tout à coup, ils se trouvèrent devant la maison de Rebb Schimmé Prager. En ce moment, l'enfant dut se rappeler le joyeux motif de sa course de tout à l'heure, car d'un bond vigoureux il se sépara du mendiant et s'élança dans la maison. Le mendiant était resté sur le seuil de la porte, sans oser la franchir. Et là, il entendit l'enfant s'écrier :

— T'ai-je dit déjà que vendredi prochain je serai prêt pour ma première page du Talmud? J'ai tenu parole, ma mère chérie ; à ton tour maintenant...

— Oui, oui, mon enfant, dit une voix de femme qui fit pâlir le mendiant, oui, oui, mais seulement après que ton père t'aura fait examiner sur ta page de Talmud. De nos jours, mon Benjamin bien-aimé, il faut marcher à pas sûrs. Ton père sera-t-il heureux à son retour! Faut-il te donner un à-compte?

Avant que Benjamin eût eu le temps de répondre, le mendiant crut avoir entendu deux lèvres tendres et maternelles se poser sur les joues de l'enfant; un doux échange de baisers retentit pendant quelques instants, et le mendiant se sentit tellement ému, qu'il dut se cramponner à la porte. Bientôt, il entendit Benjamin raconter sa rencontre singulière avec un mendiant qu'il avait laissé sur le seuil de la maison.

Aussitôt la mère et l'enfant sortirent, et le mendiant

eut à peine le temps de se mettre promptement à l'écart.

— Soyez le bienvenu au nom de Dieu, *Gast* (1) ! lui dit la mère, vous avez sans doute une *blett* pour moi ?

Incapable de prononcer une parole, le mendiant présenta le billet qui lui assurait ses repas du sabbat ; mais ce fut un coup de foudre pour lui, lorsqu'il vit la mère lui rendre le papier, en disant :

— Sur ma vie, c'est avec peine que je me vois forcée de vous renvoyer ; je ne puis vous garder, car le *schabbès* (sabbat) est préparé et je n'avais pas compté sur vous.

— Il faut donc que je me retire ? dit le mendiant en tremblant et en baissant les yeux ? ainsi, vous ne voulez pas me garder pour le sabbat ?

Surprise et saisie du ton lamentable qui accompagna cette question, la mère regarda attentivement ce mendiant dont elle ne pouvait comprendre les regrets, et aussitôt, d'une voix qui sortait du fond de son cœur, elle lui dit :

— Eh bien ! eh bien ! puisque vous tenez tellement à la table de pauvres gens comme nous, restez, *Gast*, restez. Vous ne mourrez pas de faim ce *schabbès*, la maison de Hanné Prager n'est pas, Dieu merci, dépourvue au point que si cinq bouches trouvent de quoi s'y rassasier, on n'y puisse rassasier six, tout aussi bien.

— Sais-tu ce que je ferai ? ajouta Benjamin, je donnerai au *Gast* ma portion de poisson.

— Eh bien ! vous le voyez, *Gast*, continua la mère avec un sourire triomphant, vous voyez que vous serez

(1) Ce mot, [redacted] signifie [redacted] hôte [redacted] (*Note du traducteur.*)

rassasié. Benjamin veut vous donner son poisson et il ne vous laissera pas manquer non plus de *Barchés* (pain blanc du sabbat). Ainsi restez et venez ce soir. Sais-je, après tout, si mon Elijé, qui lui aussi est à l'étranger, aura de quoi manger pendant ce même sabbat? Je ne comprends vraiment pas comment j'ai pu oublier cela. Ainsi, venez, vous ne mourrez pas de faim; j'y pourvoirai.

Heureusement, en ce moment même, le retour de Rebb Schimmé Prager, le maître de la maison, coupa court aux réponses et aux remercîments du mendiant. Au lourd paquet qu'il portait sur le dos, on devinait que l'homme qui venait d'entrer dans la maison était un colporteur. Benjamin vola à sa rencontre en s'écriant: « Sois le bienvenu, sois le bienvenu, père! T'ais-je déjà dit que je sais ma première page de Talmud? »

Rebb Schimmé, avant de se décider à une réponse, toucha des doigts cette place sacrée du poteau de la porte où le mot *Schadaï*, le nom mystérieux du Seigneur, brille à travers une vitrine; puis il porta la main à ses lèvres avec recueillement. En même temps la stature du colporteur devint plus haute et plus puissante qu'elle ne l'avait paru au premier aspect. On eût dit que le voisinage de son Dieu avait élevé cet homme au-dessus de la masse de son paquet, au-dessus de sa propre taille. Sa figure devint, elle aussi, plus rayonnante; c'était une de ces figures humiliées par les tracas, la fatigue et les peines, comme on n'en voit que dans le ghetto. L'aspect de cette figure fit frissonner le mendiant.

Ce ne fut qu'après son entrée dans la salle d'habita-

tion, où il secoua son paquet comme il eût fait d'une énorme chenille, que le colporteur répondit à son fils :

— C'est toi qui me dis cela, mon Benjamin chéri, mais que dira le monde ? De nos jours, les gens ne se laissent pas mystifier, et ce n'est pas peu de chose que de savoir une page de Talmud.

— Eh bien ! fais-moi examiner, répondit Benjamin avec un orgueil facile à comprendre.

— Voilà qui est parler ! s'écria le colporteur en branlant la tête ; puisque tu y tiens à ce point, nous irons demain chez le cousin Rebb Yaïkev, m'entends-tu bien ? chez le grand et pieux Rebb Yaïkev, à qui tu diras : « Cousin, examinez-moi ; mon père ne croit pas que je sais déjà ma première page de Talmud. » Et si tu t'en tires comme doit s'en tirer un brave petit garçon, je te le promets, mon Benjamin chéri, tu auras une veste plus jolie que celle de n'importe quel enfant de comte. Tu en choisiras toi-même l'étoffe chez Rebb Maïer, le marchand de drap.

En ce moment seulement, Hanna se présenta à son tour. La bonne mère avait abandonné à son enfant les premières douceurs de la réception paternelle.

— Sois le bienvenu, Schimmé, dit-elle, avec une nuance de colère, tu ne me regardes pas, moi ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Le colporteur lui tendit la main en souriant et la paix fut faite.

— Comment t'a traité cette semaine ? lui dit-elle ensuite.

— Jamais je n'en ai eu une pareille, ma Hanna chérie,

j'ai gagné de l'argent; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la paysanne, la jolie paysanne...

Et le colporteur, tout en disant cela, souriait d'une façon mystérieuse.

— Que veux-tu dire avec la paysanne? interrompit Hanna dont la bonne et pâle figure s'était couverte d'une vive rougeur. Puis, elle ajouta en souriant :

— Serais-tu amoureux, Rebb Schimmé? Il ne me manquerait plus que cela.

— Peut-être, peut-être, dit le colporteur avec un sourire plus mystérieux encore.

— Ton temps est passé, mon cher Rebb Schimmé, répondit Hanna en haussant les épaules, tu n'es plus qu'une vieille petite pomme qui sent le moisi.

— Sur ma vie et sur mon bonheur ! répliqua le père en riant, je crois qu'elle se met en colère ! c'est égal, la paysanne, ma jolie paysanne me trotte toujours par la tête.

Cette scène singulière, entre les deux époux, avait eu pour témoins deux yeux, qui pendant longtemps n'avaient su de quel côté se tourner. Lorsque Rebb Schimmé eut fini d'entretenir sa femme de sa mystérieuse paysanne, il se retourna et alors seulement il aperçut le mendiant placé près de la porte.

— *Salem alechem* (1), lui dit-il aussitôt en lui tendant la main.

— *Alechem salem* (2), répondit le mendiant.

— D'où venez-vous ainsi? demanda aussitôt le colporteur.

(1) La paix soit avec vous.
(2) Et avec vous aussi. Ce sont les formules de salut.
(*Note du traducteur.*)

— Moi ?... je viens de la Hongrie.

— Qu'êtes-vous à proprement parler? Vous n'avez pas tout à fait l'air d'un mendiant... il y a autre chose en vous.

— Moi ?... je suis instituteur.

— Et pourtant vous mendiez ? Avez-vous encore votre père et votre mère ?

— Oui. Puissent-ils vivre cent ans !

—Je vais être indiscret : comment s'appelle votre père ?

— Mon père s'appelle... Rebb Schimmé et ma mère... Hanna.

Les deux époux se regardèrent avec surprise. La mère allait questionner longuement à son tour, quand au même instant, la voix du bedeau, annonçant l'approche du sabbat, retentit dans la rue. Hanna se rappela qu'il lui restait bien de l'ouvrage à terminer dans la cuisine et dans la maison ; la lampe attendait encore son huile, et Benjamin n'avait même pas tressé les mèches ; les blanches nappes n'étaient étalées nulle part. Et Rebb Schimmé donc ! il était encore dans les jours ouvriers jusqu'au cou et ne s'était même pas fait la barbe. Le mendiant se retira. Il dut faire un effort suprême pour s'arracher de ce lieu où il aurait dû se tenir déchaussé, comme jadis Moïse dans le désert !

Quand il passa devant la cuisine où travaillait la mère, celle-ci le pria de revenir sans faute dans la soirée et de l'excuser. Elle avait pris en affection ce singulier *Gast*. Le mendiant quitta la maison à pas précipités et se dirigea vers la *Schlafstube*.

Extrait d'une lettre d'Emanuel à Clara.

« Les leçons de ton maître ont bien peu fructifié, chère Clara ! Deux heures passées dans le ghetto m'en ont convaincu : tu ignores complétement le judaïsme. Et pourquoi ? Parce que je n'ai pu arriver jusqu'ici à te faire aspirer l'indéfinissable et insaisissable parfum de la coupe du sentiment.

« N'oublie pas une chose, Clara, le sentiment d'amour universel qui s'éteignit sur la croix avec le blond Rabbi de Nazareth, avait pris naissance, lui aussi, dans un ghetto. Aujourd'hui encore, je puis te l'assurer, il y a vie et séve parmi les habitants du ghetto. Deux heures ont suffi pour m'en convaincre.

« J'ai vu mes parents et ils ne m'ont pas reconnu. J'ai rencontré, dans la rue, Benjamin, mon petit frère, un de ces fruits tardifs d'un chaste amour, tels que Dieu en envoie à ceux dont il se plaît à prolonger les sourires de bonheur. Une admirable beauté brille sur le visage spirituel de cet enfant. Je me suis rendu chez ma mère et je l'ai regardée face à face. J'ai joué avec le danger d'être reconnu d'elle, comme on joue avec un poignard qui peut se plonger dans notre sein, sans qu'on s'en aperçoive. Cependant, personne ne m'a reconnu. Le monde a perdu en moi un grand comédien !

« Sois sans inquiétude pour moi, chère enfant ! Je sais combien il importe pour mon repos que je persiste dans la situation que je me suis faite. Ma curiosité est

satisfaite. Et maintenant je les aurais tous vus avant que les vagues de mon ancienne croyance se soient brisées sur ma tête et que les flots m'aient ramené dans le port d'une foi nouvelle où l'Amour, fait homme, m'attend avec impatience. Sois sans inquiétude !

« Du reste, je t'écris cette lettre au milieu d'une compagnie si étrange que tu le croirais à peine. Je suis dans une *schlafstube*, logis des mendiants juifs, tels que le sabbat les ramène par troupes dans le ghetto. Moi-même, je suis un des leurs. Des êtres déguenillés venus de tous pays, des mendiants polonais, allemands, hongrois, grouillent autour de moi. C'est au milieu d'eux que je t'écris. A deux pas de moi, une femme polonaise allaite son enfant malade ; les traits de son visage, jadis si beau, sont flétris et bouleversés, mais ses yeux... bien des fois déjà ils m'ont fait songer aux tiens.

» Le sabbat commence à faire son entrée dans le ghetto. Ce serait pécher que de tenir plus longtemps la plume. Je termine. Au revoir et à bientôt, chère Clara ! »

Au sortir de la synagogue, Emanuel se rendit dans la salle de sabbat de ses parents, brillamment éclairée. Son père, en ce moment, était en train d'entamer avec sa mélodie ordinaire, le chant de salut aux anges : *Salem Alechem, Alechem Salem*. Tout en chantant, Rebb Schimmé allait et venait dans la chambre, tandis que le petit livre de prières était ouvert sur la table devant Benjamin. La voix pure de l'enfant se mêlait joyeuse et claire comme un timbre argentin à la basse du père, qui elle-

même ne sonnait pas désagréablement à l'oreille. Il y avait des *solos* pour Benjamin ; le père se taisait alors et les modulations claires du jeune garçon s'élevaient comme des trilles d'alouette. De temps en temps, le père corrigeait le chanteur, lorsque par hasard il arrivait à Benjamin de sauter un mot, et alors le chant de l'enfant retentissait sur ses lèvres d'une manière d'autant plus triomphante et plus agréable encore. La chose dura bien un quart d'heure. Pendant ce temps, Emanuel, avec la timidité qui convient à un *Gast*, se tenait dans un coin de la salle, en proie à une singulière émotion. Il prêtait une oreille attentive au duo de son père et de son frère. Mais, par intervalle, il lui semblait entendre quelqu'un dans la salle gémir du plus profond de son cœur, et, en jetant les yeux autour de lui, il aperçut dans l'ombre du Poêle, là où autrefois s'était trouvé son lit, témoin de ses premiers rêves, il aperçut, dis-je, la tête plongée dans les oreillers du même lit, une figure de femme. Cela ne pouvait être que Roeselé, sa sœur. Ainsi donc, elle ne chantait plus le beau chant du sabbat auquel Benjamin prêtait, en ce moment, tout le charme de sa voix ? Ainsi donc, la paix s'était retirée de son cœur ? Elle avait perdu sa joie et sa gaîté d'autrefois ? En ce moment même, Rebb Schimmé avait interrompu son chant, pour laisser vibrer toute seule la voix argentine de Benjamin. Alors lui aussi fut frappé des gémissements étouffés de sa fille. Les mains croisées derrière le dos, il s'arrêta devant la mère qui, pensive et distraite, regardait fixement la lumière de la lampe.

— Qu'a-t-elle encore ? lui demanda-t-il en désignant

Roeselé avec un haussement d'épaule qui annonçait presque la colère. Pourquoi me trouble-t-elle mon sabbat?

— Est-ce que je le sais? réppliqua Hanna avec une pantomime pleine de vivacité, telle qu'on la trouve au ghetto seulement; est-ce que je sais ce qu'elle a? Elle a peur, sans doute.

— Si tu as peur, dit Rebb Schimmé à Roeselé,... mets-toi sur la table et ne me trouble pas mon saint jour de sabbat.

Mais la jeune fille n'écouta pas ces paroles. Les gémissements recommencèrent de plus belle, et le chant d'allégresse de Benjamin, qu'accompagnait de nouveau la basse quelque peu grondante du père, ne pouvait arriver à couvrir les sanglots redoublés de Roeselé. Maintenant seulement que, semblable à quelque source bruyante longtemps cachée, elle se sentait délivrée de la pierre qui l'oppressait et qu'elle se voyait apostrophée ainsi, maintenant seulement elle laissa voir véritablement ce qu'elle était. Elle se mit à fondre en larmes. Rebb Schimmé s'arrêta de nouveau devant Hanné; mais avec beaucoup plus de douceur dans la voix et de modération dans le geste, il lui demanda :

— Qu'y a-t-il? de quoi se plaint-elle encore? N'est-ce pas une chose navrante qu'on trouble ainsi un pauvre et malheureux homme, le seul jour de la semaine qu'il aime à fêter avec femme et enfants? Suis-je donc si heureux lorsque je parcours les villages, pour que, pas même aujourd'hui, elle ne me laisse en repos?

— Parle-lui raison si tu peux, dit Hanné sur un ton chagrin. As-tu 800 florins dans ta poche? Es-tu en état

de la marier? Si cela est, tu vas la voir changée sur-le-champ; laisse-la pleurer maintenant. Au fait, une jeune fille doit pleurer par cela seul qu'elle est née.

— *Schemah Israel* (1)! s'écria Rebb Schimmé en se tordant les mains; ainsi donc ma propre femme et ma propre fille ne croiront pas que je suis un pauvre et malheureux homme? Il y a beau jour que je l'aurais coiffée du bonnet de femme, si cela avait été dans mon pouvoir!

— M'as-tu jamais entendu parler de la sorte? répliqua Hanné, t'imagines-tu donc que je ne sais pas qu'il y a un Dieu?... Je veux dire seulement que les enfants ne vous donnent pas de satisfaction. A-t-on des filles? elles vous font grisonner avant le temps, jusqu'à ce qu'elles soient mariées; a-t-on un garçon? il vous quitte pour s'en aller au loin, et il ne connaît plus ni père ni mère. Quelle satisfaction, par exemple, nous donne notre Elijé? Sais-tu seulement où il est?

— La voilà qui entame maintenant cet autre chapitre, dit Rebb Schimmé en faisant un geste de la main, pour couper court non-seulement aux paroles de sa femme, mais encore à toute une invasion de pensées affligeantes. Je t'en prie, Hanné, ne me trouble pas mon sabbat.

Au même instant, Benjamin venait de terminer ses chants par l'éloge pompeux de la femme, tel que l'a composé le roi Salomon (2). En véritable et bon chanteur, il avait ménagé les plus beaux trilles pour la fin. Les dernières

(1) Ecoute, Israël. Formule d'exclamation très-usitée chez le peuple. (*Note du traducteur*).

(2) Proverbes de Salomon, chapitre XXXI.

notes de son chant, semblables à autant d'étincelles volantes d'un papier réduit en cendres, sautillaient, sifflaient, tourbillonnaient.

Ce contraste entre une tristesse pleine de larmes d'un côté et la joie inaltérable d'un cœur d'enfant, de l'autre, remua vivement l'âme d'Emanuel. Benjamin avait fermé son livre de prières, après avoir imprimé ses lèvres sur les pages qu'il venait de chanter. La-dessus, il promena dans toute la pièce ses yeux brillants, comme pour demander si, après un pareil chant, il était possible que quelqu'un conservât la moindre tristesse.

Du reste, Roeselé avait cessé ses pleurs. Elle s'était levée, et Emanuel pouvait voir maintenant le visage pâle d'une beauté flétrie et les traits ravagés d'une vieille fille. Il ne reconnut plus la Roeselé du temps de son enfance.

— Faut-il mettre le couvert? demanda-t-elle avec calme et comme si elle n'eût jamais connu la souffrance.

— Quelle question! répondit Rebb Schimmé sur un ton boudeur; mais il ajouta aussitôt : T'ai-je bénie ce soir, Roeselé? Il me semble que non.

Roeselé, sans répondre, inclina sa tête sous les mains de son père qui la bénit. Emanuel vit remuer les lèvres du colporteur, mais il n'entendit pas la formule de la bénédiction.

— Ta mère est bien restée ma fiancée pendant dix ans, avant que nous ayons pu nous marier, dit Rebb Schimmé pour consoler sa fille, et si Dieu me vient en aide, tu épouseras cette année encore ton Schmul. Peux-tu en demander davantage?

Ce qui affligea profondément Emanuel, ce fut la pensée

que la scène de famille dont il venait d'être témoin, devait s'être renouvelée bien souvent. L'idée fixe de sa sœur lui parut être le résultat de longues souffrances antérieures, et son père, vraisemblablement, s'était plaint plus d'une fois de ce qu'on lui avait troublé violemment son sabbat.

A table, Emanuel se trouva placé à côté de son petit frère Benjamin. A peine se fut-on lavé les mains et eut-on récité la bénédiction du pain blanc, que le père retrouva la sérénité habituelle de son caractère.

— Hanna, ma chérie, s'écria-t-il gaîment pendant le repas, veux-tu que je te raconte quelque chose de ma jolie paysanne?

— J'ai bien d'autres pensées dans la tête! répondit-elle sur un ton maussade. Où donc est maintenant notre Elijé? Parle-moi plutôt de lui.

— L'ai-je dans ma poche pour savoir de ses nouvelles? dit le colporteur en riant.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la mère dans un élan irrésistible de tendresse, je donnerais la moitié de ma vie pour revoir maintenant mon Elijé, ne serait-ce que pendant un instant, pendant le temps qu'il faut pour dire : « Pourquoi ne viens-tu pas, mon fils? »

Singulière énigme de l'âme! Pendant toute la soirée, cette mère ne pouvait s'empêcher de songer à son fils! Cette préoccupation ne pouvait cependant pas être l'effet de la ressemblance du mendiant avec Emanuel, ni de quelque geste intelligible pour l'œil d'une mère seulement, car Emanuel avait quitté la maison paternelle à l'âge de treize ans, et il y était revenu maintenant comme hom-

me fait. Cela tenait donc à l'apparition de ce *Gast* étranger ?... Mais de même que la clef de cette énigme nous échappe, de même aussi nous manquent les termes pour peindre les tourments de ce fils, assis là , à table. Dans cette situation (dont Dieu préserve tout cœur humain!) Emanuel, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire, ne s'occupa que de Benjamin, son petit frère. Son sang bouillonnait dans ses veines.

C'est qu'aussi, ce Benjamin était un bon et bien aimable frère. Quand on servit le poisson, il persista à vouloir céder sa part au *Gast*. En vain Emanuel s'y refusa hautement.

— Avec quoi souperas-tu donc ? dit la mère qui paraissait d'ailleurs approuver sa résolution.

— Moi ? répondit Benjamin avec un regard rayonnant, je ne mangerai rien.

—Mais le poisson n'est-il pas ton mets de prédilection ? demanda Roeselé à son tour, comme pour éprouver son frère.

— En ce cas, je quitte la table, répondit l'enfant qui déjà se levait.

— Que dis-tu de ce petit garçon? demanda la mère à demi-voix et en se tournant vers Rebb Schimmé avec un sourire de béatitude. Ne mérite-t-il pas que Dieu lui accorde force et santé? C'est tout le portrait d'Elijé, qui lui aussi avait eu si bon cœur dans son enfance.

Benjamin regarda le *Gast* dévorer sa portion avec le même courage qu'il avait mis à la lui ceder. C'était un spectacle digne d'attention : les mains appuyées sur la

table, la figure animée soit par la joie que lui donnait sa résolution, soit par un commencement de repentir, le joli petit garçon portait ses regards tantôt sur le plat d'où disparaissait son bien pièce par pièce, tantôt sur l'hôte qui le dévorait. Si Emanuel eût osé suivre les mouvements de son âme, il aurait pris l'enfant dans ses bras pour le couvrir de baisers et le serrer sur son cœur, jusqu'à l'en fatiguer ; mais il dut se contenter d'accepter, en silence et en rougissant, le poisson de Benjamin.

Le repas terminé, on se mit à prier. Emanuel dut reconnaître, à sa honte, qu'il ne savait plus réciter la bénédiction finale du repas. Après la prière, Benjamin reprit son livre, et accompagné de son père, il se mit à entonner les chants ordinaires du sabbat. Mais bientôt la voix du père devint de plus en plus faible et somnolente. Benjamin avait encore bien du chemin à parcourir avant d'arriver à la fin de ses chants, lorsqu'un ronflement sonore vint annoncer que le colporteur, plongé dans son fauteuil, était dispensé, pour cette fois, de louer le Dieu de ses ancêtres. Roeselé elle-même, vaincue par le sommeil, s'était retirée dans la chambre voisine.

Benjamin chantait toujours. Lui, sa mère et Emanuel étaient restés seuls. Emanuel, sentant le danger de sa situation, voulut y couper court par une résolution subite. Sans lever les yeux, il quitta sa chaise, souhaita doucement le bonsoir et s'élança vers la porte.

— *Gast*, *Gast!* cria la mère, pourquoi partez-vous déjà? Restez encore un instant, car je ne vous ai presque pas parlé.

Emanuel se retourna :

— Que voulez-vous? dit-il d'une voix presque imperceptible.

— Dites-moi, *Gast*, demanda la mère, comment se fait-il que vous erriez dans le monde? Vous n'avez pas l'air d'être né.....

— Mendiant..... voulez-vous dire? Je ne le suis pas non plus.

— Que signifie alors?.. Je ne demande pas mieux que de vous héberger, Dieu m'en est témoin, jusqu'à la fin de mes jours. Mais votre mère, je le gage, doit voir avec peine que vous ne vous créez pas de position. Est-elle encore en vie?

— Oui, et puisse-t-elle atteindre cent ans!

— Et?...

— Quoi donc?

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté auprès d'elle?

— Je ne me sentais plus à mon aise à la maison.

— C'est singulier, bien singulier! Ainsi parlent tous les enfants qui ont envie de courir les pays lointains. Tous veulent quitter la maison paternelle. D'où cela vient-il? Cela vient de ce que l'homme n'est jamais content et qu'il court sans cesse après une meilleure nourriture, comme si quelqu'un le chassait à coups de fouet devant lui. Sa mère a beau disposer les coussins de son lit pour qu'il soit couché plus mollement, il préférera coucher sur les pierres, pourvu qu'un étranger les ait placées sous sa tête. L'homme me fait l'effet de cet enfant qui refusait toujours la bénédiction de son père; mais après sa mort, cet enfant apprit avec des regrets

amers, que la bénédiction paternelle a bien son prix. Tous les vendredis soirs il lui fallait quitter sa froide tombe pour poser sa tête sous les mains de son père; il ne pouvait reposer. Il en est ainsi de tous les enfants, ils reviennent toujours à leur père et à leur mère souvent même quand il n'en est plus temps. Je vous le dis, *Gast*, un enfant que l'absence soustrait à la bénédiction de ses parents, ne saurait être heureux. Une mère ne doit jamais désirer que des filles; celles-là lui demeurent fidèles, et elle peut les garder auprès d'elle; mais un garçon ressemble à une hirondelle qui s'envole dès qu'elle a ses premières plumes.

— Ainsi vous voudriez n'avoir pas engendré votre Elijé? demanda Emanuel à voix basse pendant que son cœur battait tout haut.

– *Schmah Israël!* s'écria la mère avec frayeur, ai-je dit pareille chose, moi? Je ne sais ce que je deviendrais si je n'avais pas mon Elijé. Elijé est précisément le fils qu'il me fallait. Ne croyez pas, *Gast*, qu'une mère, pour être éloignée de son enfant, n'en retire aucune joie. Dieu, le tout-puissant, a tout arrangé pour le mieux. Une mère est-elle triste, désespérée parce qu'elle ne sait ce que devient son enfant en pays lointain, il ne lui en reste pas moins certaines consolations. Ainsi moi, je prends mon grand livre de prières, je récite quelques psaumes et vous ne sauriez croire, *Gast*, combien je m'en trouve soulagée. Je vois mon Elijé, beau, frais, bien portant et respirant le bonheur; lui se moque de moi et me demande comment il peut me causer tant de soucis. *Schmah Israël!* lui dis-je alors, pouvais-je sa-

voir que tu es si heureux?.... Croyez-vous enfin, *Gast*, que mon Elijé me donne de la joie?

— Mère, excellente mère! murmura Emanuel.

— Que dites vous, *Gast?* demanda Hanné en dressant l'oreille.

— Je voulais dire, répondit Emanuel, que je donnerais tout pour recevoir, une seule fois encore, la bénédiction de ma mère.

Les yeux de Hanné se fixèrent pendant quelques instants sur le *Gast*.

— Puisque vous êtes assez bon juif pour exprimer un pareil souhait, vous méritez bien ce que je vais faire pour vous. Approchez-vous, mon fils, ajouta-t-elle avec une singulière émotion, et laissez-moi vous donner momentanément ce nom. Je m'imagine que vous êtes mon Elijé; Dieu ne peut défendre qu'on bénisse un étranger. Approchez-vous donc, je vais vous bénir.

La tête inclinée sous les mains de sa mère, Emanuel reçut la bénédiction. Le chant de Benjamin retentissait encore à travers le sabbat du ghetto, au moment où le mendiant, placé devant la maison paternelle qu'il venait de quitter, murmura une prière comme il n'en était jamais monté vers le ciel!

Post-scriptum à la lettre précedente.

« Permets-moi, Clara, de demeurer ici pendant une seule nuit encore, et puis j'appartiendrai éternellement à toi, à ta foi et à ton Dieu. Une nuit encore!...

» Maintenant, j'ai obtenu tout ce que je suis allé chercher le jour où je me suis soustrait pour si longtemps à l'éclat de tes yeux : j'ai revu mes parents, mon frère, ma sœur et la maison paternelle ; j'ai reçu la bénédiction de ma mère : je pourrais m'en retourner maintenant, et cependant je veux rester encore. Cette seule nuit encore !...

» Je me sens rattaché à mon lieu natal par des liens que je croyais rompus depuis longtemps ; il me reste à m'acquitter ici de je ne sais quoi dont je ne puis me rendre compte.

» Je te dépeindrai mes parents, mais dans une autre lettre, car celle-ci aurait à rougir de renfermer dans deux ou trois pages seulement tout un monde de poésie. Une pareille œuvre demande du temps.

» Adieu. Que pas une ombre de crainte ou d'inquiétude ne paraisse sur ta figure, ange de ma vie ! Je ne sais que trop tout ce que je dois à toi et à ton père.

» T'écrire cette lettre, c'est montrer le courage d'un vrai chevalier du moyen âge, c'est mériter que la dame de mes pensées m'accorde la plus tendre des récompenses. Mon action vaut une aventure à fantômes et à dragons : c'est que je t'écris, vois-tu, au milieu de mendiants qui dorment autour de moi. Qu'une mouche mal avisée vienne à se poser sur quelque nez, moins doucement qu'il ne faudrait, et le dragon s'éveillera pour me lancer son venin. Sais-tu bien que je profane le sabbat ?

» Et cependant, par cela seul que huit ou dix maisons me séparent de mes parents, je devrais me garder de le profaner ! Je ne me sens plus le même. »

Il nous est impossible de laisser notre *Gast* s'éloigner du ghetto dès demain, c'est-à-dire pendant le jour du sabbat. Comment Emanuel pouvait-il en avoir le courage ? Etait-il donc invisible pour que, le paquet sur le dos, la canne à la main, il pût s'échapper sain et sauf de la *Schlafstube* et du milieu de la troupe menaçante des mendiants ? ajoutez à cela qu'aujourd'hui même, Benjamin doit passer son examen. Il faut donc bien qu'Emanuel sache si l'enfant a mérité ou non son habillement de fils de comte.

Le lendemain, jour de sabbat, Emanuel en regardant, de grand matin, à travers les vitres crasseuses de la *Schkalafstube,* aperçut son père qui s'acheminait vers la synagogue en compagnie de Benjamin. L'enfant marchait en seconde ligne portant sous un bras la Bible, sous l'autre, le blanc *Taleth* (écharpe) dont on s'enveloppe pendant la prière. Emanuel remarqua avec une joie toute filiale combien son père était changé et magnifique maintenant qu'il n'était plus chargé, comme hier, de son lourd paquet de marchandises. Il reconnut son habit de noces qui pouvait bien avoir trente ans et qui servait aujourd'hui à fêter le sabbat.

L'aspect de Benjamin le chagrina quelque peu. Il voyait en lui sa seconde jeunesse, le reflet de sa propre enfance. Ainsi que Benjamin, il portait jadis la Bible de son père en le suivant à la synagogue ; sa figure, comme celle de Benjamin rayonnait d'un juste orgueil, lorsqu'il lui était donné de se délasser sous le poids de ce livre pesant, qui, depuis des milliers d'années, sert d'appui à l'humanité ! Les années s'écouleront, pensa-t-il, et un

jour viendra où cette foi puissante et ce rempart d'airain ne me présenteront plus qu'un monceau de ruines; car la pensée elle-même n'est pas immortelle, et ce jeune Benjamin sera devenu alors ce qu'est devenu son frère Emanuel. Mais que Dieu l'en préserve !...

Comme pour échapper à l'orage qui grondait dans son âme, il descendit dans la rue, et suivit pas à pas son père et son frère jusqu'à la synagogue.

Là, il se choisit la place la plus modeste du vestibule, d'où il pouvait voir la foule compacte des fidèles en prière, et, au milieu d'eux, son père et son frère. Chose singulière ! Bien que l'âme d'Emanuel fût sensible à la moindre impression, bien que chaque sensation fît retentir en quelque sorte dans son cœur toutes les cloches de ses souvenirs d'enfance, nous devons l'avouer cependant, le service divin du sabbat ne lui donna pas la moindre émotion. Bien plus, l'irrégularité, le désordre de ce service, les prières *criées* en toute liberté par l'assemblée, tout cela blessa son cœur. Cependant une pensée le préoccupait. Cette pensée qu'il se proposait de communiquer à Clara lors de son retour, nous allons, pour l'amour d'Emanuel, l'expliquer au lecteur.

« Veux-tu savoir, voulait-il dire à Clara, pourquoi les Juifs se montrent partout si fermes et si hardis ? Cela ne tient ni à un esprit inné de spéculation, ni à une inspiration supérieure, ni à une intelligence devenue plus élastique sous l'influence d'une compression extérieure. Entre dans une synagogue, et selon l'habitude des tiens, moque-toi à juste titre de ces cris

haletants et discordants, de ces courbettes et inclinations de pagode, et tu auras trouvé alors la clef de mon énigme. Avant tout, tu seras frappée de l'identité avec laquelle tout ce monde en prière exprime ses sentiments; chacun crie, chacun se meut, chacun se presse pour arriver à Dieu, comme on fait dans une salle d'audience, pour parvenir à se faire entendre. Si vous avez des Saints qui se tiennent comme médiateurs sur l'échelle que vous appliquez au ciel; si dans votre douloureuse humilité vous les voyez d'ici-bas porter vos offrandes à Dieu, le Juif, au contraire, prie Dieu sans intermédiaire. Et lorsqu'il se trouve avec Dieu dans des rapports si directs, pourquoi se gênerait-il devant les hommes? Vous autres vous avez trop de médiateurs qui prient, implorent et agissent pour vous. »

Voilà les pensées avec bien d'autres encore, qu'Emanuel se proposait, à son retour, de communiquer à Clara. Elle ne les aurait trouvées dans aucun livre et lui seul pouvait les lui apprendre. Pour le moment, il dut recevoir les *Salem alechem* familiers, les poignées de main fraternelles dont toutes les personnes qui sortaient de la synagogue eurent soin de le gratifier, lui le délaissé, le pauvre qui mendiait sa nourriture du sabbat. Il n'y eut pas jusqu'au riche Joseph Brandeis dont les trésors l'avaient ébloui du temps de son enfance, qui ne vînt l'accoster. Son père et Benjamin passèrent à leur tour. La crainte et l'anxiété de l'attente étaient peintes sur la jolie figure de l'enfant. Il tendit aussitôt la main à Emanuel et s'écria d'une voix haletante :

— Venez à mon examen, il faut que vous y assistiez.

— Cela m'est-il permis ? demanda Emanuel en regardant son père.

— Benjamin voudrait convoquer toute la communauté, répondit le père dont la voix trahissait presque les doutes que lui laissait le succès de son enfant, mais qui me dit qu'il s'en tirera à son avantage ? Ce n'est pas peu de chose qu'une page de Talmud, Benjamin, et si tu ne dois retirer que de la honte de ton examen, c'est bien assez que quatre yeux en soient témoins.

— Venez toujours, insista Benjamin.

Il n'y avait pas loin pour se rendre dans la maison du cousin Rebb Yaïkev, car il demeurait dans la ruelle même de la synagogue. Emanuel, en ce moment, se rappela les sabbats de son enfance : comme il tremblait de crainte, lorsqu'il montait l'escalier obscur qui conduisait chez le cousin Rebb Yaïkev, son examinateur, et qu'il voyait surgir la figure sombre de ce parent entouré dans sa famille d'un respect voisin de l'adoration! A cette époque-là le cousin était jeune encore et déjà on ne l'envisageait qu'avec crainte. Combien plus terribles devaient être maintenant et sa pâle figure ridée par l'étude et par la science, et les sourcils touffus qui surmontaient son œil gris. Mais Emanuel se rappela aussi le bonheur qu'il éprouvait, alors que le cousin, pour lui exprimer sa satisfaction, recommandait à sa femme de préparer les fruits du sabbat, qu'Elijé devait venir chercher dans l'après-midi.

Ce fut sous l'impression de ses souvenirs qu'Emanuel dit à l'enfant, lorsqu'ils arrivèrent au pied de l'escalier :

— As-tu peur, Benjamin?

— Pas le moins du monde, répondit le petit garçon dont la main tremblante indiquait assez qu'il mentait.

Arrivés chez le cousin, ils le trouvèrent assis devant livre volumineux dans lequel il étudiait. Il avait, à la vérité, peu embelli pendant l'absence d'Emanuel.

— Bon *schabbès!* cousin, dit timidement le père.

— Salut à l'arrivant! répondit une voix sombre.

Le cousin avait à peine détaché ses yeux de son livre.

— Eh bien, parle-lui... chuchota le père à l'oreille de Benjamin, va lui faire ta demande.

Une crainte mortelle se lisait sur la jolie figure de l'enfant; son cœur intimidé avait perdu toute initiative; la peur seule animait tout son corps.

— Je voudrais bien me faire examiner, cousin Reb Yaïkev, dit-il d'une voix bredouillante et à peine perceptible.

— Te faire examiner? Et sur quoi? demanda le cousin sur un ton sec et froid.

— Sur la première page du Talmud, répondit Benjamin.

Un sourire glacial se dessina sur les lèvres du cousin, mais il se dissipa tout aussitôt, comme s'il avait déjà trop duré.

— Petit fou! dit-il d'une voix lente, j'ai là-bas, dans ce coin, une armoire remplie de livres; puis-je savoir lequel de ces livres tu as étudié?

—La première page.... Benjamin rougissait.. de *Baba Mezièh* (1) ajouta-t-il en corrigeant son étourderie.

(1) Titre d'une des sections du Talmud.
(*Note de l'auteur.*)

Un sourire encore plus glacial que le premier passa, comme un éclair fugitif, sur la figure du savant.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-il après une pause.

— J'aurai onze ans au nouvel an.

— Et tu en es à la première page du Talmud ?

Cette question fut faite sur un ton si sec et si sourd, qu'on ne pouvait deviner si elle exprimait l'ironie ou l'admiration. Le cousin désigna du doigt le rayon de l'armoire où Benjamin devait trouver l'in-folio dont il s'agissait.

— Commence maintenant, dit-il, lorsque Benjamin eut ouvert le livre à la première page. En ce moment, le père qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart avec une respectueuse timidité, s'avança, mit ses lunettes et tendit sa tête par-dessus les épaules de Benjamin, afin de ne pas perdre le moindre détail de l'examen. Benjamin commença son explication en hésitant, puis il marcha d'une manière de plus en plus sûre et ferme. Nous ne saurions définir le sentiment tout particulier qu'éprouva le colporteur, lorsqu'il entendit son enfant traduire en allemand le sens du Talmud, sur le ton chantant et avec tous les gestes et mouvements dont il est d'usage d'accompagner pareille explication : Benjamin renversait le pouce pendant la discussion et le relevait en arrivant à une conclusion.

Oui, bon Rebb Schimmé, nous passerons doucement, bien doucement sur la joie que vous goûtez en ce moment, et de crainte de la troubler, nous ne prononcerons pas le moindre mot !

Cependant, de temps en temps l'inquiétude et la

crainte reparaissaient sur le visage du père, quand le cousin adressait à l'enfant certaines objections qui ne se trouvaient pas dans le texte du livre. Alors aussi, le front du petit garçon se ridait, et il se mettait à réfléchir jusqu'à ce qu'un éclair fugitif, échappé de ses yeux, annonçât que la révélation s'accomplissait et qu'il comprenait enfin son cousin. Un sourire tendre et paternel épanouissait comme une fleur printanière les lèvres du colporteur, lorsqu'il voyait le cousin branler la tête et se frotter la barbe pour marquer ainsi à Benjamin qu'il avait bien répondu et qu'il pouvait continuer.

Enfin, l'examen se termina. La sueur ruisselait du front de l'enfant; son visage était en feu, le silence de l'attente régnait dans la salle. Le cousin portait des yeux hagards autour de lui.

— Ce petit garçon, dit-il, en se tournant vers le père, ce petit garçon à une tête de fer, et, s'il veut travailler, il pourra devenir un homme distingué !

Puis, tournant la tête vers la porte qui était ouverte derrière lui :

— Zirl ! Zirl ! appela-t-il, sors donc un moment !

Sur le seuil de la porte parut la femme de Rebb Yaïkev, la cousine Zirl.

— Tu sauras, Zirl, lui dit-il, que cette après-midi, sur les trois heures, tu auras la visite du petit Benjamin ; tu lui donneras deux petites pommes, ni plus ni moins, entends-tu bien ? Quant aux poires sèches, tu lui en donneras tant qu'il te plaira, je ne te prescrirai rien à cet égard ; maintenant cela suffit.

Sur ces mots, le cousin se leva, comme pour congé-

dier ses hôtes, et reporta le Talmud dans l'armoire où Benjamin l'avait pris. Le colporteur saisit la main de l'enfant et lui dit :

— Sur ma vie, mon Benjamin chéri, tu m'as causé une grande joie ; demain tu iras avec ta mère chez Rebb Maïer, le marchand de drap.

Là-dessus, il souhaita au cousin Yaïkev un bon *schabbès* et un *bon appétit* et se dirigea vers la porte ; mais la voix du cousin le rappela.

— Rebb Schimmé, dit-il, je t'en avertis, fais attention à cet enfant ; il est plein d'intelligence ; tâche qu'il ne tourne pas comme ton Elijé. Quelles nouvelles as-tu de lui ?

— Aucune, absolument aucune, répondit le père devenu de nouveau sombre après une si grande joie.

— Quelle tête que celle d'Elijé ! continua le cousin, et pourtant qu'est-il devenu ? Il y avait en lui l'esprit et l'intelligence d'un grand rabbin. Et pourtant qu'est-il devenu ? Tu ne sais même pas où il se trouve. Est-il possible qu'il soit resté bon Juif ? C'est dommage, grand dommage, car Elijé aurait pu faire un homme distingué, et maintenant peut-être il s'est...

— Dieu l'en préserve ! s'écria le colporteur effrayé, car il avait compris parfaitement ce que voulait dire son cousin. *Bon schabbès,* ajouta-t-il aussitôt, en s'élançant sur le loquet de la porte.

Arrivé dans la rue, notre Emanuel, violemment agité, se demanda comment il osait bien marcher ainsi à côté de son père et de Benjamin. Il se sentait aussi coupable envers eux que s'il venait de tremper ses mains dans le

sang. Soit égarement momentané, soit effet de quelque sombre inspiration, il quitta Benjamin à l'angle de la rue et s'esquiva sans lui dire adieu.

Emanuel, sans s'en douter, était allé, dans cet après-midi de sabbat, aussi loin que purent le porter ses pas. Ce qui le poussait à marcher ainsi, c'étaient les tourments incessants d'un cœur ballotté entre mille pensées contradictoires. Déjà le ghetto avait disparu derrière lui, dans le lointain, lorsqu'il se rappela qu'il venait de remplir involontairement la promesse qu'il avait faite à Clara, de ne rester qu'une seule nuit encore dans le voisinage de ses parents, pour s'enfuir ensuite. Il fuyait maintenant, et il s'en réjouissait. Il attribua cette joie à l'amour, le plus puissant de tous les liens, fussent ceux-là mêmes qui nous attachent à nos parents et à nos frères. Souvent, il voyait Clara marcher à ses côtés ; il lui semblait qu'elle passait le bras autour de son cou, et il ressentait avec délices l'approche de sa vivifiante haleine !

Un instant après, il songeait en frémissant à ce qu'avaient dû dire ses parents, en ne le voyant pas revenir pour le dîner ; il songeait à l'impression qu'avait dû ressentir Benjamin en apprenant à la *Schafstube* où sans doute il s'était rendu, que le mendiant chéri qui occupait toutes ses pensées, avait disparu pendant le saint jour du sabbat !

« Si cet enfant-là, se dit-il, devient un sombre misanthrope, c'est sur moi qu'en retombera la faute ! Pareille à la corolle d'une fleur, cette jeune âme s'est inclinée vers la mienne, et au lieu de rayons lumineux je n'y ai versé que des gouttes empoisonnées ! Je lui suis

apparu, non sous la figure d'un ami, mais comme un ennemi de sa religion, comme un profanateur du sabbat. Cet enfant ne pourra que me haïr pendant toute sa vie. »

Emanuel se sentit l'envie de retourner sur ses pas... il retourna en effet, mais sans s'apercevoir qu'il se dirigeait vers la maison paternelle. Ce fut avec frayeur, mais avec plus de joie encore que de frayeur, qu'il se retrouva, à une heure avancée de la nuit, devant la *Schafstube*. Il y entra, chancelant et rêveur, et y apprit de la bouche des mendiants que Benjamin l'avait cherché en effet et qu'il s'était montré très-triste de son absence du dîner. Les *Gaëst* ne se firent pas faute de lui adresser des questions railleuses et ironiques, car la poussière qui recouvrait ses habits, leur avait révélé le transgresseur du sabbat.

— Où avez-vous fait la prière du soir ? lui demanda l'un d'eux, en le toisant des pieds à la tête.

La femme polonaise elle-même dont les yeux lui avaient tant rappelé ceux de Clara, ne laissa pas que de le railler, en disant qu'il s'était égaré sans doute, puisqu'il n'avait pas trouvé le sabbat sur son chemin.

Emanuel ne daigna pas répondre aux mendiants. Il se jeta tout fatigué sur les bancs de bois de la pièce. Sa situation lui parut digne de compassion au plus haut degré. Que n'avait-il pas souffert durant ces quelques heures de séjour au ghetto ? Et ses souffrances n'avaient même pas cessé, alors qu'il s'était éloigné ! Aujourd'hui ou demain devait se révéler le mensonge avec lequel il avait abordé ses parents, la trahison dont il était coupable envers son ancienne foi, comme envers sa nou-

velle ! Mais tout cela l'effrayait moins que l'idée d'avoir trahi le cœur de Benjamin. Il aurait voulu rester pur aux yeux de cet enfant. Il lui semblait qu'il ne pouvait s'en aller, avant de s'être justifié devant lui. Plus d'une fois, il s'arrêta devant la demeure paternelle où il y avait encore de la lumière. Il voyait aller et venir les ombres de sa mère, de Benjamin et de Roeselé ;... il se mit à les bénir, mais chaque fois qu'il saisit le loquet il dut le lâcher. Il était écrit qu'il devait quitter le lieu de sa naissance en ennemi de sa religion, en profanateur du sabbat et en perturbateur des consciences !

Le lendemain, nous retrouvons notre Emanuel fuyant réellement, cette fois, sur la route qui conduit à la petite ville voisine. C'est là qu'il se proposait de prendre des chevaux de poste. Les soucis et les veilles peints sur les traits de son pâle visage, il cheminait là tout pensif, sans remarquer qu'un homme, chargé d'un lourd paquet, s'avançait sur la même route que lui. Un regard quelque peu attentif lui eût fait reconnaître dans cet homme son propre père. Arrivé à dix pas de lui, Emanuel l'entendit réciter à haute voix une prière hébraïque..... il leva les yeux et jeta un cri d'effroi.

Le père se retourna et lui fit signe de la main pour qu'il ne l'interrompît pas dans sa prière. Il était encore recouvert de ses phylactères et cheminait tout en chantant en plein air et en louant le Seigneur.

Emanuel trouva ainsi le temps de se préparer à une scène qu'il prévoyait.

— Pourquoi, *Gast*, n'êtes-vous pas venu dîner ? dit le colporteur après avoir terminé sa prière du matin, et

pendant qu'il repliait les phylactères dont il s'était débarrassé peu à peu ; la cuisine de ma femme ne vous convient-elle pas ?

— Jamais, depuis que j'existe, je n'en ai trouvé une meilleure, répondit timidement Emanuel à la question quelque peu ironique de son père.

— Et malgré cela, vous n'êtes pas venu ?... Vous avez gâté toute la joie de mon Benjamin ; il n'a plus voulu manger, et dans l'après-midi, comme sa mère voulait lui raconter une historiette, en récompense du merveilleux examen qu'il avait soutenu sur le Talmud, il a refusé de l'écouter parce que vous n'étiez pas là. Que dites-vous de cet enfant ?

— Quelle est donc cette historiette ? demanda Emanuel, en changeant le cours de la conversation pour trouver le moyen de glisser sur son absence de la veille.

— Ma femme en fait le plus grand cas et ne la vendrait pas au poids de l'or, car cette historiette s'est passée jadis dans notre propre famille, et lorsque Hanné veut faire plaisir à l'un de ses enfants, elle la lui raconte. Hier c'était le tour de Benjamin à l'entendre.

— N'y est-il pas question d'un juif baptisé ?

— Comment le savez-vous ?

— J'en ai entendu parler vaguement.

Emanuel ne mentait pas. Sa mère lui avait raconté dans son enfance cette histoire de famille.

Après ce premier entretien, le père et le fils continuèrent leur route en silence. Ce fut le colporteur qui reprit la parole.

— Où allez-vous donc, au juste, *Gast ?* Peut-être, l'ignorez-vous vous-même.

— Vous pourriez bien avoir raison, Rebb Schimmé, dit Emanuel en souriant tristement.

— Cela est-il bien convenable pour un jeune homme comme vous ? s'écria le colporteur ; tout homme, et le Juif surtout, doit avoir quelque état qui l'occupe.

— Mais si je vous disais que j'avais quelque chose en vue.....

— Je n'ai pas besoin de le savoir. Du reste, j'ignore vraiment pourquoi je vous fais cette question. En quoi me regardez-vous ? J'ai dit la même chose à ma femme, mais elle n'a pas voulu m'écouter.

— Pourquoi ?

— Elle ne peut vous oublier. Elle et Benjamin n'ont cessé de parler de vous pendant toute la journée, et ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'ait pas pleuré en ne vous voyant pas revenir. Elle vous a attendu jusque dans la nuit, et ni elle ni Benjamin n'ont voulu se coucher. — Petite folle ! lui ai-je dit, que t'importe ce mendiant ? est-il donc le premier que tu aies vu chez toi ? — Schimmé, m'a-t-elle répondu, tu ne sais pas combien je suis affligée de ce que cet étranger ne revient pas. Quelqu'un l'aurait-il offensé ? — Là-dessus, Benjamin s'est mis à pleurer.

Malgré sa profonde émotion, Emanuel sentit la manière toute différente dont l'appréciaient son père et sa mère : le père ne voyait en lui qu'un mendiant, tandis que pour la mère il était un étranger.

— Personne ne m'a offensé, dit-il à demi-voix.

— Mais sérieusement, *Gast*, continua le colporteur, où allez-vous au juste ? je ne serais pas fâché de vous avoir pour compagnon pendant un bout de chemin. Vous pouvez bien venir avec moi jusqu'au premier village ?

— J'irai aussi loin que vous voudrez, dit imprudemment Emanuel.

— Pour votre récompense, je vous ferai voir au village une maison comme vous n'en avez jamais vu dans le monde. Je vous conduirai, chez Rebb Schmul le Randar. Là, on vous donnera certainement un joli denier pour votre route et aussi de quoi déjeuner. Cette maison renferme de bien braves gens ; on y voit entrer cent mendiants par jour, et chacun reçoit une aumône ; car cette maison est remplie de bénédictions. C'est que le Juif a du cœur, lui ; mais chez les paysans vous n'attraperez rien.

— Cependant, j'ai toujours entendu dire que les paysans sont hospitaliers..... qu'ils hébergent volontiers les étrangers, ajouta Emanuel, comme pour rectifier sa première expression quelque peu incompréhensible pour son interlocuteur.

— Essayez-en, allez chez l'un d'eux, et vous en jugerez par vous-même ; vous entendrez le paysan ou la paysanne vous dire : « Nous n'avons rien, allez chez le Juif qui demeure en face, le Juif est plus riche que nous, le Juif a notre argent. » Si l'on ne vous fait pas cette réponse, je consens à perdre mon nom de Schimmé Prager. Le Juif au contraire sait donner à tout le monde et donner sans réfléchir ; cela provient tout simplement de ce que le Juif a du cœur.

Emanuel avait prononcé ces mots d'un ton ferme, puis il regarda fixement son père dont le visage, soit colère, soit ironie, s'était recouvert d'une superbe rougeur. Emanuel eût bien voulu faire voir ce visage à Clara.....

Il apprit encore bien des choses intéressantes, tout en cheminant à côté de son père. Malgré les sourires que lui arrachaient parfois les idées étroites et les préjugés du colporteur, il ne put s'empêcher d'admirer ses connaissances et son bon sens. Il n'eût jamais soupçonné tant de choses sous l'enveloppe de cet homme rabougri et asthmatique. Emanuel était tellement aveuglé sur sa propre situation, tellement égaré par l'indécision de son cœur, que souvent il lui arrivait d'oublier les liens naturels qui le rattachaient à son père, pour ne voir en lui qu'une personne étrangère dont on l'aurait chargé d'étudier et d'approfondir le caractère mystérieux, afin de recueillir pour sa Clara une série d'observations intéressantes.

Plus d'une fois, il se berça de cette misérable illusion, et il n'en revenait qu'après une lutte douloureuse. Et lorsqu'il lui arrivait de se divertir du caractère de son père, de ses questions ou de ses réponses, lorsqu'il le voyait tour à tour colère ou railleur, croyant ou superstitieux, alors une voix lui disait : « Cet homme, c'est ton père ; » et son cœur saignait de mille blessures. Il serait difficile de décrire ce qu'éprouvait Emanuel pendant qu'il cheminait ainsi à côté de son père ; variable comme la pluie et le soleil, tantôt il était calme et paisible, tantôt agité et orageux. C'était l'effet inévitable d'une conscience ébranlée et secouée jusque dans ses plus profondes racines.

— Aujourd'hui, je le sais, je ne vendrai rien, dit le colporteur, lorsque les premières maisons du village vinrent à se dresser devant eux.

— Comment pouvez-vous savoir cela ?

— Parce qu'aujourd'hui c'est dimanche, jour où je ne vends rien. Comment voulez-vous que le paysan trouve aujourd'hui le temps d'acheter de mes marchandises? En ce moment, on sonne les cloches à l'église, puis on va dîner, et dans l'après-midi, le paysan conduira sa femme au cabaret pour la faire boire et danser? comment, avec cela, pourrais-je gagner quelque chose?

— Et pourquoi le paysan ne jouirait-il pas de son dimanche? s'écria Emanuel en oubliant qui il était: n'avez-vous pas votre sabbat, vous?

— Vous parlez d'une façon singulière, mon cher *Gast*, dit le colporteur devenu triste, comment pouvez-vous comparer notre saint sabbat avec le dimanche ? Vous ai-je dit que le paysan n'a pas le droit d'avoir, lui aussi, un jour où il puisse s'étendre sur le banc, auprès de son poêle ? chacun n'a-t-il pas besoin du dimanche, le paysan tout comme l'ouvrier ? et qui sait cela mieux que le juif? n'a-t-il pas son *schabbés* ?

— C'est vrai, mon cher Rebb Schimmé, dit Emanuel, dont l'esprit s'aigrissait de plus en plus; mais puisque vous le savez, pourquoi ne restez-vous pas à la maison le dimanche ? Pourquoi troublez-vous le sabbat du paysan?

— Quel langage! répondit le père, quel langage! faut-il donc que je perde deux jours par semaine?

— Ah! s'écria Emanuel débordant de colère, parce que vous ne voulez pas perdre un jour, il faut que le

dimanche du paysan soit troublé ! parce qu'il vous coûte de laisser chômer dans un coin votre paquet de vieilles vestes et de mouchoirs, faut-il que le paysan oublie qu'il a un dimanche ?

— Il peut boire, danser, jeter des cris de joie, n'est-il pas vrai ? dit le colporteur avec amertume, et vous croyez qu'en ce cas je trouble son sabbat en lui vendant quelque vieille veste, quelque mouchoir de mon paquet, comme vous appelez cela ? J'en reviens toujours à mon proverbe : « Celui qui en souffre le plus, c'est le juif lui-même. »

— Que voulez-vous dire ? demanda Emanuel frappé de l'expression douloureuse et amère qui avait accompagné les paroles de son père.

Mais le colporteur garda un silence opiniâtre. Emanuel sentit qu'il venait de blesser les sentiments les plus intimes de son père.

— Etes-vous encore juif, *Gast* ? s'écria soudain ce dernier, en s'arrêtant devant Emanuel.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Emanuel avec frayeur, ne le suis-je donc plus ?

— On le dirait, à vous entendre parler de la sorte. Quel est le juif qui donnerait raison au paysan pour se donner tort à lui-même ? mais, hélas ! nous sommes tous ainsi faits. Que ne me demandez-vous de suite : « A quoi vous sert le sabbat ? pourquoi ne pas célébrer votre *schabbés* en même temps que le paysan et l'ouvrier ? Vous pourriez vous dispenser de colporter aujourd'hui vos vestes et vos mouchoirs, vous gagneriez un jour par semaine, tout en vendant davantage ? » n'est-ce pas cela que vous vouliez me dire ? Vous croyez, *Gast*, que

j'ignore ce qui se passe dans le monde, que je ne sais pas qu'on veut abolir le *schabbés*..... Dites-moi, n'est-ce pas à cette conclusion que vous avez voulu arriver ?

— Et quand cela serait ? répondit Emanuel d'une voix entrecoupée. Il était heureux d'ailleurs d'entamer avec son père une discussion plus générale.

Mais le colporteur, avec une modération à laquelle Emanuel ne s'était pas attendu, répondit :

— Ni vous ni moi ne pouvons rien préjuger à cet égard ; c'est à Dieu seul d'en décider. Mais Dieu a dit : « Le septième jour, tu te reposeras de tout travail ; » (et ici le colporteur citait le texte hébraïque de la Genèse). A-t-il voulu dire par là que je dois colporter pendant le *schabbés* mes vieilles vestes et mes mouchoirs ? En ce cas, n'eût-il pas dit plutôt : « Schimmé Prager, si tu le désires, je te permets de transférer le septième jour de la semaine au dimanche, jour où Pierre et Pavel sont attablés au cabaret pour boire, danser et crier ; tu peux y entrer, toi aussi, et t'asseoir à côté d'eux. » Dieu aurait pu me dire encore, dans un autre sens : « Schimmé Prager, je sais que tu es un pauvre homme qui a besoin du moindre *kreutzer* (pièce d'un sou), je vais augmenter ton année de cinquante-deux jours et tu pourras gagner plus d'argent de la sorte. » — Mais, je vous le dis, *Gast*, si Dieu veut me faire vendre quelque chose, il saura me le faire vendre tout aussi bien dans les cinq jours dont se compose ma semaine. A quoi me serviraient cinquante-deux jours de plus par an ? à rien, j'en suis convaincu.

En ce moment, nos deux voyageurs avaient atteint le village. Soit effet d'une colère mal éteinte, soit intention

bien arrêtée, le colporteur oublia d'indiquer à son fils le chemin de la maison du Randar où il devait être gratifié d'une si riche aumône. Etait-ce bien encore ce même père, ce même être dévoré du feu de la foi, qui maintenant se glissait sous les maisons des paysans en faisant retentir sur un ton traînard son *Achetez*, *achetez*, *achetez!* Emanuel le regardait faire avec un étonnement mélancolique; mais quand il le vit prendre par le menton une jeune paysanne arrêtée sous une porte cochère, il sentit tout son sang refluer vers sa tête. « Est-ce bien encore le même homme? » se demanda-t-il.

Emanuel sortit du village en branlant la tête, car il lui était impossible d'y rester. C'est sur la grande route seulement qu'il voulait attendre son père.

A Clara.

(Ecrit au crayon sur la grande route.)

« Il me serait impossible de te décrire même les contours de ma situation actuelle. Tout me paraît difforme, confus, inachevé. Comme certain Romain, je suis assis sur des ruines.....

» Musique! musique! Où trouver la mélodie capable de dissiper mes inquiétudes, mon laisser-aller, mon indécision? Pareil à un voleur, je m'élance parfois sur moi-même en m'écriant : « Le passé ou la vie? » Que je me sens brisé, dépourvu d'unité et de point d'appui depuis que j'ai revu mon lieu natal!

Pourquoi ne te le dirais-je pas? souvent je me sens forcé d'arracher du fond de mon cœur, avec des ongles sanglants, jusqu'à ta propre image. Mon père, ma mère, ma sœur, mon petit frère se pressent devant moi et jettent sur ma face un voile épais, pour te soustraire à ma vue, pour me cacher l'éclat de tes yeux... O Dieu du ciel ! que vais-je devenir ?

» Que ne connais-tu mon père, Clara ? Il vaut bien la peine d'être connu ! Depuis quelques heures, je l'accompagne dans sa tournée de... colporteur, et c'est aujourd'hui seulement que j'ai appris à bien le connaître. Vraiment ! il en vaut la peine. L'âme d'un pareil juif présente un bien singulier aspect. Figure-toi un livre où se trouvent écrites les plus belles choses. Tu lis, tu lis sans cesse, et tu es frappée des mélodies ravissantes et pleines d'éloquence qui retentissent à ton oreille. Tu ne sais d'où elles émanent ni où elles s'envolent. Tout te dit que tu viens de découvrir quelque chose de supérieur à l'humanité, de beau, de magnifique, que tu n'avais jamais vu nulle part.

» Et pourtant tout ce que tu vois là ne tient ni de la simplicité ni de la naïveté, mais d'un sentiment plus élevé, de je ne sais quoi de saint et de biblique.

» Tu lis, tu lis toujours... et soudain tu rencontres des pages collées les unes aux autres ; les mélodies ont cessé, tu perds la trace de cet admirable organisme de la foi, tu ne peux continuer ta lecture. Ces feuilles, c'est la crasse de la vie qui les a ainsi fixées les unes aux autres, c'est la colle de l'humiliation qui les a épaissies. Et, pour le malheur des habitants du ghetto, vous vous

arrêtez toujours à ces feuilles, parce qu'elles vous frappent, parce qu'elles irritent votre tact et votre vue, et aussi parce que l'homme ne veut rien approfondir. Vous renoncez à explorer plus attentivement ce livre, et cela à votre propre détriment. Mais nous seuls, nous en souffrons !

» Mais toi, Clara, si jamais un pareil colporteur s'offre à ta vue, par amour pour moi, pour ton Emanuel, n'oublie pas de songer à mon père ! Garde-toi de te laisser rebuter par ces feuilles que la crasse a collées les unes aux autres ! »

C'était peu avant la moisson. Les épis ondoyaient gaîment dans les champs, les cailles et les alouettes s'y ébattaient avec joie et bonheur. Mais le colporteur avait l'humeur bien triste ; il n'avait gagné que peu d'argent dans le courant de cette semaine. Emanuel ne s'en aperçut que trop à la figure soucieuse de son père. Il le regardait avec inquiétude toutes les fois qu'il le voyait sortir de la maison d'un paysan. La figure du colporteur exprimait la déception... il n'avait rien vendu. Emanuel n'était pas éloigné de croire que sa présence portait malheur à son père.

C'était donc à l'approche de la récolte ; une moisson dorée recouvrait la campagne, mais l'argent manquait dans le coffre du paysan, et le paquet du colporteur ne s'en ressentait que trop.

— Puisse Dieu envoyer une bonne année ! dit le colporteur avec recueillement, en passant avec son fils de-

vant un champ couvert d'épis. Ce n'est pas sans raison que, pendant l'hiver, on fait chaque jour cette prière : « *Donne aux champs de la rosée et de la pluie...* » Le paysan en a bien besoin.

— Voilà une singulière prière, répondit Emanuel. Le juif possède-t-il donc des champs ? est-il paysan ?

— Pardon, répliqua le colporteur en riant, vous venez de dire encore une chose fort bizarre. Si le paysan manque d'argent, de quoi vivra le colporteur ? Et réciproquement : qui fera crédit au paysan, qui patientera jusqu'au moment où l'argent lui revient, si ce n'est le colporteur ? qui, sinon le juif, achèterait du paysan une peau de lièvre qui risquerait fort de pourrir chez lui ? Le paysan et le colporteur tiennent l'un à l'autre sous ce rapport, et c'est pour cette raison qu'on dit en hiver : « *Donne aux champs la rosée et la pluie* ! » Je ne conçois pas comment le paysan pourrait exister sans le juif ?

— Voilà qui est tout à fait nouveau, dit Emanuel en souriant, car d'ordinaire on estime heureux les pays où le paysan peut se passer des juifs.

— Cela prouve, dit le colporteur d'un air pensif, que dans ces pays-là le paysan a plus d'argent. Je ne sais cependant si je dis vrai, il doit y avoir quelque autre raison encore. En tout cas, il faut que quelqu'un y joue le rôle du juif. Qui donc apporterait au paysan dans sa propre maison tout ce qui lui est nécessaire, puisqu'il est forcé de rester chez lui et qu'il ne peut se promener ? Je vous l'affirme, *Gast* : là où il n'y a pas de juif, quelque autre le remplace.

— Vous avez raison peut-être, répondit Emanuel en riant, bien qu'il ne laissât pas que d'être surpris du profond bon sens de son père. Du reste, Rebb Schimmé, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

Ces paroles d'Emanuel peuvent nous servir de flambeau pour analyser la situation de son âme. Dans les moment où le sentiment l'entraînait malgré lui, sa plus intime pensée était encore que Clara ne pourrait pas, comme lui, se réjouir de son père ; il doutait que cette femme, élevée dans un autre milieu et dans une autre foi, pût ouvrir son âme à la poésie dont il voyait entourés son père, sa mère, et son lieu natal. Il doutait, et le doute est une arme à double tranchant.

Par moment, Emanuel se réjouissait de ce que son père ne gagnait rien dans le cours de cette semaine...

C'est que, dans cette idée, il entrevoyait le moyen de combler en partie l'abîme qui allait le séparer à jamais de son père. Il voulait verser dans cet abîme tant de brillants monceaux d'or, que sa trahison, cette tache noire qui consumait son existence, en serait éclipsée. Rien ne devait égaler le bien-être de ses parents ; il voulait les entourer d'un rempart de bonheur. Le père jouirait, dans sa maison, d'une aisance pleine de calme ; la mère n'aurait plus besoin de lui demander : « Comment t'a traité cette semaine, Schimmé ? « A Roeslé, sa sœur, il préparait un superbe mariage ; l'avenir de Benjamin serait assuré, afin que le charmant enfant ne devînt pas un colporteur. Il se proposait de tout niveler, de tout réparer, de tout apaiser... pourvu qu'on lui laissât sa Clara...

— Comment se fait-il, *Gast*, dit Rebb Schimmé pendant un des derniers jours de la semaine, que je me sente faible et fatigué, comme si j'avais lutté avec un géant ? Cela tient peut-être à ce que je ne gagne rien.

— Peut-être, répondit Emanuel presque avec indifférence, mais j'entrevois un autre motif... faut-il vous le dire ?

— Dites, répliqua le colporteur en souriant.

— Mais je vous offenserai peut-être, sans le vouloir... Ce motif, le voici : pendant toute la semaine vous ne vous faites pas la faveur de manger chaud, ne vous nourrissant que d'ognons, de fromage et d'autres aliments incapables de réparer les forces de votre estomac. Comment alors ne seriez-vous pas faible et fatigué ?

— Bien ! fit le colporteur, vous dites vrai, peut-être. Mais que ne me demandez-vous plutôt où je pourrais me procurer quelque aliment chaud ?

Emanuel sentit qu'il s'était trop avancé dans ses paroles.

— Hier, sur les midi, dit-il timidement, vous êtes entré chez un paysan ; j'étais resté dans la rue d'où j'ai entendu parfaitement la paysanne vous inviter à dîner avec les siens. Mais vous, qu'avez-vous répondu ? Vous avez cherché à vous échapper de la maison le plus vite possible. Un instant plus tard, nous consommions tous deux un morceau de pain avec du fromage moisi. Or, je vous le demande, que doit faire un homme à qui un de ses semblables vient dire : « Entre, mange et rassasie-toi, je t'invite de bon cœur, et te dispense de tout remercîment ? » Faut-il que cet homme s'enfuie, comme

s'il entrevoyait la mort sur chaque dent de la fourchette, comme si chaque goutte de la soupe qu'on lui offre était empoisonnée ? Ou bien, doit-il s'asseoir au milieu de ses hôtes, se réjouir et se rassasier comme eux des présents de Dieu, quand même ces présents ont été préparés dans d'autres casseroles ?

— Vous voulez dire, répondit le colporteur, que je devais manger chez la paysanne ? Pas pour un million ! s'écria-t-il d'une voix énergique, non, quand vous me le compteriez sur-le-champ !

— Je n'ai pas la somme dans ma poche en ce moment, dit Emanuel, comme pour éprouver le colporteur.

— Ecoutez, répondit ce dernier, vous doutez de mes paroles, je m'en aperçois. Mais je ne vous ferai qu'une question : La vie vaut-elle un million ?..... Eh bien, j'aimerais mieux donner ma vie que de manger chez la paysanne.

O Dieu ! pensa Emanuel en pâlissant, avec quelle profonde conviction il dit cela ! Comment pourrai-je combler l'abîme qui s'ouvre de plus en plus profond sous mes pieds, lorsque l'ombre d'un péché suffit pour l'émouvoir à ce point ? ma trahison, s'il en est ainsi, le tuera sans aucun doute ! Et ma mère donc !..........

La tristesse d'Emanuel augmentait à chaque pas qu'il fit en société de son père ; il ne se sentit plus le courage de lui adresser une question. Et que pouvait-il en attendre ? Chaque parole, chaque aveu de son père lui semblaient autant de clous enfoncés dans le cercueil de son bonheur, autant de couteaux qui traversaient en plein un tissu d'amour et d'affection. Emanuel garda donc le

silence. Sur son visage soucieux se reflétaient déjà les nuages qui obscurcissaient son avenir.

Le colporteur avait pris en grande affection le compagnon de sa tournée hebdomadaire. Il ne tarda pas à s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans les idées d'Emanuel, et du silence qu'il avait gardé pendant une bonne partie de leur voyage.

— Voilà ce que vous gagnez, *Gast*, dit-il, à accompagner un pauvre colporteur. Si vous aviez continué votre chemin, que de bons morceaux n'auriez-vous pas trouvés? Du reste, ajouta-t-il avec un sourire dérobé, je vais arriver auprès de ma jolie paysanne, et il suffira que je lui adresse une bonne parole, pour qu'aussitôt elle vous serve tout ce qu'elle a de meilleur dans la maison. Ne vous gênez pas devant moi, je saurai fermer les yeux.

— Rebb Schimmé, s'écria Emanuel vivement surpris, est-ce bien vous qui me donnez ce conseil?

— Et pourquoi pas? dit le colporteur sur un ton indescriptible, puisque vous avez envie de manger chaud? Allez et rassasiez-vous. Je ne m'occupe pas de ce que font les autres.

Emanuel, après une longue pause, demanda d'une voix étouffée :

— Rebb Schimmé, donneriez-vous ce conseil à votre fils, s'il se trouvait dans la même situation?

— Taisez-vous, taisez-vous! s'écria brusquement le colporteur devenu sombre, n'invoquons pas Satan gratuitement, car il pourrait venir.

Une jolie enfant de paysan, aux joues roses, vint à la

rencontre du père au moment où il entra dans le village. Le colporteur sourit en voyant la petite créature s'avancer vers lui à pas chancelants :

— Baruschka! appela-t-il, et l'enfant vola dans ses bras. Il l'embrassa tendrement :

— Comment va ta mère? lui demanda-t-il.

— Elle est à la maison, lui répondit l'enfant, qui le quitta pour courir vers sa mère.

— A qui est cette enfant? demanda Emanuel étonné.

— La mère de cette enfant, répondit le colporteur, était autrefois la plus malheureuse des femmes, et si elle ne l'est plus, c'est à Schimmé Prager qu'elle le doit!

— Serait-ce là votre jolie paysanne? demanda Emanuel rempli de pressentiments.

— C'est elle, répondit Rebb Schimmé, et comme vous avez prétendu que le paysan n'aime pas le juif parce qu'il ne mange pas dans le même plat que lui, je vais vous raconter une histoire qui a trait à ma jolie paysanne. Le père de cette paysanne demeurait à deux lieues d'ici, et était juge au village. Je voudrais posséder tous les biens dont se composait sa fortune.

Il s'appelait Pavel. Il faisait grand cas de moi, et me considérait comme l'enfant de sa maison. J'ai gagné bien de l'argent chez lui, dans ma vie. Le paysan avait une enfant unique. On s'imagine d'habitude que les juifs seuls aiment leurs enfants, mais le paysan, lui aussi, donnerait sa vie pour eux. J'avais bien remarqué que mon Pavel aurait arraché le soleil du firmament pour faire plaisir à sa fille. Un jour Pavel me dit : « — Quand tu reviendras chez nous, Schimmé, tu m'apporteras de la toile de lin,

du drap, des dentelles, des rubans et tout ce que tu as de plus beau, car je vais marier ma fille. « — Avec qui ? demandai-je ; tu ne m'en as encore rien dit, Pavel. » Là-dessus, il me nomma un jeune paysan qui habitait un autre village et que je connaissais très-bien aussi. — « C'est à celui-là que tu veux la donner, Pavel ! m'écriai-je, je ne t'apporterai ni toile ni rubans, et tu ne donneras pas ta fille à cet homme.—Pourquoi? — Parce que je ne le souffrirai pas ; Waczlaw est un joueur et un ivrogne qui rendra ta fille malheureuse. » — Alors, il m'avoue qu'il savait tout cela, mais qu'il n'avait pas d'empire sur sa fille, qui ne voulait d'autre mari que Waczlaw, et préférait mourir plutôt que de renoncer à lui. — « Laisse-moi lui parler, Pavel, dis-je au paysan. — Parle-lui, » me répondit-il ; et il se retira tout aussitôt, tant son cœur était ému. Je parlai à sa fille et lui représentai la faute qu'elle allait commettre envers son père. Mais, hélas ! il n'en est pas des chrétiens comme des juifs. Chez nous, tout enfant sait qu'il n'a même pas le droit d'éveiller son père ou sa mère, lorsqu'ils dorment. Que vous dirai-je de plus? Elle ne m'écouta pas, et quatre semaines après, elle était devenue la femme de Vaczlaw. Mais qu'arriva-t-il? Tout ce qu'avait dit Schimmé Prager se réalisa, aussi bien que si un prophète l'eût prédit. En moins de deux ans, Waczlaw ne possédait plus un sou de tout l'argent que lui avait apporté sa femme ; il avait tout bu, tout perdu au jeu.

Je n'osais plus me présenter devant la fille de Pavel ; tant je souffrais de sa pâleur et de sa maigreur. Un jour même j'aperçus une ligne sanglante sur son front... son mari l'avait battue, sans aucun doute. Quant au vieux

Pavel, il ne voulait plus m'entendre parler de sa fille. Puisse Dieu me rendre par milliers tous les florins qu'elle m'a coûtés et que je lui ai prêtés, sachant bien qu'elle ne pourrait plus me les rendre. Je fis mal peut-être, mais...

— Oh ! non ! non ! s'écria Emanuel en proie à une vive émotion.

— Je suis de votre avis, mais ma femme ne savait rien de tout cela. Et à quoi m'eût servi de lui en parler ?..... Mais écoutez la suite. Toutes les fois que j'allais voir le vieux Pavel, il ne voulait plus me laisser partir ; il me fallait passer la nuit chez lui, dans sa meilleure chambre, là où il renfermait et entassait tout son bien et tout son argent. Un soir, nous avions bavardé, Pavel et moi, jusqu'à une heure bien avancée ; mes paroles et mes récits avaient donné au paysan une gaîté que je ne lui avais pas connue depuis longtemps. Voyant cela, je me décidai à lui parler de sa fille, mais je n'eus pas plutôt prononcé son nom, qu'il se leva tout troublé en s'écriant : « Ecoute bien, Schimmé : si tu veux rester mon ami, ne me parle jamais d'elle. » J'aurais été bien fou de ne pas me taire, car je tenais à l'amitié de Pavel et je gagnais beaucoup d'argent dans sa maison. Dans la nuit même où le paysan me tint ce propos, il se passa un événement dont le souvenir me fait encore dresser les cheveux sur la tête. J'ai le sommeil très-léger. A minuit je me réveille en sursaut et j'entends au dehors quelqu'un qui travaille au volet de la fenêtre et qui cherche à l'ouvrir. La peur me coupe la parole, une sueur froide se répand sur tout mon corps. Je me vois réduit à regarder, sans rien dire, le volet sortir de ses gonds et un homme se glisser dans l'intérieur de la cham-

bre. Qui pensez-vous que je reconnus, lorsque le clair de lune m'eut permis de mieux distinguer les objets?... Waczlaw, le gendre de Pavel. Dans sa main, il tenait une hache avec laquelle il voulait briser le coffre qui renfermait l'argent de Pavel. En ce moment Dieu me rendit, comme par miracle, et la parole et la force ; je m'élançai de mon lit en m'écriant : « Que prétends-tu faire? » Waczlaw, sans perdre un instant, saisit la hache pour me l'enfoncer dans la tête. « —Tue-moi, Waczlaw, m'écriai-je, mais ne vole pas ton beau-père !... Dieu fit un miracle en ma faveur ; car, à ces mots, Waczlaw tomba par terre et se mit à pleurer si fort que mon cœur en trembla d'émotion. C'est alors seulement que je lui dis : « Ainsi, Waczlaw, tu as voulu voler ton beau-père et tuer un homme ; voilà où t'a conduit ta vie maudite, ta passion du jeu et ton ivrognerie !... » Il se mit à pleurer et me supplia de ne pas le trahir ; j'y consentis à condition qu'il se corrigerait. Pendant toute la nuit, je demeurai assis à côté de lui, pour le sermonner. Je lui donnai des conseils sur sa conduite future, je finis même par lui donner de l'argent, pour l'empêcher de se désespérer. Le lendemain, de grand matin, je l'aidai à repasser par la fenêtre. Bref, en moins d'un an, Waczlaw devint le plus honnête et le plus laborieux paysan du village. Pavel ne sut jamais rien de ce qui s'était passé, et lorsqu'il vit Waczlaw si complétement changé, il l'aida à se tirer de peine. Depuis ce temps-là, je ne passe jamais devant la maison, sans qu'on me force de m'y arrêter ; la fille de Pavel fait toutes ses emplettes chez moi, souvent sans qu'elle ait besoin de rien. C'est donc moi qui ai fait le bonheur de cette femme, moi Schimmé Prager, le colporteur !»

Et comme pour confirmer la vérité de ces paroles, au même instant parut sur le seuil d'une jolie maison une femme qui était dans toute la fleur de la vigueur et de la jeunesse.

— Soyez le bienvenu, petit père, cria-t-elle de loin au colporteur.

— Eh bien ! que dites-vous de ma paysanne ? demanda-t-il en souriant et en se tournant vers son compagnon. Si vous le désirez, vous pourrez manger chaud. Le voulez-vous ?

— Non ! non ! s'écria Emanuel en rougissant, et il se couvrit les yeux de sa main.

Il ne suivit pas son père dans la maison.

A Clara.

« Dans l'étroite mansarde d'une des premières maison de Vienne, à une hauteur où l'on ne pouvait s'entretenir qu'avec la fumée qui s'envolait par la cheminée, ou avec les chats qui se promenaient sur les toits dans le silence des nuits d'été, à cette hauteur demeurait jadis un pauvre jeune homme, étudiant par vocation. Certains jours, le pauvre étudiant s'assimilait plus de science que de nourriture ; aussi ses joues étaient pâles et pitoyables à voir. Un jour, il rencontra sur le magnifique escalier du deuxième étage une jolie enfant, âgée de près de dix ans qui le fixa avec des yeux d'une ravissante beauté. L'étudiant put voir une rougeur légère et transparente se répandre sur la figure angélique de la jeune fille. Le beau, l'admirable enfant !....

» Le lendemain, il fut prié par un valet de descendre chez le négociant qui habitait le deuxième étage. Il le suivit en tremblant. En bas un homme aimable et sérieux lui demanda s'il voulait bien donner des leçons à sa fille, *Clara!* tel est le nom qui retentit sur ses lèvres, pendant que sur le seuil de la porte se tenait une enfant admirable dont la figure étincelait d'une délicieuse rougeur.

» L'étudiant, je me plais à le croire, remplit consciencieusement sa mission ; tout le parfum qu'il pouvait verser sur sa fleur, il le fit jaillir du plus profond de son âme. Pendant de longues années, il étendit ses mains sur l'enfant, comme pour bénir le progrès de ses sentiments. Il ne remarqua pas que ses mains devenaient de plus en plus pesantes ; il regardait en bas, elle toujours en haut... Soudain, il reconnut que deux yeux se trouvaient juste en face et au niveau des siens. Ces yeux lui révélèrent tout...

» Dans ses leçons sur la mythologie, ne lui parlait-il pas de cette belle Clitia qui se tournait sans cesse vers les rayons du soleil? Et ce mythe significatif ne se reproduisit-il pas ici dans un heureux échange de sentiments entre le précepteur et son éleve? N'est-ce pas en ce moment que, tout en se regardant au même instant, ils se trouvèrent soudain dans les bras l'un de l'autre?

» Hélas! des mains froides, mystérieuses s'occupent à entremêler de ronces et d'épines le tissu de notre mythe! Ton noble père, cependant, avait franchi le torrent des préjugés enracinés dans son cœur : » un

jour, il me dit : « Arrange-toi avec l'Etat, lui seul met des conditions à votre union ; quant à moi, je ne m'y oppose pas. » Clara ! il y a de beaux moments dans l'existence !

» Ce pas unique, mais inévitable, me parut si facile à faire, que j'entrepris dans les dispositions les plus joyeuses mon voyage au lieu natal. Pareil à un comédien qui se réjouit d'être méconnaissable, le fils s'est placé en face du père... J'ai été cruellement puni de mon mensonge.

» Je suis réduit à tourner avec fureur les pages de mon existence passée, pour y retrouver la joie, la consolation et la reconnaissance. Jusqu'ici, je suis maître encore de la tempête qui secoue violemment ces mêmes pages... dans un jour, dans quelques heures peut-être, elle m'aura emporté moi-même. Puis-je répondre de l'avenir ? »

Le jour du vendredi était arrivé. Cette fois Emanuel retournait réellement au ghetto. Son pressentiment ne l'avait pas trompé. Seulement, ce qui l'agita, ce ne fut point une tempête, mais quelques simples paroles de son père, et ces paroles l'avaient déterminé à cette résolution même, si toutefois l'on peut appeler ainsi un emportement causé par une sorte d'enchantement. En effet, le colporteur, en voyant la tristesse sans cesse croissante de son compagnon, l'attribua aux soucis du *Gast* en peine encore, sans doute, de ses repas du samedi prochain. En conséquence, il l'invita très-amica-

lement, dans le cas où il n'aurait pas d'autres projets, à s'en retourner avec lui et à redevenir son hôte. Il fit encore la réflexion suivante : ceux à qui le retour du *Gast* causera le plus de joie, ce seront certainement ma femme et particulièrement Benjamin.

Nous n'essaierons pas de peindre les sentiments qui agitèrent Emanuel revenant sur ses pas, attendu que nous ne possédons pas la sonde nécessaire pour explorer cet océan sans fond.

Durant toute la journée, la marche d'Emanuel avait quelque chose de pressé, même d'agité. Son père ne pouvait le suivre, et plus d'une fois il dut s'arrêter gémissant sous son fardeau, tandis que son compagnon allait toujours en avant, comme s'il ne pouvait atteindre assez vite son but.

— *Gast, gast!* lui criait de temps à autre le colporteur, vous courez comme si quelqu'un vous chassait à coups de fouet devant lui. Vous craignez sans doute de vous voir échapper le *schabbés*... que cependant, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, vous avez fui.

— Si vous saviez ce qui me presse! dit Emanuel en se retournant, tous les chevaux du monde ne suffiraient pas pour m'entraîner à mon gré.

— Vous avez donc tellement faim? répondit le colporteur qui ne le comprenait pas, et pourtant il n'y a qu'une semaine que vous n'avez pas mangé chaud. Et que direz-vous de moi qui passe de la sorte cinquante-deux semaines de l'année? mais patience, ma femme vous relèvera le moral.

Malgré son chagrin, Emanuel ne put s'empêcher d'ac-

cueillir par un sourire cette consolation. Modérant maintenant son pas, il s'en retourna, en suivant son père de plus en plus près, vers le village natal, dont l'air, les clochers et les maisons le saluaient déjà. Cette vue n'éveilla pas de repentir en lui ; mais il se demanda avec inquiétude comment il dominerait la scène qui l'attendait. Sa résolution était fermement arrêtée. Le destin lui-même avait décidé de son sort.

La mère debout sur la table, et une petite cruche à la main, était en train de remplir d'huile la lampe à sept becs, et Benjamin s'occupait à rouler sur la même table les mèches de coton, lorsque le père et le fils entrèrent dans la salle d'habitation. A la vue de l'*étranger*, la mère jeta un grand cri, et la cruche à l'huile faillit s'échapper de sa main. Benjamin fixait presque avec frayeur l'hôte qui lui était rendu.

Eh bien ! dit le colporteur, après avoir baisé avec recueillement la place consacrée du poteau de la porte, eh bien ! personne ne me dira donc *Salem alechem ?*

Hanné répondit avec un profond soupir :

— Sois le bien venu, Schimmé, sois le bien venu... sur ma vie, j'ai éprouvé une si grande joie, que tous mes membres s'en ressentent encore.

Elle descendit en chancelant de l'endroit élevé où elle était placée ; elle tremblait réellement de tout son corps, comme un instrument dont on eût fait vibrer toutes les cordes.

— Pourquoi cette frayeur, ma chère Hanné ? demanda le colporteur ; serait-ce parce que je t'ai ramené notre *Gast ?* N'aurais-tu pas de quoi le nourrir ce jour de *schab-*

bés? nous réunirons bien quelques miettes pour lui. Je croyais te faire plaisir en te le ramenant.

Hanné ne fit pas attention aux paroles de son mari. Elle n'était occupée qu'à regarder Emanuel placé immobile en face d'elle.

— Vous avez bien fait de revenir, *Gast*, lui dit-elle sur un ton sincère et avec des regards rayonnants, et c'est Dieu qui vous a inspiré cette idée. Pendant ce *schabbés*... que dis-je? pendant toute la semaine, pendant tout le temps qu'il vous plaira, vous pourrez rester avec nous.

— Si vous avez femme et enfants, *Gast*, dit le colporteur en riant, faites-les inviter en même temps; elle vous les nourrira également.

— Tu ne le laisseras pas retourner à la *schlafstube*, mère chérie, s'écria Benjamin en saisissant les mains d'Emanuel, il pourrait nous échapper encore.

— Sur ma vie, l'enfant a raison, ajouta aussitôt la mère.

— Cette fois, cher Benjamin, je ne t'échapperai pas, dit Emanuel; et dans l'excès de son émotion, il s'inclina vers l'enfant et le tint dans ses bras pendant quelques instants...

Emanuel passa, dans une disposition d'esprit impossible à décrire, les quelques heures qui le séparaient encore du sabbat. Déjà le *joli fiancé* (c'est ainsi que le chant sacré qualifie le sabbat) répandait son souffle parfumé dans toute la maison. Pendant que le père s'occupait de secouer de ses habits la poussière de la route et des jours ouvriers, pendant qu'il se faisait la barbe et s'habillait pour recevoir le sabbat avec toute la solennité possible, Emanuel écoutait les propos tendres et affec-

tueux de l'enfant. Cependant, dans la cuisine, la mère s'occupait des préparatifs matériels du sabbat ; mais à ses visites fréquentes dans la salle, à ses lèvres murmurantes, à ses regards rayonnants, on reconnaissait qu'elle s'assurait de la présence de son *Gast*, afin qu'il ne lui échappât plus.

Le soir, Emanuel rentra dans la salle du sabbat brillamment éclairée, en compagnie de son père et de son frère qui se mirent à entonner de nouveau le chant de salut et de paix, *Salem alechem.* Alors seulement, Emanuel comprit bien toute la beauté de ce chant si gracieux.

Oui, oui ! se dit-il, que la paix soit avec vous ! après une pareille semaine ; après les tourments d'une profession comme celle de mon père, il faut aussi qu'un pareil chant soit entonné ! que la paix, que la paix soit avec vous ! Ce soir, Roeselé était assise dans son même coin. Elle paraissait absorbée dans ses tristes rêves de mariage, mais elle ne pleurait plus, et cela parut de bon augure à Emanuel. A elle aussi il adressa son salut : Que la paix, que la paix soit avec toi.

A table, Emanuel se trouva placé de nouveau à côté de son petit frère Benjamin. L'enfant contemplait tant le *Gast* qui lui était rendu, qu'il oublia littéralement de boire et de manger. Emanuel, de son côté, touchait à peine aux mets que sa mère accumulait en énorme quantité sur son assiette, et dut subir, pour cette raison, plus d'une remarque malicieuse de son père.

— Qu'avez-vous donc fait de votre appétit? lui dit ce dernier. Pourquoi avez-vous couru si vite ? soyez raison-

nable et mangez ; ici, vous n'avez pas à vous gêner devant la jolie paysanne.

Après le repas et après la bénédiction, le père et le fils se mirent à entonner les chants du vendredi soir ; mais, cette fois, la voix du colporteur bredouilla plus tôt qu'il y a huit jours. C'était, sans doute, l'effet des fatigues de la semaine et aussi du *peu qu'il avait gagné*. Roeselé s'était retirée dans sa chambre et le timbre de Benjamin résonnait seul à travers le sabbat du ghetto. La mère et le fils étaient assis l'un en face de l'autre. Deux anges allaient lutter ensemble, en cet instant...

Ce fut Hanné qui dit la première :

— Je vous le répète, mon cher *Gast*, vous avez très-bien fait de revenir. Durant toute la semaine, mon cœur, sans que je pusse m'en rendre compte, était rempli de tristesse. J'aurais donné ma vie pour vous voir apparaître tout à coup. Je me sentais véritablement malheureuse, lorsque je me disais : « Le voilà donc parti, jamais de ma vie, je ne le reverrai plus ! » Je ne saurais vous exprimer, *Gast*, ce que j'éprouvais alors. J'aurais grimpé, je le crois, sur les plus hautes montagnes, j'aurais traversé à la nage les rivières les plus profondes, rien que pour distinguer la couleur de votre habit. Je suis une folle, une grande folle, je le sais, mais il a dû se passer quelque chose dans mon cœur. Riez de moi, et vous ferez bien.

En vérité, Emanuel ne riait pas. Une pâleur mortelle recouvrait sa figure. En ce moment, Benjamin ferma son livre de prières et dit : « Je n'ai plus envie de chanter, je recommencerai demain. Et maintenant que le *Gast* est ici, ma mère, tu peux me raconter l'historiette que tu

m'as promise si je passais bien mon examen sur le Talmud. Ce serait maintenant le vrai moment.

Une pensée heureuse traversa l'esprit d'Emanuel.

— Benjamin, dit-il d'une voix haletante, je vais te raconter une histoire sur laquelle j'ai réfléchi pendant toute la semaine et qui certainement te plaira beaucoup.

L'enfant le fixa avec un regard singulier; il ne comprenait pas l'empressement fiévreux d'Emanuel. Ensuite il porta les yeux sur sa mère en lui disant : « Si tu pouvais remettre ton récit à un autre moment... mère chérie..... je préférerais... Qui sait quand le *Gast* reviendra?

— Racontez, racontez, dit la mère, mon histoire ne sera pas perdue pour Benjamin.

— « Figure-toi, Benjamin, dit Emanuel d'une voix mal assurée, qu'autrefois tu avais une tante du nom de Mariam. Elle avait un enfant unique appelé Ruben. De tout temps, cet enfant avait été un prodige d'intelligence et d'esprit. Il eût pu discuter sur la *Thora* (bible) avec le plus grand rabbi ; aussi tous ceux qui l'écoutaient sentaient leurs cheveux se dresser sur la tête. Mais sais-tu bien en quoi consistait le plus grand bonheur de l'enfant? Le soir, au moment où le bedeau de la synagogue se trouvait chez le rabbi, il enlevait une des lattes de cette maisonnette en bois où l'on jette, tu le sais, les livres déchirés et qu'il n'est pas permis d'anéantir, parce que le nom de Dieu s'y trouve inscrit. Il emportait chez lui une grande quantité de ces livres et passait des nuits entières à en compléter le sens, car les uns manquaient de leurs premières pages, les autres des dernières, souvent même plusieurs feuillets à la suite en

étaient arrachés. Mais lui, grâce à son intelligence et à son esprit, savait suppléer toujours à ce qui manquait. Ecoute donc ce qui en résulta. Un soir qu'il était revenu à la maisonnette, il lui sembla qu'une main légère glissait un livre dans la sienne ; il voulut le rejeter, mais le livre demeura comme rivé à sa main, et force lui fut de le garder. Là-dessus, il l'emporta chez lui et tout en le feuilletant pendant la nuit, il s'aperçut qu'il n'était pas écrit dans la langue sacrée, mais dans une langue étrangère et qui lui était inconnue. Il éprouva un désir irrésistible de comprendre le livre, malgré l'interdiction que le rabbi fait peser sur des ouvrages de cette sorte.

» Il comprit enfin le livre. Les dernières pages y manquaient comme dans les autres, mais cette fois il ne put en reconstruire le sens, bien qu'il recommençât sans cesse ses recherches. Un jour, il disparut avec ce livre pour aller... on ne sut où. Une jolie femme lui était apparue tout à coup dans sa chambre, et l'avait emmené avec elle, en lui promettant de lui procurer la fin de son livre. Peu de temps après sa fuite, quelqu'un le vit dans une ville éloignée... Il était *converti*, et chevauchait à côté d'une jolie femme couverte de vêtements magnifiques. On raconta le tout à la tante Mariam, et elle en mourut. Dans la nuit même où l'âme de la tante s'était envolée si brusquement de son corps, son fils rêva aux côtés de la jolie femme, que sa mère se trouvait placée en face de lui : « Crois-tu, lui disait-elle, que tu n'aurais pas trouvé la fin de ton livre si tu étais resté avec moi, avec ta mère? Lève-toi, et fais pénitence »... Trois fois elle apparut ainsi à son fils...

» Un jour, sur le seuil de la synagogue d'Amsterdam, était étendu un *Bal Techoubà* (pénitent), et les passants marchaient sur son corps... c'était.....

— Elijé, mon Elijé ! tel fut le cri qui résonna en ce moment sur les lèvres de la mère avec tant de force et tant d'éclat que toute la maison en retentit. — Pâle, presque inanimée, elle se jeta aux pieds de son fils dont elle avait parfaitement compris le conte. Le père se redressa brusquement, encore tout accablé de sommeil, et Roeselé parut sur le seuil de la porte... Elijé ! mon Elijé ! ce cri retentit encore longtemps à travers la nuit ! Et tout, tout fut pour le mieux.

(Ecrit le jour du dimanche.)

« Le malheureux bâtit sa cabane tout à côté de la demeure du bonheur. Il marche au milieu des heureux, et souvent c'est à eux qu'il semble emprunter son sourire. Moi aussi, je sourirai, je me réjouirai..... mais pourrai-je t'oublier, Clara ? »

UNE ENFANT PERDUE

I

LE SABBAT AU VILLAGE.

Nous entrons dans un village presqu'à l'issue du saint jour de sabbat. En vain, un œil inexpérimenté chercherait à voir le jour du Seigneur, étendre ici comme sur les demeures du ghetto, les pans de son manteau royal: rien dans ce village ne dénote le sabbat : en vain on avancerait la main pour saisir le bord de son habit de fête. On parcourrait les rues en tous sens, sans se douter qu'il se trouve là aussi des regards paisibles, des cœurs purs, absorbés dans la contemplation de la solennité magique du sabbat.

Nous allons donc vous servir de guide. Arrêtons-nous devant cette maison située à vingt pas seulement du presbytère et qui tranche sur les maisons voisines des

paysans, d'une façon si marquée, qu'elle paraît ne pas faire partie du même village. L'absence de porte cochère nous indique, au premier aspect, que les habitants de cette maison n'ont jamais besoin d'y faire entrer des voitures chargées de gerbes ; la porte d'entrée a tout au plus la largeur nécessaire pour laisser passer, à la rigueur, un homme avec sa charge. Des fenêtres élevées éclairent la maison, parce que les personnes qui regardent de l'intérieur ont besoin de reconnaître distinctement les passants dans la rue. Nul arbre ne masque cette demeure, et les oiseaux, pour trouver un abri, sont forcés de voltiger à vingt pas plus loin, jusqu'aux arbres voisins du presbytère. Tristes devaient être les impressions de l'homme qui fit bâtir cette maison ; autrement, eût-il oublié de confier à la terre la semence d'un riche et vert ombrage ? Ou bien, dans sa prévoyance, pensait-il préparer aussi pour lui et pour ses enfants une demeure plus sûre et qui resterait inaperçue des renards, des fouines, des pigeons et des oiseaux sans asile ?

Cette maison est celle d'un juif du village. En ce moment, un silence profond et triste plane sur elle comme sur une demeure excommuniée. La porte basse est fermée, comme si personne ne devait entrer ni sortir aujourd'hui ; une autre porte munie de volets peints en noir est, elle aussi, hermétiquement fermée. On se demande ce que peut signifier aujourd'hui l'enseigne suspendue au-dessus de cette porte et sur laquelle sont inscrits ces mots, en caractères grossiers et à moitié effacés par la pluie : *Marchandises en tous genres*. Personne ne vient faire des emplettes aujourd'hui, et le marchand ne toucherait qu'a-

vec horreur aux blanches pièces d'argent. De prudentes bergeronnettes, de frétillantes hirondelles effleurent par moment de leurs ailes les fenêtres abandonnées, mais elles ne s'arrêtent pas et voltigent vers le presbytère où les attend une bruyante société. Tout ici est silence et repos, nulle main n'est en mouvement, nulle oreille n'entend ce que les oiseaux du ciel racontent de leur existence à l'empire des airs !

Bizarres contrastes ! demain à pareille heure, les noirs volets de cette boutique voûtée et si bien fermée aujourd'hui, seront largement ouverts, et alors l'enseigne du marchand aura trouvé sa raison d'être. Des yeux vifs et pénétrants distingueront à travers les fenêtres hautes et claires les passants dans la rue. Peut-être alors, les bergeronnettes et les hirondelles oseront-elles voler vers la boutique sur les pas du monde qui la visitera. Alors aussi le silence magique qui maintenant pèse sur notre maison, cessera pour aller s'étendre sur d'autres demeures, car demain le jour du Seigneur luira pour une autre partie de l'humanité !

Que n'a-t-on pas dit de l'entente des princes et des peuples, de l'harmonie qui doit régner entre l'esprit et la science ? mais a-t-on songé que si telles mains pendent inactives et célèbrent le repos ordonné par le Seigneur, au même instant mille autres mains font tomber sur l'enclume un marteau lourd et retentissant ? A-t-on défendu aux uns de siffler des airs lascifs, pendant que d'autres récitent les prières consacrées au jour du Seigneur ? Cet homme qui, muni d'une aune et d'un paquet passe devant l'église au moment où les orgues en fon

jaillir les chants du dimanche, cet homme s'arrête-t-il en silence? au contraire, ne précipite-t-il pas sa course, comme s'il avait des ailes aux pieds?

Si tous ceux qui combattent en faveur de la liberté, s'entendaient pour célébrer le jour du Seigneur comme un jour de repos physique et moral, la liberté ne serait-elle pas trouvée ?.....

Mais laissons là ces pensées, pour nous approcher de notre maison, et pour faire la connaissance de ses habitants.

Sur ce banc en bois placé entre les deux fenêtres du milieu est assise une vieille petite mère. Saluez-la de votre mieux, abordez-la avec douceur et respect, car l'âge l'a sanctifiée. Regardez-la bien avec ses mains jointes, avec sa tête courbée par les années et que les rayons tremblants du soleil entourent en ce moment d'une glorieuse auréole qui parfois donne à sa face ridée une transparence céleste! n'offre-t elle pas, ainsi faite, la plus belle et la plus touchante des images? mais vous trouveriez notre petite mère mille fois plus belle encore, si vous la connaissiez comme la connaissent ces rayons dorés qui depuis cinquante ans éclairent son doux visage sur ce même banc qu'elle occupe aujourd'hui devant la porte. Il serait difficile de deviner les pensées qui pendant cette soirée du sabbat traversent l'esprit de la vieille femme... elle ne cesse de branler la tête et de sourire...

Mais voici que passe dans la rue un chariot chargé outre mesure de gerbes de blé sur lesquelles est assis un jeune paysan. Le jeune homme, obéissant à une inspiration particulière, a lancé aux pieds de la vieille juive un

énorme bouquet de bluets. Avez-vous remarqué comme au même instant les joues de la petite mère se sont recouvertes d'une rougeur passagère, mais non moins vive que la rougeur d'une jeune fille à qui on jette un bouquet dans les premiers jours de l'amour... Mais pourquoi donc le paysan a-t-il lancé son bouquet aux pieds et non sur les genoux de la vieille femme ? Elle veut se baisser pour le prendre, mais elle ne le peut, et cependant elle serait si heureuse de respirer de toutes ses forces les frais parfums des jolis bluets ! Trois fois la vieille femme dut appeler son petit-fils, avant qu'un enfant aux joues roses se décidât à paraître sur le seuil de la porte.

— Viens ici, lui dit-elle, baisse-toi et ramasse-moi ces fleurs. Tu mettrais dix mille florins sous mes pieds qu'il me serait impossible de me baisser pour les prendre.

L'enfant qui se serait baissé à bien moins, posa les fleurs sur les genoux de sa grand'mère. Longtemps elle fixa avec une secrète émotion et avec un radieux sourire les jolies fleurs des champs. Tout à coup, elle s'écria, en se parlant à elle-même avec une sorte de colère :

— Voyez donc ! voyez donc comme on s'oublie quand on devient vieille et infirme ! n'allais-je pas flairer ce bouquet, sachant cependant qu'il a été cueilli dans les champs, aujourd'hui, pendant le saint sabbat, par le fils du paysan ? soyez donc vieille et infirme ! on commet péché sur péché, sans savoir comment. Pendant ce temps le Dieu tout-puissant qui trône dans le septième ciel tient son grand registre ouvert devant lui, pour inscrire nos actions, et le jour où le *Malech Hamovess* (l'Ange de la mort) vient nous chercher, on se trouve avoir un très-

long compte à régler, comme il arrive à un ivrogne qui a oublié le chiffre de la somme qu'on lui a prêtée.

Tout en marmottant ainsi sur un ton colère, elle laissa glisser le bouquet de ses genoux. L'enfant le ramassa une seconde fois, mais au lieu de le rendre à sa grand'mère, il approcha de son nez le joli présent de Dieu et respira, sans hésiter, le frais parfum des fleurs.

— Qu'oses-tu faire, Fischelé? s'écria la grand'mère effrayée, tout en faisant de vains efforts pour se soulever de son banc et pour arracher les fleurs des mains de son petit-fils.

— *Babé* (grand'mère) que veux-tu donc? dit l'enfant surpris.

— Je veux dire que tu ne dois pas flairer ce bouquet, s'écria-t-elle avec effort, parce que le fils du paysan l'a cueilli dans les champs pendant le saint jour de sabbat. Quel est l'enfant juif qui oserait bien le flairer? as-tu oublié qui est ton père, qui fut ton *dédé* (grand-père) et surtout qui fut ton *urdédé* (arrière-grand-père) que tu n'as pas connu, toi?

L'enfant déposa avec une sorte de frayeur la jolie couronne de fleurs qui avait eu le tort de se laisser tresser pendant le sabbat; il la lança loin de lui, comme s'il en était sorti quelque insecte venimeux, et la première voiture qui vint à passer écrasa sous ses roues les jolis bluets. Humilié et rougissant d'un péché à peine commis, l'enfant resta immobile devant sa grand'mère. Elle se redressa, appela l'enfant auprès d'elle :

— Mon enfant bien-aimé, lui dit-elle, en le caressant de sa main sèche et osseuse, l'homme est appelé à se

résigner à bien autre chose qu'à rejeter une petite fleur dont il est défendu de respirer l'odeur. Peut-on vouloir ce que Dieu ne veut pas? Cela est dit dans la *Guemarah* (Talmud), et tout ce que dit la *Guemarah* est pure vérité ! Consulte là-dessus tous les rabbins, et tu verras qu'ils te feront la même réponse.

Ici, les pensées de la vieille femme prirent une nouvelle direction. Lorsqu'elle vit l'enfant assis, silencieux et pensif, à ses côtés, elle laissa échapper de ses yeux bruns et presque jeunes encore, un rayon de lumière qui paraissait émaner d'un autre monde. L'enfant de son côté ne sut que penser du ton profondément mystérieux sur lequel sa grand'mère lui fit la confidence que voici :

— As-tu jamais regardé avec attention, lui dit-elle, le portrait de ton *urdédé*, qui se trouve suspendu au-dessus de mon lit? Tel que tu le vois là, cet homme à l'âge de trente ans avait déjà écrit plus de dix volumes, et Dieu sait tout ce qu'ils renfermaient ! Je le vois encore comme si c'était d'hier : c'était un homme de très-haute taille, il portait un petit chapeau à trois cornes de dessous lequel s'échappaient des cheveux noirs et bouclés. Tu ne saurais te faire une idée de la science et de la piété de cet homme, et cependant..... cependant...

L'enfant se rapprocha de sa grand'mère en la regardant fixement.

—Faut-il te dire ce que sont devenus les dix volumes écrits par ton *urdédé*, dans sa trentième année?

Fischelé ne répondit rien, mais son silence et ses lèvres closes en disaient plus que bien des réponses.

— Ma mère qui était la fille de ton *urdédé* m'a raconté

tout ce qui s'est passé. Un jour, c'était un ***Erev yom Kippour*** (1), on alluma devant la synagogue un grand bûcher dont le bois avait été fourni par les gens de la communauté, et on brûla les volumes...

— On les brûla ! s'écria l'enfant d'une voix perçante.

— Silence, silence ! dit la vieille femme effrayée, en se tournant de côté et d'autre pendant quelques instants. Ce n'est pas tout. Pendant qu'on brûlait les volumes, ton *urdédé* était étendu sur le sol nu de la synagogue et le *Schames* (bedeau), placé à côté de lui, lui appliquait sur le dos nu quarante coups de lanière. Bien plus, et c'est encore ma mère, la fille de ton urdédé, qui m'a raconté cela, après toutes ces cérémonies, les assistants se mirent à lui cracher à la figure.

— Cracher à la figure, Babé ! s'écria Fischelé exaspéré, mais on n'en ferait pas autant à un chien !

— Aussi, Dieu seul peut savoir, dit la vieille femme, pourquoi on a osé conspuer et traiter comme un chien un homme qui avait écrit dix volumes. Cent fois j'en ai demandé l'explication à ma mère qui était sa fille, mais crois-tu qu'elle ait jamais répondu à mes questions ? Je dois te dire que du temps où ton *urdédé* vivait encore, j'ignorais complétement ce qui s'était passé. Ce n'est que plus tard, lorsque j'étais devenue *grande fille*, et que les jeunes gens commençaient à venir me demander en mariage, que ma mère m'a raconté cette histoire. C'est alors seulement que me revinrent en mémoire bien des choses relatives

(1) La veille de la fête des Expiations ou du Pardon.
(*Note de l'auteur.*)

à mon *dédé*, et que je n'avais pu m'expliquer pendant mon enfance. Eh bien (faut-il te le dire?), ton *urdédé* n'était pas pieux du tout.....

— Ne lui a-t-on pas craché à la figure comme à un chien? dit Fischelé avec colère et comme pour disculper la mémoire de son aïeul.

— Qu'est-ce que cela prouve? dit la vieille femme en branlant la tête; si je te dis que ton urdédé n'était pas pieux, t'imagines-tu qu'il ne jeûnait peut-être pas pendant le *Yom Kippour*, qu'il mangeait chez les chrétiens, qu'il n'allait pas à la synagogue ou qu'il se moquait du bon Dieu et des hommes? Garde-toi de croire cela, car il était un homme d'une piété remarquable, et observait la religion juive d'une manière irréprochable et aussi exactement que le plus pieux grand-rabbin du monde. Cependant (je m'en souviens comme si cela s'était passé ce matin), un jour mon petit frère but du lait d'un vase où l'on avait fait cuire de la viande. Ma mère pensa en mourir de frayeur, elle se mit à pleurer et à jeter des cris de douleur, mais ton *urdédé*, qui avait été témoin du fait, se mit à en rire, en disant : « Petite folle, pourquoi pleurer et crier ainsi ? Est-ce que ta maison s'est écroulée ? » *Tu ne peux pas savoir que bien des choses sont permises ..*

En ce moment, la figure de la vieille femme avait pris une expression singulière. Il était facile de voir qu'elle voulait continuer son récit, mais que la voix lui faisait défaut. Ses dernières paroles avaient fait une impression profonde sur l'enfant, bien qu'il n'en comprît pas clairement le sens. La grand'mère venait de lui confier, à la façon ordinaire des vieillards, un mystère enra-

ciné profondément dans ses souvenirs d'enfance. Et pourquoi, âgée comme elle l'était, et si voisine de la tombe, aurait-elle hésité à lui confier ce secret? L'extrême vieillesse et la plus tendre enfance ne sont-elles et n'ont-elles pas été toujours étroitement unies? Leurs mains se touchent, leurs cœurs s'épanchent l'un dans l'autre, et se confondent en un même son, en un même récit! Surveillez la maison où résident des vieillards! le plus jeune des enfants est le premier confident de leurs secrets et de leurs mystères, et ses parents n'apprennent que par lui et longtemps après lui, ce qu'on a confié comme un dépôt à son jeune cœur.

La vieille femme venait de déposer un mystère, qui datait de soixante-dix ans, dans le cœur de son petit-fils, comme une graine qui devait s'y développer peut-être et fructifier un jour. Aussi tressaillit-elle de terreur, lorsqu'au même instant elle fut interrompue dans son récit par l'arrivée de son fils, le père de Fischelé. C'était un homme d'une haute et puissante stature; il s'en venait là, lentement, les mains croisées derrière le dos.

— Grand'mère! s'écria Fischelé qui l'avait aperçu le premier, regarde, voici mon père.

A ces mots, la vieille femme, mue comme par une force extraordinaire, se redressa pour voir arriver son fils. Au même instant la cloche du soir commença à tinter. Les hommes et les femmes du village, qui s'avançaient de l'autre côté de la rue, s'arrêtèrent en entendant la sainte voix de la cloche vibrer à travers le silence du crépuscule naissant, et firent le signe de la croix, en sou-

venir de celui qui mourut pour sauver l'humanité. Derrière eux marchait une jeune paysanne qui paraissait chargée plus pesamment que les autres femmes. D'une main elle portait une pioche, de l'autre un sac tout rempli. Elle déposa sa charge pour avoir les mains libres, et fit à son tour le signe de la croix. Les paysans, réunis en groupe, priaient en silence. En ce moment le village ressemblait à une grande église dont la voûte bleue du ciel formait la majestueuse coupole.

— La vois-tu là-bas, Babé? chuchota Fischelé à l'oreille de sa grand'mère, tout en désignant du doigt la paysanne qui suivait le groupe dévot des villageois.

— Au nom du ciel! dit la vieille femme effrayée, ne *la* montre pas du doigt. Tu *les* connais bien; *ils* croiraient que nous nous moquons d'eux..... *Elle* est donc avec les autres? ajouta-t-elle tout bas.

Fischelé ne put répondre sur-le-champ; puis il ajouta tout à coup :

— Je l'ai très-bien vue, elle a fait comme les autres.

Un cri étouffé, indéfinissable sortit de la bouche de la vieille femme.

Cependant la troupe des paysans en prière s'était dispersée; la sonnerie venait de se terminer par un coup vigoureux du battant contre l'airain de la cloche. Un instant après, la volée reprit et les paysans se réunirent de nouveau en groupe.

— Cette fois, s'écria Fischelé d'une voix étouffée, je l'ai encore mieux vue.

— Qu'est-ce que tu as vu? demanda la vieille femme d'une voix tremblante.

— *Elle* a fait le signe de la croix, dit l'enfant avec une

expression de dégoût telle, qu'il parut en frémir jusque dans les derniers replis de son âme, et il devint pâle comme une toile blanche.

La vieille femme demeura silencieuse et muette, la tête inclinée sur son sein. La cloche retentit pour la troisième fois, mais l'enfant garda le silence ; ses yeux étaient dirigés avec une fixité magnétique sur le groupe des paysans en prière, parmi lesquels il ne remarquait qu'une seule personne dont la main venait de décrire une dernière fois le signe divin de la croix.

Maintenant les paysans continuaient leur chemin isolément. De temps en temps, l'un d'eux saluait en passant la grand'mère qui ne répondait que par de légers balancements de tête ; car elle n'aurait pu trouver une parole, si Dieu en personne s'était présenté devant elle dans toute sa majesté céleste. La paysanne passa à son tour et la dernière. En ce moment, Fischelé poussa du coude sa grand'mère pour lui faire lever la tête. La paysanne, il était facile de le remarquer, cherchait à passer rapidement devant la vieille femme et devant son petit-fils ; elle précipitait ses pas, en longeant autant que possible les maisons du côté opposé de la rue, mais les forces parurent lui manquer pour accomplir son dessein. Presque sous les yeux de la vieille femme, elle dut déposer de lassitude sa pioche et son sac si pesant. Elle faillit tomber sous le poids de sa charge...

La vieille femme demanda tout bas à l'enfant :

— Regarde-t-*elle* de notre côté ? je ne distingue pas bien.....

— Il me semble qu'elle regarde, répliqua l'enfant dont la figure exprimait une pitié profonde.

La paysanne était toujours là. Parfois, elle essuyait avec son tablier la sueur qui ruisselait de son front, puis elle se baissait pour reprendre sa pioche et son sac et s'enfuir. Elle eût voulu se soustraire, avec la rapidité de la tempête, à la vue de deux personnes dont les regards se fixaient sur elle comme des charbons ardents. Mais, soit excès de fatigue, soit quelque autre sensation, chaque fois qu'elle se baissait pour soulever son lourd fardeau, elle dut y renoncer; à peine put-elle relever sa pioche.

— Grand'mère, dit l'enfant d'une voix entrecoupée, regarde donc... elle ne peut plus marcher.

— Je le vois bien, répondit la vieille femme avec une émotion profonde.

— Je vais l'aider, dit aussitôt Fischelé en se levant.

— Fischelé!... s'écria la vieille femme; mais ce fut tout ce qu'elle put dire. Elle ne se sentit pas le courage de retenir son petit-fils.

A la vue de l'enfant qui traversait la rue pour la secourir, la paysanne redoubla d'efforts et mit tous ses muscles en jeu pour soulever son fardeau. Vains efforts, toutes ses forces paraissaient enchaînées, et cela dans cet endroit même, sous les yeux de la vieille femme.

En ce moment, s'avança derrière l'église un homme qui avait attendu là impatiemment la fin de la sonnerie, et le zélé Fischelé se jeta juste sur son chemin. Cet homme n'était autre que Rebb Yossef, le père de l'enfant.

— Que prétends-tu faire? où cours-tu ainsi? lui dit-il d'une voix sévère.

Fischelé pâlit sous le regard terrible et scrutateur de son père.

— Crois-tu que j'ignore ce que t'a commandé la Babé? s'écria le père avec une expression d'ironie cruelle. C'est à *celle-là* que tu veux porter secours? ajouta-t-il en se tournant vers la paysanne qu'il désignait du doigt. Si tu touches à sa charge, je te casserai tête et reins! Arrière! arrière! si *elle* a pu se charger de ce fardeau, elle saura bien le traîner plus loin.

Et il repoussa violemment l'enfant et se dirigea avec lui vers la maison.

En ce moment, la paysanne dut avoir recouvré les forces d'une lionne; elle ne fit qu'un mouvement pour soulever son sac et sa pioche et se mit à courir si vite que sa charge sembla avoir acquis la légèreté d'une plume. Elle disparut derrière l'église.

Deux larmes tombées lentement et péniblement des yeux de la vieille femme suivirent la paysanne dans sa course.....

II

UNE ENFANT A QUITTÉ LA MAISON PATERNELLE.

La nuit qui suivit cet événement fût bien la plus triste qui s'étendit jamais sur la seule maison juive du village.

Des bruits plaintifs semblaient faire vibrer l'atmosphère, une douleur muette paraissait circuler à pas de loup à travers tous les recoins de la maison. Ce soir-là, la grand'mère s'était livrée au repos en se plaignant d'un malaise qu'elle ne pouvait définir. Elle ne répondit pas tout d'abord aux questions inquiètes de son fils dont les instances et les prières firent enfin jaillir de ses yeux un torrent de larmes amères. Yossef, dont le cœur se déchirait de douleur, maîtrisa son émotion, et d'une voix presque colère il adressa à sa mère ces dures paroles :

— N'est-ce pas pour *elle* que tu pleures ? Voilà dix ans que cette fille maudite a quitté notre maison et il faut qu'aujourd'hui encore elle trouble ton repos et le mien !

— Aujourd'hui encore, aujourd'hui encore ! dit la vieille femme en s'asseyant sur son lit, mais il me semble à moi, *qu'elle* n'a quitté la maison qu'aujourd'hui. L'as-tu bien examinée, Yossef ? as-tu remarqué sa mauvaise mine ? Dieu ! Dieu du ciel ! mais elle n'a plus que les os et la peau, et pourtant elle est jeune encore et n'a que trente ans. Peut-on se tourmenter et se torturer comme elle fait et se charger ainsi d'un lourd sac de pommes de terre qu'elle n'a pas la force de traîner ? Et comment en aurait-elle la force ?... A-t-elle donc été habituée à un pareil travail ?

— Ah ! tu voudrais qu'elle y fût habituée ? répliqua Yossef avec une expression d'ironie amère. N'a-t-elle pas voulu à toute force être paysanne ? Est-ce toi qui l'as forcée à courir dans les champs, pour labourer, creuser et travailler du matin au soir, au risque de fondre sous les rayons brûlants du soleil ? Pendant

que le paysan son mari joue et boit au cabaret, n'est-ce pas à elle d'aller récolter des pommes de terre, pour que ses enfants ne meurent pas de faim? C'est elle, il me semble, qui a dédaigné de manger des gâteaux dans la maison paternelle..... eh bien, qu'elle se nourrisse maintenant de pommes de terre... c'est la punition que lui envoie...

— Le bon Dieu, veux-tu dire, interrompit la vieille femme en hochant la tête; ne mêle donc pas Dieu dans tout cela; il pourrait bien ne pas approuver la manière dont tu parles de ta sœur... tu es son frère, après tout.

Un silence peu rassurant, et qui présageait l'éruption d'une colère longtemps contenue, succédaa ux reproches douloureux de la vieille femme.

— Mammé (mère)! s'écria Yossef en crispant le poing, je t'en supplie, ne dis plus jamais que je suis son frère ni qu'elle est ma sœur. Si jamais, lorsque déjà les vers me consumeront dans ma tombe, on venait à ouvrir mon cercueil, pour me rappeler que je suis son frère, on verrait mes os se rejoindre, sois-en convaincue, pour se réfugier dans quelque lieu impénétrable. Là-bas, dans la boutique, il y a du vitriol à l'aide duquel on peut effacer, anéantir tout, jusqu'aux taches de sang, indices d'un assassinat; mais rien ne pourra faire disparaître de mon cœur la douleur qui le tourmente et le consume depuis dix ans! Je suis son frère, dis-tu? mais que ne me demandes-tu plutôt si elle est encore ma sœur? As-tu oublié qu'il y a dix ans j'ai dû pratiquer une *kerié* (déchirure) sur mes vêtements et rester assis à terre pendant la *schivé* (sept jours) en signe de deuil, parce que j'avais été son frère

jusque là... Je ne suis plus son frère aujourd'hui! je serais bien fou de croire le contraire!

La vieille femme laissa passer comme un orage la colère de son fils. Il était facile de voir qu'elle gardait le silence faute d'arguments pour réfuter les paroles de Yossef. Ces paroles avaient rouvert les plaies encore saignantes de son cœur. Dans sa douleur, elle baissait et relevait alternativement la tête, selon l'habitude des vieillards, et comme pour confirmer la vérité des griefs terribles de son fils. Cependant, après un long silence, elle lui dit avec une certaine douceur :

— Tout cela n'était pas une raison pour empêcher l'enfant d'aller à son secours. Tu l'as fait se sauver, voyant pourtant *que l'autre* était incapable de faire un pas.

— Mammé, répliqua Yossef avec un sang-froid terrible, si Fischelé s'était avisé de ramasser pour *elle* la moindre petite plume, je lui aurais cassé la tête avec cette main que tu vois là ; oui, c'eût été fait de lui!

— Yossef, Yossef! s'écria la vieille femme en fixant la figure bouleversée de son fils, n'offense pas le bon Dieu, je t'en supplie!

— Cela s'appelle-t-il offenser Dieu? répondit Yossef, peut-on offenser Dieu à cause d'elle?

— Es-tu donc aveugle, s'écria la mère, que tu n'aies pas remarqué sa grossesse?

Il fallait qu'une puissance mystérieuse résidât dans ces paroles pour que la colère de Yossef en fût désarmée sur-le-champ. Visiblement ému, il regarda longtemps la figure agitée de sa mère, comme s'il doutait encore de la vérité de l'aveu concernant la nouvelle *position* de sa

sœur. Il quitta aussitôt et éteignit la bougie, comme s'il eût voulu éteindre avec elle la douleur de sa mère et son propre chagrin. Il ne se coucha pas et se plaça à la fenêtre d'où il tint longtemps ses regards fixés dans l'obscurité de la nuit.

Tout était devenu silence dans la maison. La vieille femme cessa de se plaindre et parut s'assoupir, mais elle ne dormait pas. Yossef ne se retira que bien tard de la fenêtre, mais non pour se livrer au repos ; sa mère l'entendit ouvrir tout doucement la porte, sans trouver le temps de lui demander où il allait et quels étaient ses desseins. Le jour commençait à éclairer la chambre, quand Yossef revint de sa course nocturne. Epuisé de fatigue il se jeta sur son lit... la grand'mère ne dormait pas encore.

Il n'y avait pas un enfant dans le village qui ne sût que Madeleine, la paysanne, était la fille de la vieille juive et la sœur du *Juif*. La conversation à laquelle nous venons d'assister nous a déjà révélé, d'ailleurs, cette parenté !...

Une enfant avait quitté la maison paternelle pour interposer un Dieu étranger entre elle et ses parents. Les lèvres qui avaient appris à réciter le *Schemah Israël* (1), adressaient maintenant au Ciel, dans une autre langue, le *patenôtre* et l'*Ave Maria*. La conversation de Yossef et de sa mère nous a appris suffisamment l'impression qu'une enfant ainsi *morte* à son peuple, laisse après elle dans sa famille. Ces éclats de colère et ces scènes de violence se renouvelaient fréquemment dans l'unique maison juive du

(1) Ecoute, Israel, titre de la prière sacramentelle des Israélites.

village. Depuis dix ans, l'enfant était morte pour les siens, et cependant les ombres de la colère qu'elle avait soulevée, s'étendaient encore, larges et puissantes, sur la maison paternelle. La moindre petite pierre jetée dans le fleuve de l'existence paisible de ses parents, suffisait pour réveiller dans leur cœur toute une tempête de ressentiment.

Quiconque connaît le cœur humain, et particulièrement le cœur des Juifs, apprendra sans surprise que les personnages dont nous venons de retracer la situation singulière ne haïssaient pas précisément, dans Madeleine, la catholique et la convertie. Ils haïssaient Madeleine, comme on hait un homme qui s'est suicidé, qui s'est ouvert les veines pour perdre sa vie avec son sang, ou qui s'est attaché une pierre au cou, pour anéantir dans les flots une existence dont il ne peut disposer, parce qu'elle appartient autant à d'autres qu'à lui-même ; ils la haissaient comme on hait une personne qu'on a comblée pendant longtemps de bienfaits et de faveurs, et qui, à la première occasion, ne paie nos bontés que d'une atroce grimace.

Une douleur indescriptible s'était éveillée dans l'unique maison juive du village, à l'époque où, par amour pour un jeune paysan, la jeune fille avait disparu tout à coup, et au milieu de la nuit, de la maison paternelle, pour renoncer, malgré les remontrances des siens, à la foi de ses pères, pour se laver de sa religion, comme d'une souillure, dans les eaux du baptême. Le père mourut de chagrin, et la mère s'assit sur un escabeau bien bas, pour pleurer sa fille pendant sept jours et sept nuits. Yossef déchira ses vêtements de haut en bas, et fit comme sa mère. Il ne versa pas une larme, mais dans son cœur ulcéré fermentèrent de sombres projets. Il voyait des lames étince-

lantes passer et repasser devant ses yeux, il lui semblait que des haches et autres instruments de mort brillaient dans sa main ; il avait des idées de meurtre, mais il ne savait s'il devait se vouer lui-même à la mort ou bien *celle* dont, à partir de ce moment, il ne prononça plus jamais le nom. Dieu lui-même, pensait-il, ne verrait pas avec déplaisir un crime si abominable, expié par un forfait non moins terrible...

Ce ne fut que plus tard, bien plus tard, alors que l'habitude et les occupations commerciales avaient repris leur empire sur Yossef, que ces projets sanglants s'effacèrent de son esprit, pour y laisser dormir en germe une colère dont la moindre circonstance devait ranimer le souffle empoisonné. Mille petits faits, dénués de toute importance, contribuaient à entretenir les blessures qu'avait faites dans le cœur des siens la conversion de la jeune fille. On n'apprendra pas sans étonnement que le nom qu'elle avait reçu au baptême réveilla chez ses parents les sentiments les plus douloureux. Elle avait pris le nom de Madeleine, elle qui dans la maison paternelle n'était connue que sous le nom de *Dinah*.

— Te serais-tu jamais imaginé, avait dit la vieille femme à Yossef, qu'une enfant juive accepterait un nom pareil? Peut-on s'appeler Madeleine?

—Aimerais-tu mieux, avait répondu Yossef, qu'elle eût conservé l'honnête nom juif qu'elle portait? Tu sais qui fut Dinah? Dinah était l'enfant de Jaïkev, notre patriarche, et tu voudrais qu'elle portât le même nom que la fille de Jaïkev et de Léa? Pourquoi aurait-elle conservé un nom juif?

— Je m'appelle bien *Maria* en allemand, avait répliqué

la mère, bien qu'en hébreu je m'appelle Marièm, et pourtant c'est le nom de la.....

— Aussi, avait interrompu Yossef, je ne comprends pas que les *rabbonim* (rabbins) n'aient pas aboli ce nom depuis longtemps. Au moins tu t'appelles Marièm, mais elle, la maudite, pourquoi a-t-elle pris ce nom de Madeleine? sans doute, le curé lui aura dit en la baptisant : « C'est aujourd'hui la Sainte-Madeleine, » et il aura remplacé par le nom de la sainte le joli nom de Dinah.

Ce ne fut qu'à la longue que la mère accepta cette consolation de son fils à laquelle, d'ailleurs, il ne croyait pas lui-même. Marièm, pauvre mère! Vous vouliez déchirer pièce par pièce le souvenir de celle qui reçut la vie dans votre sein, mais les pièces se rejoignaient sans cesse dans votre esprit, et le nom juif de Dinah resta sur vos lèvres et dans votre cœur, à l'exclusion du nom catholique de Madeleine!

Marièm se chagrinait sans cesse de ce que son nom était celui de la bienheureuse mère du Sauveur, comme s'il n'y avait jamais eu, dans le monde, d'autre Marie que celle-là... Dans le cours des années, la vieille femme dut se résigner à bien d'autres choses encore auxquelles elle n'était guère préparée. La mère et la juive se livraient dans son cœur un combat désespéré qui se terminait toujours à l'avantage de la dernière. Il arriva à Marièm ce qui arrive à toutes les mères qui ont trop courbé la tête devant la violence d'un de leurs enfants. Après la fuite de Dinah, elle se laissa dominer complétement par Yossef qui, grâce à son caractère impérieux, avait réussi à refouler, dans le fond du cœur de sa mère, les sympathies qui s'y réveillaient sans

cesse en faveur de sa fille. Il était arrivé à se faire craindre d'elle. Il fut réservé à Marièm de trembler de frayeur le jour où elle apprit les premières couches de sa fille, et de voir Yossef se frapper dans les mains avec terreur, en laissant échapper ces paroles : « Maintenant seulement, je crois qu'*elle* est allée réellement chez le *Gallech* (curé). » Il lui fut réservé encore d'entendre sonner les cloches de l'église voisine, le jour où l'on baptisa le premier-né de sa fille ; elle vit le drap orné d'une croix qui recouvrait le rejeton d'une juive, elle vit encore (sans en perdre la raison !) le curé qui revenait de l'église, et derrière lui, la sage-femme portant dans ses bras l'enfant nouvellement baptisé et qu'on venait de consacrer non par les paroles de la vieille alliance conclue par Dieu avec Abraham, mais par l'invocation de la sainte Trinité !

On n'apprendra pas, sans surprise, que Marièm ne connaissait aucun de ses petits-enfants ; elle savait bien quel en était le nombre, mais jamais elle ne les avait vus face à face. Rencontrait-elle des enfants dans le village, elle craignait de leur demander leur nom et celui de leurs parents. Bien des fois, en passant devant la maison de Madeleine, elle avait vu des enfants jouer sous la porte, mais elle avait fui en toute hâte, sans s'arrêter un instant. Et lorsqu'en la voyant rentrer émue et fatiguée, Yossef lui demandait : « — Mammé, qu'as-tu donc ? T'est-il arrivé quelque accident ? — Est-ce ma faute, répondait-elle avec des larmes amères, si je ne demeure qu'à cent pas *d'elle*. Je le sens bien, je ne retrouverai le calme, que quand *elle* ne sera plus. »

Quant à Yossef, le temps n'avait fait que fortifier ses

ressentiments. Chose triste à avouer ! il haïssait dans Madeleine non-seulement la convertie, mais encore la catholique. La conversion de Madeleine porta à sa famille un coup terrible, mais que le temps eût fait oublier peut-être ; elle se serait éteinte lentement dans le souvenir des siens, et on aurait fini par la considérer simplement comme *morte.* Mais elle était devenue paysanne, en même temps que catholique et s'était ainsi humiliée profondément..... A quelle époque avait-on vu un membre de la famille travailler dans les champs? qui d'entre les siens était allé déterrer des pommes de terre dans la campagne? Yossef ne comprenait pas que Madeleine pût avoir le courage de rester exposée dans les champs, pendant des journées entières, au soleil, à la pluie et au vent, et cela pieds nus, et avec un mince foulard pour toute coiffure. Lui, qui ne récoltait que de seconde main les produits de la terre, ne concevait pas qu'on pût se souiller les mains au travail des champs. Il n'appréciait les paysans qu'au point de vue de son commerce, et se croyait bien au-dessus d'eux. Selon lui, Madeleine s'était humiliée, abaissée au-dessous de sa condition, en embrassant la vie brutale des paysans ; elle était doublement déchue, car si elle avait renoncé à la foi de ses pères, elle avait aussi renié leurs mœurs.

Marièm objectait-elle à son fils que le zèle que mettait Madeleine à se soumettre à sa destinée, à remplir tous les devoirs d'une paysanne, à soigner son ménage, prouvait précisément en faveur de la pureté de son origine, Yossef alors répondait :

— Avait-*elle* besoin de se faire paysanne ? Son père ne

l'aurait-il pas maudite le jour de sa naissance, s'il avait prévu qu'un jour elle chargerait du fumier sur un chariot, trairait des vaches et déterrerait des pommes de terre? Ne me parle plus des paysans! qu'a-t-*elle* gagné à les imiter? Dieu, hélas! l'en a punie et nous en punit nous-mêmes.

Chose remarquable! Yossef, dont le cœur était si violemment aigri depuis dix ans, s'était radouci tout à coup, lorsque sa mère lui eut révélé l'existence de l'enfant qu'avec ses yeux de vieille femme elle avait découvert dans le sein de Madeleine. Où était-il allé au milieu de la nuit? Pourquoi n'était-il rentré qu'à l'aube du jour? Marièm ne le lui demanda pas, mais nous pouvons vous révéler maintenant le but de son excursion nocturne... Il était resté pendant deux heures devant la maison de sa sœur...

III

VIEILLARD ET ENFANT.

Le lendemain de cette nuit mémorable, Yossef, en rouvrant, de grand matin, sa boutique, restée fermée pendant le sabbat, trouva les mots suivants tracés à la craie et en langue bohême sur la porte de sa maison :

Achasvérus, juif maudit.

Le sens de ces deux mots, évidemment écrits par la main d'un paysan, parut fort obscur à Yossef. Il sourit en songeant à l'ignorance de celui qui les avait tracés et qui prenait Achasvérus pour un Juif maudit. « Le moindre enfant juif, murmura-t-il, sait très-bien qu'Achasvérus n'était pas un juif, mais un roi qui régnait sur cent vingt provinces, ainsi que l'histoire d'Esther en fait foi. La reine Esther, il est vrai, était juive, mais Achasvérus!... Celui qui a écrit ces mots n'est pas versé dans la *thorah* ([redacted].» Et, comme pour punir l'auteur de cette *absurdité*, Yossef se garda d'effacer l'inscription, bien qu'il eût l'habitude de faire disparaître les croix nombreuses que les gamins du village dessinaient sur sa porte, pour le contrarier. Du reste, comme pendant le jour la porte de la boutique était tournée contre le mur, personne ne lut l'inscription. Yossef, au surplus, s'inquiétait fort peu de ce qui ne frappait pas les yeux; mais il se proposait, en temps opportun, d'éclairer sur son ignorance en matière biblique celui qui avait écrit ces mots dont le village entier était responsable à ses yeux.

Le dimanche, jour où les clients affluaient dans la boutique de son fils, Marièm y trouvait toujours quelque occupation. Aujourd'hui, cependant, elle resta couchée plus longtemps que d'habitude, et fit semblant de dormir. Fischelé circulait sur la pointe des pieds dans la chambre, pour ne pas troubler le repos de sa grand'mère. Soudain, la vieille femme signala son réveil par une

toux légère, et prononça le nom de son petit-fils d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine. Fischelé vola près de son lit.

— As-tu déjà fait ta prière, mon Fischelé bien aimé? lui demanda Marièm, en lui parlant à l'oreille.

— Il ne me reste à réciter que la dernière partie, répondit l'enfant à haute voix.

— Au nom du Ciel! ne parle pas si haut, dit la vieille Marièm, en jetant un regard plein d'inquiétude sur la porte qui conduisait à la boutique.

L'enfant, ne comprenant pas pourquoi il devait répondre aujourd'hui à voix basse à une question si simple et qui lui était adressée chaque jour, regardait sa grand'mère avec stupéfaction.

— Y a-t-il du monde dans la boutique? demanda-t-elle tout bas; il me semble qu'il ne s'y trouve personne...

L'enfant dut s'approcher à pas de loup de la porte et tirer le petit rideau du guichet qui donnait dans la boutique.

— J'aperçois mon père qui est occupé à vendre une peau de bœuf à un paysan, répondit-il, tout en jetant les yeux dans la boutique.

— C'est bien, dit Marièm débarrassée visiblement d'une grande inquiétude, lorsqu'on a affaire à un paysan, on est bien sûr de ne se trouver d'accord avec lui qu'au bout de trois ou quatre heures. Le paysan aimerait mieux se faire tuer que de laisser gagner un *Pehm* (liard) au Juif. De nos jours, le paysan est plus fin que le Juif lui-même, il a une tête de fer et devient de plus en plus

rétif. Je ne cesse de le répéter, il viendra un temps où le Juif sera obligé de labourer et d'ensemencer les champs, tandis que le paysan restera dans sa boutique pour vendre des marchandises au Juif. Hélas ! le monde va de mal en pire...

Soudain la grand'mère arrêta le cours de ces pensées que l'enfant ne connaissaient déjà que trop bien. Elle leva la tête, cette tête qui venait de se montrer incapable de condamner ce que la bouche devait exprimer, et jeta de nouveau un regard inquiet sur la porte :

— Va voir encore une fois, dit-elle, si ton père est-là.

Fischelé alla tirer de nouveau le petit rideau du guichet, pendant que Marièm, tremblante d'émotion, le suivait des yeux.

— Que vois-tu ? demanda-t-elle, en retenant sa respiration.

— Je vois le père qui marchande encore avec le paysan et qui tient toujours la pièce de cuir à la main.

— Dieu en soit loué ! dit la vieille femme avec une figure rayonnante.

Il y eut une longue pause pendant laquelle l'enfant, moitié par curiosité, moitié par pitié, regarda fixement sa vieille et énigmatique grand'mère.

— Mon Fischelé bien-aimé ! appela-t-elle encore.

L'enfant se plaça tout près du lit. La vieille femme se mit sur son séant, caressa de la main les joues et le front de son petit-fils, et, rougissant comme une jeune fille blessée dans sa pudeur :

— Mon Fischelé bien aimé, dit-elle, passe-moi donc

l'objet qui se trouve sous mes oreillers... je ne peux pas le prendre moi-même.

Fischelé mit la main à l'endroit désigné et en tira un assez lourd paquet. La grand'mère s'en empara aussitôt et le couvrit de ses deux mains comme pour le cacher à ses propres yeux.

— Comment! grand'mère, dit l'enfant étonné, tu as pu rester couchée pendant toute la nuit, sur ce paquet, sans en être incommodée?

— Je t'assure, Fischelé, mon enfant, que je ne m'en suis pas aperçue durant toute la nuit, répondit Marièm, j'ai couché là-dessus aussi mollement que si ma tête avait reposé sur dix bons oreillers?

— Et pourquoi?

Il y eut encore une pause. Dans son embarras, la grand'mère se mit à tousser, tout en regardant avec inquiétude le loquet de la porte, pour s'assurer qu'il ne remuait pas et que personne n'était aux écoutes.

— Parle plus bas, murmura-t-elle en collant sa bouche sur l'oreille de l'enfant... Sais-tu bien ce que contient ce paquet?

— Non, je ne le sais pas.

— Eh bien! il contient du sucre et du café, mais il ne faut pas que ton père le sache...

— Du sucre et du café? dit Fischelé en regardant sa grand'mère d'un air incrédule, comme si elle avait perdu la raison.

— Il ne faut pas, continua-t-elle en branlant la tête, que ton père sache à qui je veux envoyer ce paquet; il m'en coûte assez de lui cacher cela, et pourtant le

voleur le plus consommé ne s'y serait pas mieux pris que moi pour lui laisser tout ignorer.

Fischelé commença à entrevoir la vérité, et avec cet instinct commun à tous les enfants qui ont vécu dans la société des vieillards, il devina peu à peu le but où tendaient le long préambule et les précautions de sa grand'-mère.

— Babé, murmura-t-il avec timidité, faut-il te dire à qui tu veux envoyer ce sucre et ce café?

Marièm se mit à trembler de tout son corps, comme si elle se fût trouvée au tribunal de Dieu. Ses mains s'agitaient convulsivement sur le petit paquet qu'elles recouvraient.

— Eh bien! demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Fischelé hésita à répondre.

— Tu veux l'envoyer à ma tante... Dinah... dit-il enfin avec effort, ai-je deviné?

La grand'mère secoua la tête sans trouver de réponse et se mit à pousser des sanglots si forts que son fils eût pu les entendre parfaitement, s'il n'avait été occupé encore à marchander avec le paysan.

En recouvrant la parole, Marièm, malgré ses 70 ans, ressemblait à un enfant qui sèche ses larmes aussi facilement qu'il les répand. Sa figure n'exprimait plus l'inquiétude, mais une résignation toute particulière. Immense avait dû être le fardeau qui avait pesé sur son cœur.

— Je sais bien, dit-elle en sanglotant, je sais bien que je commets un péché. Aussi, je n'en ai pu fermer l'œil

pendant toute la nuit. Mais que faire? N'as-tu pas remarqué hier comme *elle* gémissait sous le poids de sa charge, comme *elle* avait de la peine à se relever? Je suis sa mère après tout; comment pourrais-je ne pas la prendre en pitié?

Fischelé écoutait avec une émotion muette les paroles singulières et embrouillées de sa grand'mère et que peut-être lui seul pouvait comprendre.

— Ma tête est trop vieille, continua-t-elle, pour juger si je vais ou non commettre un péché. Ai-je donc étudié la *Guémarah* (le Talmud) pour savoir cela? Et qui veux-tu que je consulte? Ton père, s'il avait le moindre vent de mon dessein, jetterait feu et flammes! mais toi, mon Fischelé chéri, qui es un homme comme un autre, dis-moi si je dois le faire ou non...

— Quoi donc? demanda l'enfant étonné.

La réponse innocente de Fischelé rendit à la vieille femme toutes ses facultés. Elle envisagea sa situation avec toute la clairvoyance de l'âge mûr et se rappela qu'elle était la grand'mère de l'enfant qu'elle venait de choisir pour son conseiller. Un mouvement indéfinissable contracta ses lèvres minces et blêmes, et avec une fermeté que Fischelé ne lui avait jamais connue, elle dit :

— Prends ce sucre et ce café et porte-le-*lui*; cache bien le paquet, pour que ton père ne le voie pas, car il ne tarderait pas à tout deviner. N'en parle à qui que ce soit et fais tout ce que je te recommande. Dis-*lui* que la mammé lui envoie ce présent, et qu'elle l'engage à ne plus s'épuiser de travail et de fatigue et à ménager sa

santé, pour éviter tout accident. Tu lui diras en même temps qu'elle se régale bien de ce sucre et de ce café, et que si elle n'en avait pas suffisamment, je serais là pour lui en envoyer encore; qu'elle ne se cha ge plus d'un si lourd sac de pommes de terre, de peur de se donner quelque blessure intérieure, ce qui pourrait très-bien arriver. Dis-lui surtout que, pour l'amour de sa mère, elle renonce à courir pieds nus dans les champs et à boire de l'eau fraîche en revenant, tout en sueur, de la campagne; qu'elle fasse bien attention de ne pas se refroidir, afin de ne pas tomber malade (Dieu l'en préserve !) ; enfin qu'elle songe à elle et à ses enfants qui n'auraient plus personne pour leur donner une cuillerée d'eau, si leur mère venait à être souffrante... Maintenant, va, mon Fischelé chéri.

Marièm n'en put dire davantage. Sa tête retomba épuisée sur l'oreiller, ses yeux restèrent ouverts, reflétant la joie que donnait à son cœur maternel la satisfaction d'avoir vaincu sa douleur. Elle demeura longtemps encore, comme en proie à une sorte de convulsion, sans remarquer que Fischelé, indécis et peu disposé à partir, était encore devant le lit, son paquet à la main.

— Grand'mère, dit l'enfant à voix basse.

— Comment! tu n'es pas parti? dit la vieille Mariém en se redressant, je te croyais déjà par monts et par vaux.

— Babé, ne te fâche pas... j'ai peur, murmura Fischelé.

— Et de quoi donc? Est-ce que je t'envoie parmi des brigands? répondit Mariém en souriant, je suis persuadée que personne ne te fera le moindre mal.

— Babé, reprit l'enfant qui osait à peine lever les yeux,

Babé, que ferai-je, si elle vient à faire le signe de la croix ?

Cette question parut ne pas faire sur la vieille femme l'impression habituelle ; un sourire singulier, expression de son contentement intérieur, parcourut ses minces lèvres.

— Petit fou, répondit-elle, rappelle-toi ce que disait ton *Urdèdé*, lorsque ma mère me réprimandait pour quelque acte contraire à la religion juive : « Folle, lui disait-il, tu ne sais pas que bien des choses sont permises. »

— Cependant, si elle venait à faire le signe? demanda l'enfant peu convaincu par ces paroles.

— Alors, mon Fischelé chéri, tu suivras l'excellent conseil que voici et qui te préservera de tout danger... Sais-tu par cœur le premier chapitre des *Thilim* (psaumes) ? tu l'as, ce me semble, récité assez souvent pour le savoir.

— Aussi le sais-je, grand'mère.

— Eh bien, récite-le.

Et Fischelé dit en langue hébraïque :

— « Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie, qui ne marche pas dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis parmi les blasphémateurs.

— Après, dit Marièm à haute voix.

— « Mais qui repose son amour dans la loi du seigneur et qui médite cette loi nuit et jour. Il sera comme l'arbre planté au bord d'un ruisseau, qui donne ses fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent pas ; il réussit dans tout ce qu'il entreprend.

— « Il réussit dans tout ce qu'il entreprend, répéta Marièm dont les yeux, brillant d'un éclat céleste, paraissaient refléter la sainteté des paroles prononcées par l'enfant.

— « Il n'en est pas ainsi des impies, continua Fischelé en haussant la voix ; ils ressemblent à la paille légère que le vent emporte. Les impies ne se lèveront pas au jour du jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

— Continue, dit Marièm sur qui ces dernières paroles paraissaient avoir fait une impression pénible.

— « Car le Seigneur connaît les sentiers du juste, et la voie de l'impie conduit à la mort. Sélah ! »

— Amen, amen ! murmurèrent les lèvres de la vieille femme.

Un silence profond succéda à ces paroles. En ce moment vibraient à l'unisson les cœurs de deux êtres dont l'un avait franchi déjà les derniers échelons de la vie, dont l'autre entrait à peine dans le sentier de l'existence.

— As-tu encore peur, Fischelé ? demanda enfin la grand'mère.

— Je pars, Babé, dit l'enfant presque avec joie.

Et cachant soigneusement sous sa veste le paquet de sucre et de café, il s'esquiva doucement de la chambre.

« Il sera comme l'arbre planté au bord d'un ruisseau qui donne ses fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent pas ; il réussit dans tout ce qu'il entreprend. Amen !

La vieille Marièm murmurait encore ces versets longtemps après le départ de l'enfant. Enfin elle ferma les yeux et s'endormit.

Nous ne pouvons accompagner Fischelé dans sa visite

chez la *tante Dinah*. D'autres événements nous retiennent, pour le moment, dans l'unique maison juive du village.

IV

AVHASVER.

En ce moment des flots de pensées singulières envahissaient l'esprit de Yossef. Il en avait fini depuis quelque temps avec le paysan, et en attendant l'arrivée de nouveaux clients, il se mit à parcourir de long en large l'étroite enceinte de la boutique. Ce ne fut pas une pensée unique, ce furent mille pensées diverses qui vinrent, comme un essaim d'abeilles, assaillir son imagination. Il ressentait je ne sais quel malaise indéfinissable qui le poursuivait comme un spectre; cette forte et haineuse nature était en proie à une inquiétude dont elle ne pouvait pas plus se débarrasser que ne le peut un bloc de bois d'un coin qui s'y trouve enfoncé.

Il ne put s'empêcher de songer à sa sœur et à l'événement de la veille; il se demanda comment, en apprenant la grossesse de Madeleine, il avait pu se laisser aller à la pitié qu'il avait ressentie, à cette pitié qui l'avait conduit au milieu de la nuit sous les fenêtres d'une maison, pour épier là la respiration de sa sœur. Il se demanda

encore pourquoi sa mère elle-même était devenue plus douce et plus sympathique envers sa fille, depuis qu'elle l'avait vue tomber. Il lui sembla que l'empire qu'il exerçait depuis si longtemps sur la vieille femme, avait disparu... ou même qu'il n'avait jamais existé...

« Il faut qu'il se soit passé quelque chose, se dit-il enfin en manière de conclusion, ce n'est pas sans raison que la mammé se comporte de la sorte. Mais ma mère, après tout, est faite comme toutes les femmes ; la pitié qu'elle a ressentie pour sa fille, elle l'eût éprouvée pour toute autre femme grosse. Voilà la seule et unique raison de son changement. D'ailleurs qu'arrivera-t-il après la naissance de l'enfant *qu'elle* porte dans son sein ? Fera-t-il entrer la joie dans notre maison ? Recevra-t-il seulement un nom juif? Ma mère aura-t-elle le bonheur de poser les mains sur sa tête, pour le *benschen* (bénir) ? Est-ce que le *gallech* (le curé) n'a pas déjà préparé son goupillon et son eau bénite, pour le baptiser ? Et par cela seul il ne sera pas permis à ma mère de se réjouir de la maternité de sa propre fille, ne mérite-t-*elle* pas d'être damnée dans l'autre monde ? Est-ce pour plaisanter que Dieu a dit : « Respectez votre père et votre mère, observez mes solennités, car je suis le Seigneur votre Dieu » ? Pourtant, Dieu sait si *elle* a respecté son père et sa mère et si *elle* observe nos fêtes... lorsque je la vois travailler pendant le *schabbés* (sabbat), il me semble qu'un poison subtil me ronge les entrailles...

En ce moment, Yossef, par suite d'une filiation singulière de ses pensées, ne put s'empêcher de porter ses regards dans la rue. C'est que depuis dix ans il était habi-

tué à voir Madeleine, sa sœur, se rendre à l'église à pareille heure, avec Pavel, son mari. Depuis dix ans il se tenait, à la même heure, sur cette même place, et chaque dimanche ramenait dans le cœur de cet homme haineux une tempête de colère. Il ne pouvait s'empêcher de regarder Madeleine, car il éprouvait du plaisir à voir marcher la convertie dans ce qu'il appelait le sentier de la damnation et de la perdition. « Qu'elle se damne à son aise! disait-il alors, ce serait lui faire trop d'honneur que de lui cracher à la figure ! »

Aujourd'hui Yossef vit le mari de Madeleine se rendre seul à l'église. Cette circonstance l'effraya. Est-elle malade? se demanda-t-il, se serait-elle blessée en faisant un trop grand effort? C'est par ma faute, peut-être, qu'elle souffre et gémit en ce moment... Et moi qui viens de la maudire!

Cet homme si énergique était en proie, maintenant, à de terribles angoisses, et pour s'en délivrer il lui prenait envie de crier au secours. Un instant, il eut l'intention d'appeler Fischelé; car il avait peur de lui-même. Pourquoi voulait-il appeler l'enfant? Il ne le savait pas, mais il éprouvait un besoin irrésistible de voir une figure humaine. Il sentait l'injustice que, la veille, il avait commise envers sa sœur, et le remords enfonçait maintenant, dans son cœur, mille pointes acérées.

Soudain sa poitrine se dilata, comme si on l'avait débarrassée d'un poids cruel. Il venait de voir Madeleine s'avancer lentement, mais en se tenant droite, vers l'église. Pour la première fois depuis dix ans, il la vit passer

pure des épouvantes du *Gehenim* (de l'enfer), et il la laissa pénétrer dans l'église au son des cloches, sans la poursuivre de sa colère et de ses malédictions; pour la première fois aussi, il regarda avec une certaine joie la figure de Madeleine.

— Elle n'est donc pas malade? Elle ne s'est donc pas blessée? se dit-il, et il tomba épuisé d'émotion sur le banc de la boutique.

« Qui sait, pensa-t-il ensuite, si elle est aussi pervertie qu'on le croit? Et pourquoi le serait-elle? Le sang juif ne coule-t-il pas dans ses veines? N'est-elle pas la fille de Rebb Schmul? Je suis curieux de savoir si, depuis dix ans qu'elle a quitté la maison paternelle, elle a réellement prié... Je ne saurais le croire, car ne pouvant et ne devant plus prier en hébreu, elle ne peut prier qu'en Bohême..... Dieu du ciel! jamais on ne me fera croire que là, à l'église, au milieu des paysans, ou sur le pont, devant la statue de Marie ou de Jean Népomucène, Dinah, la fille de Rebb Schmul, puisse prier du fond de son cœur et épancher avec ferveur les sentiments qui oppressent son âme. Or, si elle ne peut prier comme elle l'entend, que s'ensuivra-t-il? Le lingot d'argent le plus blanc se rouille et se détériore si on l'enfouit dans la terre... Et l'âme de Madeleine ne serait pas rouillée déjà? Le vin devient trouble dans une cave mal aérée, le plus beau vêtement tombe en lambeaux, lorsqu'on ne s'en sert pas..... Et Madeleine serait restée pure?.... Elle est pervertie de fond en comble, pourrie comme une pomme véreuse qu'on rejette avec dégoût, elle qui depuis dix ans n'a pas mis les pieds dans une

maison juive! C'est aussi comme une pomme véreuse qu'il faut la rejeter! Je me charge de péchés rien qu'en pensant à elle; il faut qu'elle sorte de mon cœur..... elle n'y occupe que trop de place encore! Qu'elle en sorte! qu'elle en sorte !....

Un bruit, qui se fit entendre devant la boutique, vint tirer Yossef de ses sombres pensées. Il regarda et vit deux petits garçons traverser la rue après avoir jeté un regard rapide dans la boutique. Il les entendit encore prononcer ces mots : *Achasvérus, juif maudit!* C'étaient bien les mêmes paroles qu'il avait vues le matin, tracées à la craie sur la porte de sa boutique... Quel rapport pouvait-il y avoir entre ces paroles et cette inscription? Il en fut singulièrement effrayé. Il aurait poursuivi les deux enfants, s'il n'eût craint avec raison de donner ainsi trop d'importance à un fait sans portée. Cependant le même fait, renouvelé deux fois dans le même jour, embarrassa son esprit. « Serait-ce Madeleine qui aurait instigué ces enfants? » Telle fut sa première conjecture. Ou bien quelque autre habitant du village aurait-il inventé cette injure?.... Cependant, se disait-il, je vis en paix et en concorde avec tous les habitants du village, je ne fais de mal à personne, et si je n'ai pas d'amis, je ne me connais pas d'ennemis non plus. Plus il réfléchissait, moins il comprenait dans quel but ces paroles pouvaient avoir été prononcées par les deux enfants. Il ne s'occupa plus de l'ignorance biblique de celui qui avait tracé l'inscription, et se perdit dans les conjectures les plus bizarres et les plus invraisemblables.

Pendant que Yossef réfléchissait sur la situation sin-

gulière où l'avaient jeté ces trois paroles, une voix rude lui cria, à travers la rue, le salut du matin; mais à la formule ordinaire du pays : Dieu bénisse ta journée, cette voix avait substitué celle-ci : *Dieu te donne la liberté et te préserve des diables.*

A ce salut bizarre, Yossef reconnut un homme du village que Dieu lui-même, pensait-il, lui avait envoyé en un pareil moment. Cet homme était Stéphan Parzik, un paysan du village. Singuliers revirements du cœur humain! Yossef qui, en toute autre circonstance, aurait hésité à entrer publiquement en conversation avec ce paysan assez mal famé, conçut maintenant l'idée de lui demander conseil. Il alla même à sa rencontre jusqu'à moitié chemin, et sa main qu'il eût mieux aimé, jusque là, plonger dans un buisson d'épines, toucha la main droite de Stéphan Parzik.

Parzik passait dans le village pour un homme farouche et querelleur, bien qu'il n'existât aucune preuve matérielle de sa méchanceté. On le craignait plus qu'on ne le haïssait. On racontait vaguement que, dans sa jeunesse, Parzik, qui maintenant comptait près de soixante-dix ans, avait fait quatorze classes au séminaire de Koënigratz, dans le but de se faire prêtre; mais personne ne connaissait au juste les motifs qui l'avaient décidé à redevenir paysan et à rentrer dans la vie laïque. La stature puissante et carrée de cet homme, son langage rude, sa démarche à longues enjambées, son type slave fortement accentué, tout cela n'était pas de nature à faire soupçonner la vocation première de sa jeunesse. Il était devenu un vrai paysan de Bohême,

qui n'avait retiré de ses études qu'une certaine indépendance en matières ecclésiastiques. Parzik était en lutte continue avec le curé du village. Quand venait l'époque de payer la dîme, on était sûr qu'il faudrait recourir à la force pour dompter la rébellion et les cris dans la maison du paysan.

Ce personnage indomptable avait reçu dans le village le surnom de *Doyen.* On avait jeté avec raison *l'étole* sur la casaque du paysan qui croyait pouvoir lutter d'égal à égal contre le pouvoir des prêtres.

Depuis le mois de mars 188, le paysan était devenu de jour en jour plus farouche et plus indomptable. Un jour, on avait trouvé sur le seuil du presbytère une mèche de soufre tout allumée, et personne dans le village ne douta qu'elle n'eût été placée là par la main du *Doyen.*

Il fut un des premiers en ce temps-là à saisir un fusil pour tuer le gibier des forêts seigneuriales, à rester couvert devant le grand-bailli et à refuser aux prêtres la dîme et la corrvée, bien avant la promulgation de la loi qui abolit ce dernier impôt. Ce fut lui qui, au milieu de la nuit, sonna le tocsin pour rassembler les paysans et leur lire les derniers actes de la diète de Vienne. Il s'agissait du décret d'abolition de la corvée, décret qui pendant cette nuit souleva des milliers de cœurs humains comme si on les avait aiguillonnés à coups de fouet, et fit éclater en même temps des cris de joie et des cris de douleur, des louanges et des malédictions, des éclats de haine et d'allégresse, de colère et de bonheur.

Stéphan Parzik n'était en relation avec aucun habitant du village. Il était un de ces hommes incompris et isolés dans la société, comme il s'en trouve même dans les campagnes. Personne n'était assez sauvage ni assez turbulent à son gré; aussi méprisait-il tout le monde, en toutes les occasions.

Cependant il avait certaines relations avec notre famille juive. Après la conversion de Madeleine, sa fille alors âgée de dix ans, était entrée comme servante dans la maison et avait été, pour ainsi dire, élevée par les Juifs. La jeune fille s'était attachée à ses maîtres avec un si tendre dévouement, que rien n'eût pu la déterminer à retourner dans la maison paternelle. Aussi, Stéphan regardait, lui aussi, sa fille comme une convertie et lui donnait le nom de *Juive.* Il avouait souvent que peu lui importait la religion de sa fille, qu'il préférerait même qu'elle fût juive de naissance, personne, à ses yeux, n'étant plus heureux que les Juifs, car, outre qu'ils ne payaient pas de dîme à leurs prêtres et n'allaient pas à confesse, ils possédaient encore tout l'or de la terre.

Quiconque a saisi le caractère de Yossef, comprendra sans peine l'horreur que devaient lui inspirer les idées d'indépendance ecclésiastique de Stéphan Parzik, et le dégoût qu'il devait ressentir en voyant entrer dans sa maison le personnage farouche et rude, ce *rebelle envers Dieu et les hommes*, comme il l'appelait. Un abîme sans fond séparait ces deux hommes, et empêchait tout rapprochement entre eux...

Malgré cela Yossef, qui d'habitude ne pouvait s'empêcher de frissonner à la vue du sauvage paysan, alla main-

tenant au-devant de lui, sans hésiter, comme s'il avait trouvé quelque moyen de dompter sa férocité. Au salut de Stéphen : *Dieu te donne la liberté et te préserve des diables*, il répondit en souriant à travers la rue :

— Stéphen, je ne sais pas ce que tu entends par tes diables.

Stéphen s'avança vers la boutique à pas longs, mais mesurés. Yossef ne put s'empêcher d'admirer la *curieuse* figure du paysan. Elle exprimait un sérieux plein d'arrogance. Pour la première fois de sa vie, il remarqua sur le visage de Stephan Parzik le rayonnement d'une intelligence supérieure à celle des autres habitants du village.

— Tu ne sais pas qui sont mes diables, dit le Doyen en s'arrêtant sur le seuil de la boutique; depuis le temps que tu habites le village, tu ne connais pas encore mes diables ?

— On oublie bien des choses dans ce monde, répondit Yossef avec un sourire malin.

— Eh bien, ce sont les prêtres, s'écria le paysan d'une voix si forte, qu'il sembla à Yossef que le curé eût dû l'entendre du haut de sa chaire ; les prêtres ont de tout temps joué le rôle de diables dans le monde. A l'âge de dix-neuf ans, je m'étais destiné, moi aussi, à devenir... comment dirai-je?... à devenir un prêtre... soit... mais je me suis ravisé depuis.

— Ecoute, Parzik, dit Yossef, crois-tu par hasard pouvoir me vendre un veau pour un bœuf? Je ne pense pas que tu aies la prétention de voler un jour tout droit au ciel, ailes déployées, comme les saints de ta religion. Garde-toi de croire cela.

Stéphen parut prendre plaisir à cette apostrophe ironique ; elle flattait sa hardiesse et sa constance.

— Non, mon frère, dit-il, je suis loin d'être un ange, et je n'ai pas d'ailes pour m'envoler au ciel ; seulement j'ai deux mains, dont je compte me servir toute ma vie, et si jamais il m'était donné d'assommer avec l'une d'elles, et d'un seul coup, deux de *ces gens-là*, je la suspendrais moi-même dans l'église pour m'agenouiller devant elle, comme devant l'image d'une sainte.

— Les prêtres sont indispensables, dit Yossef sur un ton sérieux, car il n'est pas donné au premier venu de monter en chaire pour indiquer leurs devoirs aux fidèles. Comme tout le monde ne peut savoir le grec et le latin, il faut des hommes à part pour s'occuper de ces langues. N'en est-il pas de même chez nous autres ? Sur dix mille personnes, on en trouve une tout au plus qui comprend nos saintes Ecritures.

— Ne me parle pas de tes saintes Ecritures, s'écria Parzik en colère, tu me ferais croire à la fin que tu n'es plus Juif et que tu es allé te confesser à nos curés. Tu parles absolument comme les prêtres, lorsqu'ils veulent prouver l'ignorance de la foule. On dirait vraiment que les écritures saintes n'ont été inventées que pour faire vivre les ecclésiastiques, pour leur donner de quoi boire la meilleure bière et manger chaque jour leur rôti de lièvre. Si le Christ, notre Seigneur, est assis à la droite de son père, sous les ailes de la sainte Colombe, c'est sans doute pour que le prêtre soit cousu d'or et de soie, pour que sa ménagère, heureuse comme une reine, emporte dans sa cuisine la moelle du paysan. On se passe-

rait parfaitement des *calotins* et tu tiendrais un tout autre langage, Yossef, si tes diables à toi t'avaient laissé en repos.

— Mes diables à moi? Je ne m'en connais pas, dit Yossef inquiet et ramené par ces paroles à son dégoût habituel pour le paysan.

— Tu ne sais pas quels sont tes diables? demanda Parzik en éclatant de rire.

— Non.

— Eh bien, tu vas le savoir : tes diables, ce sont Messieurs les rabbins avec leurs longues barbes, et dix mille curés ne parviendraient pas à me faire varier d'un *iota* dans mon opinion.

Yossef essaya de sourire à ces paroles. Il n'avait que ses convictions, et comme tous les croyants, il ne possédait pas l'énergie nécessaire pour lutter avec fruit contre le blasphème et l'incrédulité :

— Il n'y a pas la moindre analogie entre nos rabbins et vos ecclésiastiques, dit-il avec un sourire de conviction.

— C'est tout un, c'est tout un, s'écria Parzik : si tu peux me montrer dans le monde un *calotin* qui ne puisse être aussi bien rabbin chez les juifs que curé chez les chrétiens, je consens à me faire précipiter du haut du pont dans la Moldau ; il se pourra même que les hommes me canoniseront après ma mort, bien que jusqu'ici ils m'aient regardé comme un diable. Sait-on au juste ce qu'il faut pour être élevé, après sa mort, au rang des anges et des saints?..... Cet autre dont tu peux voir la statue sur le pont, et qui était, lui aussi, fourré dans une soutane, a parfaitement compris la chose...

A ces paroles qui tombaient, lourdes comme du plomb, de la bouche de Parzik, Yossef sentait croître l'horreur que lui inspirait le paysan. Il se voyait placé en face d'un homme qui fouillait sa chair avec un couteau tranchant qu'il ne se sentait pas la force de lui arracher.

— Lorsqu'on a été honnête et bon, lui dit-il simplement, on se fait aimer au ciel par Dieu, et sur la terre, par les hommes.

A ces mots, Parzik partit d'un bruyant éclat de rire :

— Retiens bien ceci, frère, répondit-il sur un ton confidentiel, tout en posant sa main robuste sur l'épaule de Yossef : quelque mérite qu'ait un homme aux yeux de Dieu et des anges, il ne passera pour un saint, que si les prêtres le veulent bien. Leur permission est indispensable.

Yossef s'éloigna de son interlocuteur, en secouant de son épaule, comme il eût fait d'une chenille venimeuse, la main du paysan.

— Tu es toujours le même, dit-il en le fixant avec calme.

— Et je resterai tel jusqu'à la fin bienheureuse de mes jours, répondit Parzik en riant, si toutefois le curé veut m'admettre au nombre des bienheureux. D'ailleurs, s'il refuse de faire sonner pour moi la cloche des morts, je sais bien ce que je ferai. Je m'en irai sans plus de cérémonie, et me passerai de toutes ces niaiseries pour entreprendre le grand voyage. Je n'en serai ni plus ni moins heureux.

Yossef garda le silence, regrettant amèrement d'avoir fait entrer dans sa maison le violent *Doyen*. Il lui semblait, en ce moment, qu'un souffle brûlant et dévorant passait sur son existence, et qu'on aiguisait à ses côtés les lames

qui devaient trancher au vif les éléments de sa vie. Il se sentit soulagé d'un poids énorme, lorsqu'il vit le paysan se disposer à s'éloigner.

Ce fut seulement après le départ du paysan, qui avait enjambé à grands pas le seuil de la maison, que Yossef s'aperçut que, dans la chaleur de la conversation, il avait oublié le motif pour lequel il avait fait entrer le *Doyen*. Presque sans le savoir, et d'une voix qui décelait ses profondes angoisses, il le rappela près de lui. A la vue de Parzik revenant à pas lents vers la maison, il pensa mourir de honte, humilié qu'il était d'être réduit à demander conseil à un paysan. Il retourna violemment sur ses gonds la porte de la boutique, et comme s'il s'était agi de la solution d'un problème dont dépendait sa vie, il dit à Parzik, en tremblant de crainte :

— Lis donc ce qu'on a écrit là, et dis-moi ce que cela signifie.

Parzik lut l'inscription, cracha de colère, et se mit à siffler si fort, que Yossef en frissonna.

— C'est cela même dit-il, c'est cela même ; un empereur ne saurait être servi plus promptement que toi, et pourtant tu n'es qu'un juif. A peine as-tu fait la question, qu'on te répond.

Yossef regarda le paysan avec des yeux étonnés.

— Veux-tu savoir, Juif, continua Parzik sur un ton plein de calme, comme si la justesse de la réponse qu'il allait faire ne pouvait être l'objet du moindre doute, veux-tu savoir qui a fait écrire ces trois mots sur la porte de la boutique ?

Yossef, tout tremblant, fit un signe affirmatif.

— Eh bien, c'est l'homme qui demeure là en face, dit Parzik, en montrant du doigt le presbytère.

— Le curé.., balbutia Yossef en devenant pâle comme la mort.

Parzik s'était éloigné en toute hâte. Longtemps après son départ, Yossef tenait encore les yeux fixés sur les fenêtres du presbytère.

C'était donc là que demeurait son ennemi

V

LE MESSAGE.

Yossef craignait plus la colère de l'Eglise que les larmes de sa mère, que les reproches de sa propre conscience. O mouvements inconcevables du cœur humain !

Il demeura intimement convaincu que Madeleine l'avait dénoncé auprès du curé. « Qui, pensa-t-il, qui a pu prendre le parti de Madeleine, si ne n'est le curé ? Ne lui doit-il pas sa protection ? » Qui n'eût pas pensé de même dans la situation où se trouvait Yossef ?...

Ce jour-là, comme Yossef jeûnait en souvenir de la mort de son père, il était dispensé de voir toute figure humaine et particulièrement celle de sa mère. Il se livra à une si profonde contrition qu'il lui sembla qu'un

brouillard épais s'était étendu sur son existence..... Mais retournons auprès de la grand'mère.

Elle aussi venait de passer des moments non moins douloureux que ceux de son fils. Elle attendait le retour de Fischelé. L'enfant tardait tellement à revenir, qu'elle craignait que les enfants ou le mari de Madeleine ne l'eussent maltraité ; parfois aussi, elle craignait que Madeleine n'eût repoussé son présent, et elle se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir répondu à l'enfant.

Cette incertitude fit sur la vieille femme une impression si douloureuse qu'elle n'eut pas la force de se soulever sur sa couche ; il lui semblait qu'un bras de fer pesait sur son corps, et qu'elle n'en serait délivrée qu'au moment où Fischelé viendrait lui rendre compte de sa mission.

Enfin l'enfant revint et se glissa dans la chambre avec les mêmes précautions qu'il avait mises à en sortir. A sa vue, la vieille femme faillit perdre la parole ; elle se souleva, il est vrai, sur sa couche avec une force inattendue, mais elle ne put prononcer un mot. Elle fit signe à l'enfant de s'approcher du lit. Fischelé baissa la voix tant qu'il put et s'inclinant vers l'oreille de sa grand'mère :

— Babé, dit-il, *elle* ne l'a pas fait.

— Parle plus haut, dit tout à coup la vieille femme, dont la figure s'était couverte d'une vive rougeur par suite de ses efforts pour recouvrer la parole, parle plus haut et ne me cache rien. Crois-tu donc que j'aie peur de ton père ?

Fischelé regardait sa grand'mère avec des yeux effarés et se demandait comment elle avait pu changer à ce point dans l'espace d'une heure. Que s'était-il donc passé

dans l'âme de cette vieille femme qui bravait maintenant avec tant de courage un danger que peu avant elle avait redouté, comme un enfant redoute les regards sévères de son maître?

Malgré le changement opéré dans sa grand'mère, Fischelé eut le bon esprit de ne pas oublier un instant qu'une mince muraille le séparait de son père.

— Babé, répéta-t-il tout aussi bas, *elle* ne l'a pas fait...

— Qu'est-ce qu'elle n'a pas fait? demanda la vieille femme.

— Tu ne te rappelles donc plus ce dont j'avais peur,... ce que font les paysans quand sonne la cloche du soir ou lorsqu'ils passent devant l'église?

— Le signe de la croix... veux-tu dire?

— Babé! s'écria l'enfant effrayé!

— Petit fou, dit Marièm en souriant, lorsque j'étais petite et de ton âge, moi aussi je tremblais de tout mon corps, quand j'entendais prononcer ce mot. Encore maintenant j'ignore si je n'ai pas tort de le prononcer; mais je me rappelle toujours ce que disait mon *urdédé* en pareille occasion: « *Petite folle, tu ne peux pas savoir que bien des choses sont permises.* » Et cependant, c'était un grand et savant homme que mon *urdédé*. Faut-il te dire plus, mon Fischelé bien-aimé? Bien des fois, j'ai pensé qu'on ne saurait pécher en ne désapprouvant pas une chose que nous voyons faire par des milliers d'hommes. Souvent je me suis dit: parmi tant de millions d'hommes qui passent dans ce monde, depuis un nombre d'annés que Dieu seul connaît, chacun agit à sa façon et croit bien agir, et depuis des milliers d'années, Dieu

voit faire ces hommes et les laisse croître et prospérer. Ai-je donc quelque écrit fermé à la cire rouge et muni d'un cachet, me certifiant que je me rends agréable à Dieu en me tourmentant d'une chose qui fait plaisir à des millions d'hommes? Et puisque j'ignore si j'ai tort ou non, faut-il que je devienne une machine sans âme, qui se laisse mouvoir en tout sens?

— Ne parle pas si haut, Babé, dit à son tour l'enfant aux oreilles duquel les paroles de la grand'mère avaient résonné comme le murmure mystérieux d'un torrent invisible.

— Maintenant je raconterais au monde entier ce qui se passe dans mon cœur, dit la vieille femme d'une voix forte. Et de qui Marièm aurait-elle peur? Si aujourd'hui même, le *Malech Hamovess* (l'ange de la mort) venait pour me dire : « Marièm, il faut me suivre, il est temps, » crois-tu que je sourcillerais seulement? j'ai assez vécu et j'ai eu tant de chagrins, que Dieu en les inscrivant a dû en faire tout un volume.

Ces paroles singulières avaient troublé Fischelé; il n'avait jamais entendu sa grand'mère raisonner avec tant d'ordre et de clarté; il était habitué, jusque là, à régler lui-même, comme les aiguilles d'une montre, les idées de la vieille femme, et maintenant il se trouvait être lui aussi un rouage sans volonté. L'enfant sentit qu'il avait à faire à une intelligence supérieure à la sienne et il s'inclina timidement devant elle.

— Mais *Babé*, put-il dire enfin, tu ne veux donc pas que je te raconte ce que j'ai fait?

— *S'chmah Israël!* s'écria Marièm en saisissant la

main de son petit-fils et en le fixant avec un regard qui décelait les angoisses profondes de son âme, ne t'est-il rien arrivé (Dieu t'en préserve)? n'a-t-on pas excité le chien contre-toi? T'a-t-il mordu, et où? N'a-t-*elle* pas levé la hache pour t'assommer? Mon enfant, mon enfant bien-aimé, où t'ai-je envoyé? et comment as-tu pu revenir sain et sauf à la maison?

Ces paroles exprimaient une inquiétude si profonde que l'enfant se mit à trembler de frayeur.

— Babé, dit-il d'une voix larmoyante, mais tu vois bien que je suis vivant.

— Je le vois... oui, je le vois, balbutia la vieille femme épuisée par la tempête qui venait d'agiter son imagination. Sa tête retomba faible sur l'oreiller, ses lèvres tremblotaient si légèrement, qu'un ange seul eût pu entendre ces paroles presque muettes qui s'en échappèrent:

« Dieu en soit loué et béni! »

Fischelé fit son récit à la manière des enfants: il commença par les faits les plus éloignés, puis revint aux plus rapprochés; parfois, il liait le tout à sa façon et, tout en procédant ainsi, il n'en parvint pas moins à faire un tableau d'ensemble de sa mission. Malgré cela, la grand'-mère le comprit.

« Il raconta comment tout en récitant continuellement le premier psaume, il était sorti de la maison et avait traversé la rue sans encombre jusqu'à la demeure de la tante Dinah. Devant la porte cochère était étendu un grand chien noir qui le menaça de ses dents blanches; il avait passé devant le monstre en récitant le premier

verset du psaume et s'était trouvé tout à coup, il ne savait comment. dans une grande pièce. Là, que n'avait-il pas éprouvé ! Comme ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête ! chose extraordinaire ! à son entrée dans la maison de sa tante, il avait oublié littéralement la formule exorcistique du psaume ; il ne s'en était même plus rappelé le moindre mot. »

— Que dis-tu de cela, Babé ? demanda-t-il à sa grand'-mère étendue immobile sur le lit.

— C'est extraordinaire, murmura-t-elle.

« Dans la pièce, Fischelé n'avait trouvé que deux enfants ; la tante et son mari étaient absents, à son grand contentement, car il aurait eu par trop peur. Il voulut se retirer après avoir déposé le paquet de sucre et de café sur le poêle, afin que la tante l'aperçût dès son retour. Mais une circonstance singulière l'avait détourné de son dessein. L'enfant qui était couché dans le berceau s'était éveillé en criant ; ses pleurs avaient retenti dans tous les coins de la maison, à tel point que sa mère, ainsi l'avait pensé Fischelé, devait les entendre du fond de l'église et ne pouvait manquer de rentrer aussitôt pour calmer l'enfant qui la réclamait. »

— Elle laisse donc son enfant tout seul ? demanda la vieille Marièm d'une voix presque inperceptible, pendant que ses minces lèvres se revêtirent d'une expression d'amertume qui se dissipa cependant lorsque Fischelé raconta qu'une petite fille plus âgée était restée là pour veiller sur l'enfant.

« Mais la petite fille avait cherché en vain à endormir son petit frère qui pleurait ; en vain, elle lui avait fait

des caresses douces comme le sucre et le miel ; l'enfant ne se calma pas ; peut-être, ajouta Fischelé, parce qu'un *étranger* se trouvait là ; car Fischelé avait toujours entendu dire que les enfants savaient cela très-bien. »

— *Un étranger!* dit Marièm à voix si basse que l'expression douloureuse qui accompagna cette parole échappa à l'enfant.

« A la fin, ainsi le raconta Fischelé, les cris de l'enfant lui avaient touché le cœur ; la petite fille ne sachant plus quel parti prendre, voulut courir à l'église pour appeler sa mère. Alors, il s'était lui-même approché du berceau et s'était mis à bercer l'enfant qui devint de plus en plus calme.

» Puis, la petite fille s'était placée en face de lui, ils avaient tous deux bercé l'enfant, mais sans s'adresser la moindre parole. »

— Pour ne pas éveiller l'enfant? demanda la vieille femme.

— Pour ne pas éveiller l'enfant... répéta aussitôt Fischelé dont la figure se couvrit à ces mots d'une rougeur indescriptible.

— Après ? fit Marièm.

Ici le récit de Fischelé s'embarrassa quelque peu : « ils avaient continué tous deux à bercer l'enfant, quand tout à coup (et encore maintenant il ne savait pas comment cela se fit) il aperçut sa tante devant lui. Il fut saisi de frayeur et voulut s'enfuir, s'échapper comme à travers une maison entourée de flammes, mais il ne put y réussir. Il voulut réciter le premier psaume et il ne s'en rappela pas la moindre syllabe. Il lui sembla, en ce moment,

qu'il n'avait jamais appris un *mot d'hebreu* et qu'il ne savait même pas qu'il y avait un Dieu. Etait-ce frayeur ou quelqu'autre chose ?.... Il fut frappé de la ressemblance de sa tante avec son père, à lui ; au premier aspect, on ne pouvait douter qu'elle ne fût sa sœur. »

— Et qu'a-t-elle dit ? Voilà ce que je voudrais savoir, dit la vieille femme avec plus de force dans la voix.

« Dinah lui avait pris et serré la main en le regardant avec des yeux remplis de larmes. « Fischelé, lui avait-elle dit en langue bohême, pourquoi veux-tu partir déjà ? »

— En langue bohême et pas en *jüdisch* (1) ! s'écria la grand'mère... sans doute à cause des enfants, ajouta-t-elle aussitôt.

« Pour la première fois de ma vie, continua Fischelé sans faire attention à la réflexion de Marièm, j'avais entendu la voix de ma tante et causé avec elle ; je ne me rappelle plus, il est vrai, tout ce qu'elle m'a dit, mais il me semblait que je lui avais parlé bien souvent déjà ; rien ne me parut nouveau ni extraordinaire... »

— Ensuite.

— Quoi donc ?

— Le lui as-tu donné ?

« Fischelé raconta qu'il avait oublié complétement sa mission, tant la tante Dinah lui avait adressé de questions : Comment va la grand'mère ? Est-elle bien soignée ? Dort-elle bien la nuit et n'est-elle pas tourmentée par la toux ? Lui obéis-tu en tout ? ne lui causes-tu

(1) En jargon hébraico-allemand.

pas de peines, ne la tourmentes-tu pas ? — Il avait dû répondre avec détails à toutes ces questions. Les paroles s'étaient succédées rapidement et, en moins d'un quart d'heure, ils étaient devenus tous deux aussi familiers que s'ils avaient toujours vécu ensemble. Il n'avait plus peur de rien en ce moment ; il se serait rappelé le premier chapitre des Psaumes, qu'il n'aurait pas songé à le réciter. Il ne craignait même plus la statue en bois enfumé de Jean Népomucène, suspendue dans un coin de la chambre et qui d'abord l'avait effrayé.

— Tu ne me dis pas tout? interrompit la grand'mère.

— Et que faut-il te dire encore? répliqua Fischelé avec une certaine aigreur ; ne t'ai-je pas assez renseignée, Babé ? Faut-il te dire aussi comment marchait et comment se tenait la tante Dinah et quelle robe elle portait ?

— Pauvre garçon ! tu as eu le malheur de perdre ta mère dans les premiers jours de ton enfance ; si tu l'avais connue, tu ne m'adresserais pas de si dures paroles.

Des larmes jaillirent des yeux de la vieille femme et tombèrent comme des gouttes brûlantes sur le cœur sensible de l'enfant. Il lui sembla qu'il venait de commettre une grande injustice.

— Babé, s'écria-t-il d'une voix suppliante, je voulais te raconter tout...

— Après, dit Marièm redevenue calme.

« Fischelé s'était rappelé enfin qu'il avait à remettre à sa tante Dinah le présent de sa grand'mère. Il avait tiré timidement le paquet de sa poche, et l'ayant pré-

senté à Dinah : « Voilà ce que vous envoie votre mère, lui avait-il dit. Ma mère ! s'était-elle écriée, c'est ma mère qui m'envoie cela ? Te moques-tu de moi, Fischelé ? — Il lui avait juré sur sa vie que Babé l'avait chargé réellement de lui apporter ce présent. Alors, Dinah, d'une voix qui sortait du fond de son cœur et qui pénétra Fischelé *jusqu'à la moelle des os*, prononça trois mots... que, lui, se garderait bien de répéter.

— Petit fou, dit la grand'mère en souriant, que peut-elle avoir dit?

— Babé, s'écria l'enfant effrayé, je ne puis et ne dois pas te le répéter, dusses-tu me tuer.

La vieille Marièm n'insista pas davantage. La saine raison, mûrie par une longue expérience, lui fit deviner que la frayeur de l'enfant avait sa source dans quelque motif religieux.

— Ensuite...

Ensuite elle s'est approchée de l'image en bois de Jean Népomucène suspendue dans un coin de la chambre, et avait levé les mains vers lui... entends-tu, Babé ?

— Après.

— Et elle l'a imploré...

— Imploré... murmura Marièm.

— J'ai fait cela pour ma mère, m'a-t-elle dit, après avoir terminé sa prière ; dis à ma mère que j'ai prié pour elle, pour toi et pour ton père. En même temps ses yeux ont débordé de larmes et elle a sangloté bien fort, et comme jamais je ne l'avais entendu faire à personne.

Marièm et son petit-fils entendirent-ils, en ce moment,

le bruit des ailes de quelque ange invisible planant, lumineux comme l'or à travers l'étroite chambre ? Etait-ce l'éclat étincelant de ses ailes, était-ce la douce austérité de ses regards qui les rendit muets tous deux, et les porta à se contempler l'un l'autre avec béatitude?...

Au dehors, un homme était assis, en ce moment, sous la voûte de la boutique, absorbé dans de sombres pensées et ne se doutant pas qu'après dix ans de séparation, la mère et la fille s'étaient retrouvées.

VI

LA TEMPÊTE A ÉCLATÉ.

Le soir de cette journée mémorable, trois étoiles vinrent à étinceler dans le fond bleu du ciel. Pour Yossef, elles n'étaient que le signe fixé par la loi, pour indiquer la fin du jeûne, et l'autorisation de réparer les forces du corps par les aliments ; pour lui, elles n'étaient pas des amis consolateurs et propices, des yeux dont les regards pénètrent jusqu'au fond de l'âme !...

Dans la situation où se trouvait Yossef le jeûne n'avait pas produit sur lui son effet ordinaire. D'habitude, le jeûne le rendait doux et facile; c'était *une monta-*

gne de gravie, et l'homme se réjouit toujours d'avoir accompli une œuvre de privation. Cette fois, le jeûne lui parut amer, presque irritant. Il avait jeûné en mémoire de son père que le chagrin avait mis dans la tombe, quatre semaines après la conversion de Madeleine. Ce souvenir, joint aux événements de la journée, amoncela dans un seul coin assombri de son cœur, comme autant de brillantes étincelles que vient soulever le vent, tous les éléments de sa haine et de sa colère.

Il n'avait jamais aimé son père ; sans cesse, pendant qu'ils avaient vécu ensemble, il s'était trouvé en querelle et en dispute avec lui. Néanmoins il regardait l'anniversaire de sa mort comme aussi sacré et aussi solennel que le *iom kippour* (jour des expiations) ; de tout temps, il l'avait célébré par le jeûne et la macération, sans jamais le négliger. Son père n'était-il pas mort à cause de Madeleine ?

Mais quel est le chagrin, si vif et si profond qu'il soit, qui ne cède à la longue aux exigences des influences corporelles ? Lorsque parurent dans le ciel les trois étoiles indiquées par la loi, Yossef se sentit plus affamé et demanda à manger.

Nous avons déjà dit que la fille de Parzik le paysan était employée comme servante dans la maison juive. La jeune fille y était entrée à l'âge de dix ans et pouvait être considérée en quelque sorte comme un membre de la famille. Elle avait porté Fischelé dans ses bras et l'avait élevé pour ainsi dire, car la mère de l'enfant était morte peu après lui avoir donné le jour. La paysanne s'était attachée avec une tendresse touchante à tout ce

qui tenait à la maison de Yossef. Dans le cours des années, lorsque la fille du *doyen* se fût familiarisée avec les mœurs et coutumes de la famille, sa position de servante était devenue vraiment digne d'envie. Il est d'usage, dans les familles de cette sorte, de rendre heureuse la situation des domestiques qui ont vu naître un enfant de la maison. N'avaient-ils pas eu à supporter tout le mal? pas de repos le jour; la nuit, pas de sommeil. Il était don cjuste que plus tard ils fussent dédommagés d toutes ces peines. La famille de Yossef payait avec usure l'attachement de la paysanne. La grand'mère surtout l'aimait et l'estimait, et d'après sa propre expression, faisait d'elle *le plus grand cas*. La fille de Parzik gouvernait la maison comme si elle y était venue au monde; on confiait tout à son habileté et à son intelligence, car on était convaincu qu'Anezka (c'était le nom de la paysanne) ne pouvait qu'à son insu, et jamais de parti pris, causer quelque contrariété à ses maîtres.

Reprochait-on à la vieille Marièm de laisser à une *chrétienne* une responsabilité si illimitée, elle répondait en secouant la tête : « Le bon Dieu s'est mépris sur le compte de *celle-là*; il voulait en faire une juive et ce n'est que par hasard qu'elle est devenue la fille de Parzik. Elle a un cœur et une tête à être la fille du grand-rabbin de Nikolsbourg. Je ne laisserai pas dire de mal de mon Anezka.

Cependant, depuis très-peu de temps, à peu près depuis que le nouveau curé était arrivé au village, un grand changement paraissait s'être opéré dans la servante. Elle ne vaquait plus qu'avec une distraction rêveuse aux tra-

vaux du ménage ; elle n'avait plus autant soin de la rand'mère, souvent même on la surprenait, les larmes aux yeux. Lui demandait-on ce qui la tourmentait, elle donnait des réponses brusques, plutôt blessantes que saisfaisantes. Le changement survenu dans l'existence de a servante se fit bientôt ressentir dans la maison, car la amille est un organisme vivant qni ressent avec mille convulsions nerveuses le moindre trouble apporté dans son train-train ordinaire. Yossef pensa qu'Anezka avait un amoureux, « car, disait-il, elle commence *à prendre de l'âge.* » Mais la vieille Marièm se révolta tant qu'elle put contre cette supposition ; « lorsqu'on a un amoureux, disait-elle en raisonnant la chose, on a tout un autre air ; on pleure parfois, mais on rit encore plus souvent ; en pareil cas, on est une tout autre femme. » D'ailleurs Marièm ne connaissait aucun jeune paysan dans tout le village qui pût se faire aimer d'Anezka ; celle-ci, au surplus, était sans fortune et avait une tête *trop juive* pour prendre un amoureux dans l'unique but de se faire conduire au cabaret, le dimanche. Yossef demeura inébranlable dans l'idée qu'il s'était passé quelque chose dans Aneska, puisqu'elle était changée du tout au tout.

Ce changement se reconnaissait particulièrement à ce que, depuis quelque temps, la servante s'absentait plus fréquemment de la maison et rentrait d'habitude maussade et triste. Elle ne fredonnait plus de joyeuses chansons, et au lieu de celle-ci :

Hora, Hora, vysoka Sji
Ma panenko, vzdalcna Syi,

elle entonnait des chants graves et catholiques pareils à ceux des pèlerins en procession, et qui éveillaient bien du dépit dans l'âme ombrageuse de Yossef. Tout cela ainsi que le fit remarquer judicieusement la vieille Marièm, prouvait péremptoirement qu'Anezka n'avait pas pris un amoureux : « Chanterait-elle des chansons si tristes, disait-elle, si son cœur était content ? Je me ferais couper mon petit doigt plutôt que de croire cela. Il a dû se passer quelque autre chose. »

Ce jour-là, Anezka fut encore plus bizarre que d'habitude. Elle sortit dans l'après-midi « pour savoir une fois, dit-elle à Fischelé, comment se passaient les choses chez d'autres que des Juifs. » Bien qu'elle eût tenu ce propos en riant, il n'en pénétra pas moins profondément dans le cœur de l'enfant. La grand'mère était persuadée qu'Anezka, avant de sortir, avait préparé le repas de Yossef ; mais quand vint le soir et que Yossef demanda le dîner qui devait rompre son jeûne, on s'aperçut que rien n'était fait. Le foyer était sans feu et Anezka se trouvait... peut-être au cabaret.

Yossef entra dans une violente colère. Fischelé dut parcourir tout le village et se mêler aux danseurs du cabaret pour porter à la servante l'ordre formel de rentrer à la maison. Yossef dit à sa mère avec toute l'amertume d'un cœur aigri :

— Tu vois maintenant ce qu'on gagne à *leur* donner son cœur ; mieux vaudrait se l'arracher et le couper en mille morceaux. Où est *ta tête juive*, ton Anezka ? Elle ignore sans doute que j'ai jeûné aujourd'hui et que j'ai faim ? Tout ce qui peut causer du chagrin à un juif *leur*

fait plaisir. Donne ta confiance à l'un *d'eux*, si cela te convient, quant à moi, jamais tu ne m'y détermineras.

Ces paroles ne purent convaincre la douce et pieuse Marièm : Anezka lui paraissait toujours digne de sa confiance.

— Elle est jeune encore, dit-elle, et l'on s'oublie facilement, quand on est à la salle de danse.

— Il y avait un loup, m'a-t-on raconté dans mon enfance, qui était jeune aussi, dit Yossef avec un éclat de rire ironique, et pourtant il mangeait les enfants.

Enfin la servante revint accompagnée de Fischelé qui l'avait cherchée en vain dans tout le village. Elle n'avait pas mis les pieds au cabaret et l'enfant, en revenant sur ses pas, l'avait trouvée à l'entrée du presbytère, en train de causer chaudement avec la ménagère du curé ! C'est là qu'il lui avait communiqué l'ordre de retourner à la maison. Fischelé avait entendu de ses propres oreilles la ménagère du curé dire à Anezka : « Tu ne vas pas te laisser commander par ce Juif, je suppose ? A ta place, je lui désobéirais tout exprès. » L'enfant avait entendu encore cette réponse de la servante : « Je le ferai aujourd'hui pour la dernière fois. »

A cette nouvelle la grand'mère secoua la tête, mais dans Yossef s'alluma une colère violente. Il appela la servante, mais elle ne parut pas et fit semblant d'être très-occupée dans la cuisine.

La vieille Marièm supplia son fils au nom du ciel, de ne pas s'abaisser au point de se rendre lui-même dans la cuisine pour gronder la servante. Fischelé sortit pour appeler encore une fois Anezka, mais il revint bientôt

en disant qu'elle était assise sur le seuil de la cuisine et qu'elle avait ri tout haut de son invitation.

— Eh bien, que dis-tu de ton Anezka? demanda Yossef dont les lèvres tremblaient d'émotion. Il voulut paraître calme, mais les privations et les chagrins qu'il avait subis dans la journée devaient bientôt faire éclater sa colère.

— Sais-je ce qui lui est arrivé? Elle est méconnaissable, dit la vieille femme sur un ton triste. Tu ne tireras rien d'elle en la grondant. Laisse-moi lui parler.

— Oserait-elle faire ce qu'elle fait si elle n'était pas chez des Juifs? répondit Yossef avec une rage concentrée. Le dernier des paysans l'eût déjà à moitié tuée, mais moi je suis forcé de supporter la désobéissance d'une paysanne qui depuis dix ans sert dans ma maison. N'est-ce pas à *eux* qu'appartiennent la force et le pouvoir?

A ces mots que Yossef avait dégagés péniblement de l'expression de la colère qui grondait en lui, à ces mots se mêla en forme de réponse le son d'une joyeuse chanson qu'Anezka entama à haute voix dans la cuisine.

Yossef crispa le poing avec fureur et devint blanc comme la craie.

— Elle a été instiguée par quelqu'un et je sais par qui, dit-il avec un sang-froid terrible, mais elle ne s'échappera pas vivante de mes mains.

Au même instant, il s'élança vers la porte, mais Marièm le prévint. Se redressant sur son lit avec une peine excessive, elle se mit à crier le nom de la servante d'une voix si éclatante, que Yossef, frappé de la force inattendue de ce cri, recula, tout tremblant et garda le silence.

Aussitôt Anezka parut dans la chambre. Ne dirait-on

pas qu'une puissance merveilleuse réside dans la simple apparition d'une figure connue? On se met en colère contre un absent, on crispe le poing contre lui, et le vague aspect de ses traits, l'idée fugitive de son apparition, suffit pour nous adoucir, pour mettre un frein sûr à notre colère.

A l'arrivée d'Anezka, Marièm lui dit sur un ton de reproche, plein d'affection :

— Anezka, ma chère, que se passe-t-il donc en toi? Tu es tellement changée aujourd'hui, que je ne te reconnais plus. Tu étais si bonne et si fidèle, et tout à coup tu es devenue tout autre. As-tu du chagrin? Si quelque chose pèse sur ton cœur, pourquoi ne pas le dire? Et pourquoi t'en venger sur moi?

Le ton tremblant avec lequel ces paroles étaient prononcées parut émouvoir la servante; un mouvement spasmodique, qu'elle eut peine à maîtriser, trahit l'agitation de son cœur. Les yeux baissés, elle fit un pas vers le lit de la grand'mère, comme pour lui demander humblement pardon. Puis, d'une voix bien basse, mais que purent entendre tous ceux qui se trouvaient dans la pièce :

— Je ne resterai plus votre servante... dit-elle, et demain, de bonne heure, je quitterai votre maison.

— Anezka! s'écria Marièm effrayée, en étendant sa main tremblante vers la paysanne, tu ne veux plus nous servir? Trouveras-tu dans le monde entier une meilleure place qu'ici? N'es-tu pas traitée aussi bien qu'un enfant de la maison?

— Je sais tout cela, grand'mère, dit la servante, dont

les yeux étaient toujours fixés à terre, je sais tout cela, et me le rappellerai toujours..... mais je ne peux pas servir plus longtemps chez vous, pas même une heure de plus.

A ces mots, Yossef, qui jusque là avait lutté contre sa colère, sentit un feu brûlant pénétrer dans tous ses membres. D'un bond rapide, il s'élança vers la servante :

— Tu ne peux pas servir plus longtemps chez nous, s'écria-t-il, l'écume à la bouche et la main appuyée sur l'épaule de la paysanne, tu ne peux pas rester notre servante? Tu vas dire sans délai qui t'a instiguée, car cette idée n'a pas germé dans ta tête.

Anezka s'arracha de la main de Yossef en jetant un cri terrible. Puis avec des yeux menaçants et brillants comme des charbons ardents, elle se plaça en face de lui, en le toisant des pieds à la tête.

— M. Yossef, dit-elle, je n'ai rien à démêler avec vous.

La colère de Yossef se ralluma comme une grande flamme.

— Diras-tu, s'écria-t-il, si on t'a instiguée?

Il voulut saisir encore une fois Anezka.

— Laissez-moi, s'écria celle-ci, je ne suis pas votre sœur!

Yossef, anéanti, laissa retomber son bras et recula en chancelant. Un froid glacial parcourait son corps; sa propre servante, l'employée de sa maison, n'avait-elle pas eu le courage de réveiller devant lui le grief de toute son existence!

. . . .

Yossef ne put plus supporter le regard de la servante.

La vieille Marièm éleva une voix plaintive :

— C'est mal, Anezka, de parler ainsi à ton maître, dit-elle en balbutiant. Mais, au moins, dis-moi pourquoi tu veux quitter la maison? T'ai-je offensée? Parle, tu ne m'irriteras pas, moi.

Ces douces paroles firent jaillir des larmes des yeux de la servante ; elle se couvrit la figure de ses deux mains et d'une voix sanglotante :

— Grand'mère, dit-elle, il n'y a pas un être sur terre que j'aime plus que vous..... Mais je ne peux pas vous le dire...

— Tu ne le peux pas, ma chère Anezka, s'écria Marièm d'une voix vivement émue, dis plutôt que tu ne le veux pas. Anezka, continua-t-elle avec une émotion croissante, es-tu peut-être forcée de nous abandonner? Quitterais-tu le village pour éviter que les enfants ne te montrent du doigt dans les rues? Anezka, mon Anezka, as-tu commis quelque chose qui te fasse craindre ton père? Dieu te préserve d'avoir fait une action qui puisse porter un père à s'arracher les cheveux, de désespoir.

— Grand'mère! s'écria la servante en se redressant toute droite et en la fixant avec un regard orgueilleux, grand'mère, vous ne croyez pas, n'est-il pas vrai, que je..... sois réduite à m'en aller dans la ville comme nourrice?

A ces mots la figure de la jolie fille se couvrit d'une rougeur visible malgré la vague clarté qui régnait dans la chambre.

Marièm au même instant avait compris dans sa tendre sensibilité de femme, que sa question avait blessé les

sentiments de jeune fille de son Anezka. Elle comprit aussi combien elle l'avait injustement soupçonnée

— Il ne faut pas le prendre ainsi, dit-elle avec douceur, je n'ai pas voulu dire cela ; quand on est vieille on a des idées bizarres. Si je t'ai fait cette question, c'est que je ne voudrais pas que mon Anezka éprouvât de la honte. Ainsi oublie le tout et n'en parlons plus. Mais comment se fait-il cependant que tu veuilles nous quitter ? Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?

— Grand'mère, je ne le peux pas, répondit la servante en fondant en larmes.

Marièm, dans sa douleur, secoua la tête ; elle n'eut pas la force d'insister davantage.

— Dis plutôt qu'on ne le lui permet pas, ajouta Yossef qui avait assisté à cette scène avec un calme sombre, dis plutôt qu'on ne le lui permet pas et demande-lui qui l'a instiguée. Ou plutôt, ne lui demande rien, car je sais qui l'a instiguée.

La grand'mère éleva encore la voix :

— Anezka, dit-elle, quelqu'un t'a-t-il conseillé de quitter notre maison ? quelqu'un t'a-t-il instiguée ? celui qui l'a fait t'a donné vraiment un mauvais conseil.

— Personne ne m'a conseillée, dit la servante d'une voix entrecoupée ; ce que je fais, je suis forcée de le faire.

— Ainsi, tu ne peux pas le dire ?

— Non, grand'mère.

Un silence morne succéda à ces paroles. Anezka se tenait là, les yeux couverts de sa main et le dos tourné vers la grand'mère. Celle-ci avait épuisé toutes les conjectures pour trouver une raison propre à éclairer cet

événement. Soudain, elle se redressa et avec une fermeté remarquable dans la voix et dans le geste, elle ordonna à Fischelé d'aller chercher Stephan Parzik le paysan.

— Ton père t'a confiée à moi, dit-elle à Anezka, quand tu n'avais que dix ans ; il est juste aussi que ton père sache que tu quittes notre maison.

Il ne fut plus prononcé une parole. Marièm était retombée épuisée sur l'oreiller, pendant qu'Anezka, fondant en larmes, se tenait debout au milieu de la chambre. Yossef se promenait de long en large en proie à une émotion muette... ses pensées n'étaient pas toutes dans la maison.....

Peu après, retentirent dans la rue et au sein de la nuit, les pas pesants du paysan Stéphan Parzik. Il entra dans la chambre sans prononcer son salut relatif à *la liberté et aux diables.* Il ne regarda pas sa fille, et s'avançant vers le lit de la grand'mère :

— Juive, que voulez-vous ? demanda-t-il sans plus de préambule.

La vieille Marièm raconta tout ce qui s'était passé, en termes brefs et tirés péniblement de sa poitrine haletante. Elle avait cru de son devoir, dit-elle, de faire venir Stephan, afin que le père connût la résolution prise par sa fille. Elle ne prétendait pas forcer Anezka à rester avec elle, puisque dix mille chevaux ne suffiraient pas à retenir une personne qui se déplaît quelque part ; mais un père doit savoir ce que devient sa fille. Elle avait à cœur de lui dire qu'on n'avait pas chassé Anezka au sein de la nuit et de l'obscurité.

Le paysan avait écouté, en branlant la tête, le récit de la grand'mère. Lorsqu'elle eut fini de parler, il se tourna vers sa fille qui pleurait toujours, mais dont la situation parut ne pas faire la moindre impression sur le rude paysan.

— Est-il vrai, lui demanda-t-il avec un regard sombre, que tu veux quitter ta place?

— La servante laissa tomber ses bras et d'une voix à peine perceptible :

— Cela est vrai, dit-elle.

— Et pourquoi veux-tu partir ? Il faut bien que je sache qui a donné un si bon conseil à ma fille. Parle ou je finirai par porter la main sur toi, ajouta-t-il avec une sévérité froide qui indiquait que ses menaces n'étaient pas une vaine plaisanterie.

— Petit père ! s'écria Anezka avec une émotion profonde, tout en se jetant aux pieds du paysan qui la saisit de la main, petit père, tuez-moi de suite, cela vaudra mieux... mais je ne puis rien vous dire.

— Tu ne peux pas, fille maudite ! s'écria Stephan avec rage, et il asséna dans la poitrine de la servante un coup qui la fit reculer en chancelant. As-tu prêté serment par hasard ? Parleras-tu ?

Anezka porta les deux mains à sa poitrine ébranlée comme pour préserver son cœur d'une explosion, et tout en sanglotant de façon à émouvoir une pierre, elle dit :

— Tuez-moi, petit père..... mais je ne vous dirai rien.

— Pour que l'homme qui demeure là en face, s'écria le paysan avec une fureur sauvage, pour que le *calotin*, soit content le jour où l'on enterrera Stéphan Parzik en

terre maudite et hors de l'enceinte du cimetière. Dis plutôt que tu as juré, qu'il t'a fait prêter serment sur l'hostie de ne pas le trahir. Il t'a promis sans doute de faire de toi sa servante, de te donner de beaux vêtements et de l'argent. Les gens du village seront bien heureux de voir ton propre père ôter le chapeau devant la sainte ménagère du curé ! As-tu prêté serment ?

Ici, la parole fit défaut à cet homme si rude ; il ne put plus proférer que des sons inarticulés et larmoyants.

— Je ne serai pas la servante du curé, dit Anezka, laissez-moi partir, j'irai aussi loin que me porteront mes pieds.

— Eh bien donc, va-t'en au diable! s'écria Parzik avec une nouvelle fureur, et il crispa le poing, prêt à frapper Anezka qui, par un mouvement rapide, sut éviter le coup. Ce que les *calotins* ont corrompu, est corrompu de fond en comble et le diable lui-même n'y peut plus rien.

Anezka s'était esquivée de la chambre. Parzik voulut la poursuivre. Il ne fut arrêté qu'avec peine dans sa fureur par Yossef et par les cris de la vieille femme. Marièm était convaincue que le paysan allait maltraiter sa fille. Les mains levées, elle lui recommanda le silence et le calme, disant qu'en raison de la jeunesse d'Anezka, il ne fallait pas l'inculper d'une façon si dure et si inflexible ; que sans doute elle aura trouvé une meilleure place et de meilleurs maîtres ; qu'elle était quelque peu entêtée, mais qu'en la prenant par la douceur, on aurait fini par avoir tout son secret : « Tous les hommes, ajouta-t-elle, et y compris mon Yossef, sont ainsi faits ; ils gâtent tout

ce qu'ils touchent et l'on a à se plaindre d'eux pendant toute sa vie. »

— Oui, oui... dit le paysan en dissimulant sa fureur sous un ton railleur, j'en sais plus long que vous, vieille juive. Celui qui demeure là en face l'a corrompue à tout jamais. Elle ne vaut plus la corde ! Mais que faire ? Le tuer ou la tuer ? mieux vaudrait les faire disparaître tous deux de la terre !

Et sans saluer, le paysan, sombre et morne, sortit de la chambre.

Et Madeleine ? disait à Yossef une voix intérieure qui lui parut empoisonner le morceau de pain qu'il mangea ce soir-là à défaut d'autres aliments, et Madeleine ? N'est-ce pas elle qui a instigué la servante ?

Un enfant, dans le sein de sa mère, eût-il pu douter de cela ?

VII

A TRAVERS.

Une nouvelle servante était entrée dans la maison, mais ce n'était plus Anezka. Dès le lendemain du départ mystérieux de la jeune fille, Marièm avait dit (et elle ne cessait de le répéter) que jamais dans le monde entier on ne trouverait à remplacer une fille digne, par son in-

telligence et par son adresse, d'être la fille du plus grand des Rabbins. Avec elle on pouvait discuter toute sagesse. Elle dirigeait le ménage aussi bien qu'une vraie fille juive. La nouvelle servante était entrée, pour ainsi dire, du pied gauche dans la maison ; bien qu'elle eût servi pendant quelque temps dans le ghetto voisin, la grand'mère la trouva sotte et ignorante. Elle gâtait bien des ustensiles de cuisine en les mêlant les uns aux autres, sans se rappeler que le pot destiné à la viande ne peut servir à contenir du lait. Outre cela, elle faisait, au sujet des choses religieuses, des questions trop fréquentes, auxquelles Marièm n'était plus habituée depuis longues années et qui la préoccupaient beaucoup. — Est-ce que jamais Anezka avait fait une question ?

. . . .

. . . .

Le sabbat était revenu, et, selon son habitude, Yossef s'était rendu à la synagogue du ghetto voisin. Pendant la lecture de la Bible, certains passages du chapitre du jour tombèrent sur son âme comme des gouttes brûlantes de fer fondu. Il trembla en y découvrant retracée dans les termes les plus vrais, toute sa situation de la semaine écoulée. Dans ce chapitre de la Bible où Moïse, à l'approche de sa mort, répand une dernière bénédiction sur les croyants et verse l'anathème sur les transgresseurs de la loi, dans ce chapitre du saint livre, il était écrit textuellement :

« Tu n'auras qu'une existence précaire parmi les nations et la plante de tes pieds ne trouvera pas de repos. Car le Seigneur te donnera un cœur tremblant, des yeux

humbles, une âme desséchée; tu n'auras qu'une vie flottante, nuit et jour tu auras peur et tu trembleras pour ta vie. Le matin tu diras : Ah ! que ne fait-il nuit ! et le soir tu diras : Ah ! que ne fait-il jour ! Tout cela par suite de la terreur que t'inspireront la lâcheté de ton cœur et tous les objets qui s'offriront à tes yeux. » (Pentateuq. chap. 28, 65, 66, 67).

Ces saintes paroles n'étaient-elles pas adaptées parfaitement à la situation de Yossef? chaque lettre, chaque mot ne retraçait-il pas une minute de son existence? N'entendait-il pas sans cesse les malédictions de la Bible se glisser sur ses pas, comme un voleur qui épie les choses les plus cachées, pour se les approprier en temps opportun? Y avait-il une existence plus terrible que la sienne?

Pourtant, le sombre génie de l'inquiétude ne le dominait pas continuellement. En certains moments, et pendant que la malédiction biblique pesait sur lui de tout son poids, il se demandait soudain avec toute la résolution d'une âme ardemment croyante : « Mais, ce qui est écrit là, s'applique-t-il bien à moi en tous points? La Thora (la bible) ne parle que de ceux qui n'écoutent pas la voix du Seigneur, qui n'observent pas ses commandements et qui désobéissent à sa loi : sur ceux-là tombe toute malédiction. Mais qui peut me dire : Yossef, tu es un mauvais Juif, tu sors en voiture et à cheval pendant le *schabbés* (le sabbat), tu ne mets pas tes *tephlines* (phylactères), tu ne jeûnes pas le *yom kippour* (jour des expiations), tu opprimes la veuve et l'orphelin. Qui pourrait me dire cela en face, sans risquer de se voir écraser

par la foudre? Une enfant de ma mère s'est détachée de nous et s'est oubliée, hélas! comme elle nous a oubliés nous-mêmes ainsi que son père, qui est dans la tombe. Mais moi, je suis resté avec ma mère et avec mon Dieu. Où sont donc mes péchés?

A des questions de cette nature, il n'y a pas de réponse; une âme inquiète flotte dans l'incertitude, et l'écho de pareilles pensées est un écho trompeur qui renvoie des sons et des réponses qu'on n'a pas demandés,

Yossef sentit bientôt que son âme n'était pas soulagée; dans son cœur était encore la peur, *cette peur qui le faisait trembler nuit et jour devant tous les objets qui s'offraient à ses yeux.*

Cette nature singulière s'engagea dans une voie étrange. Plus les paroles de l'Ecriture sainte retombaient sur lui tantôt comme une bénédiction, tantôt comme une nielle destructive, plus il croyait y découvrir la solution du problème de son existence.

Le Juif possède-t-il autre chose que les pages écrites de la *thora?* n'est-elle pas la source de sa vie, la souche de son existence?

On avait donné à Fischelé un maître du ghetto qui lui enseignait aussi bien l'allemand que l'hébreu. Julius Armsteiner (c'était le nom du maître) venait depuis nombre d'années dans la maison, sans y être beaucoup remarqué, et sortait sans laisser de trace sensible de sa présence. La grand'mère l'estimait peu : son aversion (chose singulière!) tenait à ce que l'instituteur parlait le bon allemand. Elle ne pouvait pas discuter avec lui et se chagrinait toutes les fois que, pendant la leçon, il reprenait

Fischelé avec une sévérité exagérée sur chaque mot de *jüdisch* (jargon hébraïco-allemand) qui lui échappait. « Bientôt, lui disait souvent Marièm, l'enfant ne vous comprendra plus. » Yossef éprouvait pour l'instituteur du ghetto une aversion plus profonde encore. Selon lui, Julius Armsteiner était trop éclairé et traitait Dieu trop légèrement ; il lui paraissait même fou à certains égards. Armsteiner ne cessait de parler en dialecte *bon-allemand* des réformes à introduire dans le judaïsme ; il se moquait des *orthodoxes*, et longtemps avant qu'une récente révolution avait décrété un nouvel ordre de choses, Yossef entendit sortir de la bouche de l'instituteur les mots d'*Emancipation* et de *liberté de conscience*, deux mots dont il ne saisissait pas clairement le sens. C'était le dernier surtout qu'il ne pouvait comprendre malgré toutes les explications en *bon allemand* de Julius Armsteiner.

— Est-ce que nous autres Juifs nous n'avons pas une croyance libre? dit-il un jour à l'instituteur du ghetto. Qui m'empêche d'être Juif? Qui se tient à ma porte, un fusil chargé à la main, pour me tuer si je mets mes *tephlines* (phylactères), s'il me plaît d'*oren* (prier) ou d'aller trois fois par jour à la synagogue?

— C'est l'Etat! c'est l'Etat! avait répondu Julius Armsteiner, avec des regards attristés. Pouvez-vous devenir le moindre petit scribe au bailliage? Pouvez-vous devenir professeur? A quoi ne serais-je pas arrivé, si ma qualité de Juif ne m'avait arrêté en chemin?

Malgré la différence d'esprit qui existait entre ces deux hommes, Yossef s'était ouvert avec plus de confiance à l'instituteur du ghetto, depuis cette mémorable soirée du

sabbat où il avait rencontré Madeleine devant sa maison. Souvent il entamait avec lui des discussions religieuses et trouvait moins à redire à ses explications. Son âme semblait éprouver le besoin d'écouter les avis d'un autre, d'épier chaque remarque échappée par hasard pour y trouver une consolation à ses peines, de ramasser quelque perle tombée à terre pour la faire servir triomphalement à l'ornement de son bonheur.

Yossef était présent chaque fois que Julius Armsteiner enseignait la *thora* à l'enfant. Il passait là ses plus heureux et en même temps ses plus terribles moments. La source vive du saint livre répandait sur lui des torrents de bénédictions et d'anathèmes, de trouble et de lumière, de consolation et de terreur... et que d'autres choses encore !

Cette semaine-là, l'instituteur était arrivé à la fin du 5e livre du Pentateuque. Déjà Yossef avait entendu à la synagogue ce même chapitre qui avait retenti à son oreille comme un fier chant de victoire. Une force mystérieuse le poussait à l'entendre encore une fois, à laisser mugir encore sur sa tête l'écho terrible de la parole de Dieu.

L'enfant était en train d'expliquer ce passage : « Peut-être y a-t-il parmi vous un homme, une femme, une famille ou une tribu dont le cœur s'est détourné du Seigneur notre Dieu, pour aller servir le Dieu de ces nations et pour devenir *peut-être* au milieu de vous une racine qui produit du fiel et de l'absinthe. »

— *Peut-être?* murmura Yossef sous la voûte de la boutique dont la porte entr'ouverte lui permettait d'entendre toute la leçon.

— Qu'est-ce que cette racine, monsieur l'instituteur?

demanda Fischelé après avoir traduit le texte hébraïque en bon allemand, qu'est-ce que cette racine qui produit du fiel et de l'absinthe et comment faut-il entendre cela ?

Yossef dressa l'oreille ; tous ses sens étaient aux aguets.

— Cela est pris au figuré, dit l'instituteur. Moïse a désigné par ces mots ceux qui abandonnent la religion juive pour s'en aller vers les païens, car tu sais qu'à cette époque-là, à l'exception des Juifs, le monde entier était idolâtre. Donc celui ou celle qui renonce à la religion juive est considéré comme une racine amère au milieu de fruits sucrés. As-tu compris ?

— Pourtant ! pourtant ! se dit intérieurement Yossef peu satisfait d'ailleurs de l'explication du précepteur.

— Après, dit ce dernier.

Et l'enfant lut :

» Et si tout en entendant ces paroles de malédiction, il se félicite lui-même dans son cœur, en disant : Mon cœur me dit que je *suis heureux* si je mêle l'ivresse à l'abondance...

— L'ivresse à l'abondance ? se demanda Yossef redevenu inquiet. *Est-elle* donc si heureuse ?

Que n'eût-il pas donné si l'enfant avait avoué qu'il ne comprenait pas le sens de ces paroles, parce que lui-même ne le saisissait pas ! L'instituteur n'eut rien à ajouter. Les feuilles de la bible continuèrent à tourner, les versets se succédaient, l'anathème suivait la bénédiction ; l'on ne s'arrêtait plus que pour commenter certains passages obscurs, mais les explications de Julius Armsteiner étaient loin d'éclairer l'homme qui se trouvait

dans la boutique, sur les faits qui décidaient de son existence.

L'instituteur et l'enfant s'étaient hâtés, d'un commun accord, d'arriver au sublime chant final de Moïse :

« Les pervers et les méchants se détachent de lui, disait le cinquième verset; ils sont une tache d'opprobre, ils ne sont plus ses enfants. »

— C'est cela! s'écria Yossef avec joie du fond de sa boutique, c'est cela! qu'on vienne dire encore que ça n'est pas écrit dans la *thora!* « Ils sont une tache d'opprobre, ils ne sont plus ses enfants. »

Un silence de quelques instants avait succédé à l'explication de ce verset. Yossef se mit de nouveau aux écoutes pour s'assurer si l'enfant ferait une question.

— A qui s'adresse-t-il, à proprement parler ? demanda Fischelé, car enfin il ne nomme personne.

— Il s'adresse aux païens et à ceux qui veulent le devenir, répondit l'instituteur.

— Aux païens seulement? se demanda-t-on dans la boutique.

Yossef commençait à douter de l'infaillibilité de l'instituteur. Il regretta vivement que Julius Armsteiner ne se fût pas donné la peine d'expliquer plus longuement un passage susceptible de tant d'interprétations. Il se promit de ramener l'instituteur sur le même sujet, aussitôt la leçon finie, « car, se disait-il, si on lui paie une si *belle somme* d'argent, c'est pour qu'il instruise l'enfant et non pour qu'il le laisse dans les ténèbres. »

On entama un passage qui excita encore au plus haut

degré l'attention de Yossef dont les sens étaient comme aiguillonnés par de brûlantes orties.

Dans son discours d'adieu aux tribus d'Israël, Moïse s'adresse ainsi à Lévi ;

« Ceux qui disent à leur père et à leur mère : « Je ne te vois pas ; » à leur frère : « Je ne te connais pas, » et à leur fils : « Je ne sais rien de toi, ceux-là obéissent à ta parole et observent ton alliance. »

Yossef fut forcé de s'appuyer des deux mains contre le mur, tant ces paroles le frappèrent. Dieu et son prophète ne l'approuvaient-ils pas de la manière la plus évidente ?

Dans la chambre, il s'était fait de nouveau un assez long silence. On eût pu entendre le sang monter et descendre par flots dans le cœur de Yossef et parcourir les battements de son pouls fébrile ! Il lui semblait que la nature entière avec tout ce qu'elle renferme, attendait avec impatience la réponse, l'explication qui allait sortir de la bouche de l'instituteur.

— Maître, dit Fischelé, je ne comprends pas ce passage. Quel est l'enfant qui dirait à son père, à sa mère ou à sa sœur : Je ne te connais pas, je ne sais rien de toi, va-t'en ? Et celui qui parlerait ainsi serait pourtant un homme pieux et aimé de Dieu ?

Pendant que Fischelé avait fait cette question, Yossef était entré doucement dans la chambre et s'était placé derrière la chaise de l'enfant. Pareil à un juge qui épie la figure d'un accusé, il attacha fixement les yeux sur les lèvres de l'instituteur.

— Cela ne doit pas s'entendre ainsi, dit celui-ci, et

je crains même que mon explication ne t'éclaire pas suffisamment... attends que tu sois plus âgé.

— Que j'attende ? répondit l'enfant en riant.

— Faites-le-lui comprendre autant que le comporte sa raison, monsieur l'instituteur, dit Yossef avec un calme apparent, Fischelé ne manque ni d'esprit ni d'intelligence.

Julius Armsteiner sentit sans peine que l'explication de l'obscur passage intéressait autant le père que l'enfant.

— Sais-tu ce que c'est qu'un ecclésiastique ? demanda-t-il.

— Pourquoi ne le saurais-je pas ? C'est un curé.

— Bien. Le curé a-t-il femme et enfants ?

— Mais cela lui est défendu.

— Veux-tu savoir pourquoi ? si le curé avait femme et enfants, le monde s'imaginerait qu'il ne serait plus un bon ecclésiastique.

— Pourquoi ?

— Aux yeux du monde, l'ecclésiastique est le représentant de Dieu sur la terre, parce qu'il a le pouvoir d'absoudre les hommes de leurs péchés et de les en laver complétement. Donc, celui qui jouit d'un si grand pouvoir aux yeux des chrétiens, celui qui peut lier et délier, doit être plus qu'un homme, car il travaille pour Dieu sur cette terre.

— Plus qu'un homme ? demanda Fischelé étonné.

— Cela signifie, qu'il ne doit pas marcher dans les mêmes voies que le reste des hommes, qu'il doit préférer Dieu à tout ce qui est sur terre et détacher son cœur de tout ce qui réjouit les hommes. Comme le guide qui

nous indique une route, il doit s'élever au-dessus des hommes pour mieux en être vu.

Ici la voix colère de Yossef interrompit l'instituteur.

— Pardonnez-moi, monsieur l'nstituteur, dit-il avec un geste de vivacité, mais c'est à devenir fou que d'écouter plus longtemps vos discours. Quel rapport y a-t-il entre ce texte et vos explications ? De même qu'un bouffon, vous faites rimer toutes choses ensemble, sans vous en préoccuper davantage. Qu'est-ce qu'un ecclésiastique a donc à démêler maintenant avec le *chumech* (Pentateuque) ? Avez-vous envie de faire de mon enfant un ecclésiastique ? est-ce pour cela que vous lui enseignez les devoirs d'un curé ?

L'instituteur, avec ce sourire de supériorité propre aux gens qui croient en quelque sorte déroger à leur dignité en réfutant les erreurs d'un *illettré*, l'instituteur, disons-nous, sans paraître blessé de l'observation singulière de Yossef, répondit :

— Mon bon Rebb Yossef, pourquoi ne pas me laisser achever mon explication ? J'ai voulu faire comprendre à votre fils que les prêtres catholiques invoquent ce verset de la bible pour prouver qu'ils n'ont rien à démêler avec l'Etat et qu'ils sont dégagés envers lui de tout devoir et obligation. Je voulais dire que ce verset est la clef de voûte de l'Eglise catholique, qu'il est le clergé lui-même, et qu'aussi longtemps que le clergé en saura tirer les conséquences....

— Laissez-moi tranquille ! s'écria Yossef en colère et en frappant la table de son poing, laissez-moi tranquille avec vos ecclésiastiques et vos clefs de voûte ! Lors-

que j'aurai envie de faire construire une voûte, je ferai venir les maçons et non vous...

— Bon Rebb Yossef, interrompit l'instituteur pour calmer la colère de son adversaire, je n'ai pas songé un instant...

— Vous avez songé à mille choses et vous avez oublié la véritable. Mon enfant est un enfant juif et son père est l'enfant d'un juif; il faut donc lui parler clairement. Si l'enfant vous demande : « Comment Dieu peut-il exiger qu'on dise à son père, à sa mère ou à sa sœur : Je ne te connais pas, je ne sais rien de toi, » vous devez lui répondre : « Oui, oui, Dieu peut exiger cela ; si ton père, ta mère ou ta sœur méconnaissent Dieu, s'ils le trahissent lui et le monde entier, alors ils sont de la mauvaise race dont parle l'Ecriture, parce qu'ils ont renié Dieu, alors aussi ils sont une tache d'opprobre. C'est à ce père, à ce frère, à cette sœur qu'on doit dire : Je ne te connais pas, je ne sais rien de toi. » Mais ce n'est pas avec vos billevesées qu'on instruit un enfant juif. Voilà comment je comprends ce verset et tous vos ecclésiastiques, et toute votre philosophie ne me détourneront pas de mon opinion.

L'instituteur ne se rappela-t-il qu'en ce moment l'histoire de cet intérieur que les paroles de Yossef avaient fait ressortir avec des couleurs si vraies? ou bien, blessé des rudes propos d'un homme *vulgaire*, jugea-t-il toute réponse indigne de sa supériorité? Quoi qu'il en soit, il garda le silence.

— Après ! dit-il à l'enfant au bout de quelques moments.

Et Fischelé lut :

« Seigneur, bénis sa fortune, complais-toi aux œuvres de sa main; brise les reins de ceux qui s'insurgent contre lui, de ceux qui le haïssent, afin qu'ils ne se relèvent pas. »

— Nous y voilà ! dit Yossef, et vous pouvez vous convaincre maintenant qu'il ne s'agit nullement de vos ecclésiastiques. Il n'est question que de Juifs, mais non d'ecclésiastiques ou de voûtes d'église. Oui, il est béni, béni jusqu'à la centième génération, celui qui ne connaît plus sa mère ni sa sœur, et Dieu « brise les reins de ceux qui s'insurgent contre lui, afin qu'ils ne se relèvent pas. »

Sur ces mots, l'instituteur ferma sa bible et mit fin à la leçon.

Y eut-il entente entre ces deux hommes? Lequel des deux était dans le vrai?....

VIII

DANS LES CHAMPS.

Yossef avait retrouvé ce calme, ce sentiment de fierté que donne la victoire et qui devient une nécessité pour

l'existence des hommes de son caractère. Il se sentit ranimé, car sa haine avait trouvé une confirmation écrite et que Dieu lui-même avait scellée de son cachet.

Maintenant il eût soutenu au prix de son sang et de sa vie et aux yeux du monde entier la légitimité de sa haine. Il avait trouvé sa défense morale, et quant à la défense physique, il comptait s'en charger lui-même en toute occasion. Les caractères de cette trempe, aussi forts dans leur haine que dans leur amitié, ne se contentent pas longtemps de la simple persévérance de leurs idées. Il faut qu'ils exécutent, qu'ils réalisent ce qui les agite et ce qu'ils voudraient rejeter loin d'eux. Ou leur poing est crispé ou leur cœur tout ouvert ; entre ces deux, point de milieu...

Il nous faut suivre pas à pas ce caractère étrange et ne pas le perdre de vue un seul instant. Si nous pouvions observer la respiration de cet homme pendant son sommeil, compter les gouttes de sueur qui perlent sur son front, évoquer les rêves inquiets qui l'agitent, il nous serait facile d'y trouver les indices soit du calme, soit de la tempête. Mais il ne nous est donné d'observer Yossef que dans ses rapports avec des faits réels ; nous ne pouvons donc l'envisager qu'à ce point de vue.

Aujourd'hui nous le voyons s'acheminer vers un village éloigné où il doit prendre chez des paysans une *partie de laine* et de peaux de bœuf. Sur sa route, il a rencontré un vieux paysan qui se rend dans le même village, son lieu natal. Tout en causant avec lui, Yossef a appris que le paysan avait, lui aussi, une certaine quantité de laine à vendre : le marché fut bientôt conclu.

« Vous n'aurez qu'à vous présenter chez moi à l'heure que vous voudrez, lui dit le paysan, vous trouverez la marchandise prête; il vous suffira de demander Wacz-law Smetana; chaque enfant du village pourra vous indiquer sa demeure. »

— C'est vous qui êtes Smetana? demanda Yossef en regardant le paysan avec une certaine frayeur.

Le ton qui accompagna cette question dut choquer, blesser même le paysan, car, à son tour, il regarda fixement Yossef, et lui demanda sur un ton de mauvaise humeur :

— Pourquoi cette question? Mon nom serait-il par hasard celui d'un fripon, d'un gibier de potence?

— Comment pouvez-vous parler ainsi? protesta Yossef, si je vous ai fait cette question, c'est que votre nom ne m'était pas inconnu.

— Que voulez-vous dire?

— Je connais quelqu'un dans notre village qui porte le même nom que vous, dit Yossef à voix basse.

— En ce cas, vous connaissez mon fils, Pavel Smetana, et vous voulez parler sans doute de celui qui a épousé la fille de la Juive.

— Oui, répondit péniblement Yossef après quelques instants de silence. En même temps il devint pâle comme la mort. Sa réponse, à peine perceptible, n'était sortie qu'avec effort de sa bouche contractée.

Quel hasard! Il cheminait maintenant à côté du beau-père de Madeleine! Sous la première impression de sa surprise, il se sentit l'envie de fuir loin du paysan, et de se cacher derrière quelque mur; mais il n'eut pas la

force de réaliser son dessein. Il lui semblait qu'il était contraint de demeurer là, comme si la destinée d'un homme eût dépendu de sa présence.

Il continua à marcher à côté du paysan qui lui parla longtemps de lui-même et de son fils; mais Yossef ne l'écoutait qu'avec distraction. Tout à coup le paysan s'arrêta au milieu de la route, et Yossef dut lui-même ralentir ses pas précipités. Nos deux hommes demeurèrent assez longtemps placés l'un en face de l'autre, sans s'adresser un mot.

— Croiriez-vous, en me voyant, dit enfin le paysan qui fixa des yeux perçants sur la figure de Yossef, croiriez-vous que j'ai un fils dans votre village qui ne se trouve qu'à quelques lieues du mien, et que depuis dix ans je n'ai pas fait une visite à ce fils? « C'est d'un mauvais père, » vous dites-vous, n'est-il pas vrai? Je vois bien que c'est là votre pensée.

— Je ne saurais croire cela, avant de savoir pour quel motif vous aurez agi de la sorte, répondit Yossef qui sentit son cœur se resserrer.

— Mon fils a pris pour femme la fille de la Juive, dit brièvement le paysan, comme pour dépeindre par ces quelques mots toute une histoire de dix années.

Les deux hommes continuèrent leur route en silence, pendant quelques instants.

— Et vous avez regardé ce mariage comme une honte? demanda Yossef, dont les lèvres tremblaient, tant son cœur était ému.

— Je peux vous l'avouer, répondit le paysan, bien que vous apparteniez au même peuple que ma bru, oui, j'en

ai honte et j'ai voulu tuer mon Pavel. S'il avait incendié ma maison, s'il m'en avait chassé et qu'il m'eût réduit à tendre le chapeau dans les rues pour demander l'aumône, tout cela m'aurait mis bien moins en fureur! Mais le gars me dit, en ce temps-là, que si je lui refusais mon consentement, il s'attacherait deux lourdes pierres au cou et se jetterait dans l'endroit le plus profond de l'Iser. Je ne voulus pas perdre mon fils unique, et ainsi est arrivé... ce qui est arrivé.

Yossef marchait comme un somnambule à côté du vieux paysan. Quand ce dernier eut finit son récit, il lui demanda :

— Il y a dix ans, dites-vous, M. Smetana, que vous n'avez vu votre fils?

— Depuis qu'il est marié avec la fille de la Juive. Il est venu me voir souvent, surtout dans les premiers temps, il s'est jeté à mes pieds en pleurant et a reçu de moi plus d'un coup de poing dans la poitrine. Je l'évitais, je ne voulais plus le voir. Toutes les fois qu'on me parlait de Pavel, je le maudissais comme un bandit qu'on mène au gibet.

— Comment se fait-il cependant ?... demanda Yossef; une curiosité irrésistible le poussait à tout apprendre, mais il s'interrompit lui-même comme s'il était allé trop loin dans ses questions.

— Ecoutez ce qui s'est passé, répondit le paysan. Je suis vieux et cela est connu depuis longtemps et des oiseaux qui voltigent sur les toits et du chantre du village qui déjà se réjouit de sonner les cloches le jour où l'on enterrera Waczlaw Smetana à côté de sa femme.

Elle m'attend depuis longtemps. D'ailleurs je suis affligé d'une toux violente, et à chaque quinte, je crois entendre la voix de ma vieille qui m'appelle dans son impatience. De là vous pouvez conclure en toute assurance ce que je vais vous dire : Avant la fin de cette année, le chantre sonnera les cloches pour moi et les musiciens toucheront leur pour-boire. Waczlaw Smetana n'est plus qu'une vieille maison dont il ne reste debout que les quatre murs ; à voir l'intérieur de cette maison on dirait qu'on en a *saisi* les meubles. Rien n'y est à sa place, tout y est retourné et sens dessus-dessous ; le médecin ne saurait plus y mettre de l'ordre.

Yossef mû par ce sentiment qui nous fait répondre par des paroles consolantes à toute pensée lugubre de nos semblables, quelque légitime qu'elle nous paraisse, Yossef essaya de prouver au paysan qu'il envisageait l'avenir sous des couleurs trop sombres. Le paysan lui répondit tristement avec un sourire de moribond sur les lèvres :

— Devant ma fenêtre se trouve un vieux poirier plus âgé que n'importe quelle personne du village. Cette année, pour la première fois, il n'a pas fleuri, et je sais ce que cela signifie.

— Cela signifie que l'arbre est bon à abattre, dit imprudemment Yossef.

— Vous avez dit le mot, répondit le paysan que la certitude de sa mort prochaine ne paraissait effrayer nullement. Mais laissez-moi vous raconter le reste et écoutez ce qui m'est arrivé la semaine passée. Au milieu de la nuit, je fus éveillé brusquement par ma toux. Je pensai

bien que mon asthme ne me laisserait plus vivre un quart d'heure, mais il paraît que mon corps n'est pas encore brisé et morcelé complétement, puisque l'accès se calma bientôt. Me sentant revenir à la vie, je ne pus m'empêcher, à ma propre surprise, de songer au poirier placé devant ma fenêtre et qui n'a pas voulu fleurir cette année. Eh bien, savez-vous la pensée qui m'a obsédé pendant toute la nuit? L'arbre, me disais-je, refuse de fleurir parce qu'il sait bien que Waczlaw Smetana descendra dans la fosse avant la fin de cette année et qu'un seul homme au monde se réjouira de sa mort. Là-dessus, je me décidai à me lever de grand matin, et à me mettre en route pour aller voir mon fils. Il ne sera pas méchant, me disais-je, au point de fermer la porte de sa maison à son vieux père, parce que je lui ai fermé la mienne. Après tout, pensais-je encore, Pavel ne doit pas mener une bien mauvaise vie, puisque depuis dix ans qu'il vit avec la fille d'une juive, on n'a rien appris de particulier sur le compte de sa femme. Personne d'ailleurs, jusqu'ici, n'est venu me dire ce qu'il en est réellement de ma bru, si elle est bonne ou méchante.

— N'est-elle pas baptisée? interrompit Yossef en épiant le paysan du regard.

— Ce qui m'avait irrité le plus, dès le premier moment, c'était la pensée qu'à dix milles à la ronde, on devait lire sur la figure de Waczlaw Smetana que son fils avait épousé une juive. Le monde ne devait-il pas me désigner du doigt? Il est vrai que ma bru n'est plus juive, mais le monde l'appelle toujours *la juive*, bien que depuis dix ans elle aille à l'église, qu'elle ait

reçu le baptême et qu'elle soit la femme de mon fils.

En ce moment une vive rougeur parut sur la figure de Yossef. Etait-ce l'effet de la honte ou de la colère?... Il demeura muet.

— Le lendemain, continua le paysan, après avoir examiné avec soin mon poirier, je reconnus qu'un miracle de Dieu pouvait seul lui faire reproduire des fleurs. Il faut vous dire que la chose n'est pas impossible. Il est tel arbre qui reste pour ainsi dire muet pendant des années ; déjà vous avez levé la hache pour l'abattre jusqu'à la racine, quand tout à coup il se ravise, et, à votre retour au jardin, vous le trouvez couvert de fleurs blanches et roses. Mais j'eus beau examiner mon poirier, il était creux de haut en bas au point que deux hommes auraient pu y trouver place. Quant à la séve, il ne savait plus ce que c'était. Là-dessus, je rentrai dans ma chambre, je pris ma canne et me mis en route.

— Pour aller où ? demanda Yossef avec distraction.

— Où serais-je allé si ce n'est chez Pavel, mon fils, dit le paysan sur un ton quelque peu colère. Avec quel autre homme au monde pouvais-je avoir à terminer quoi que ce soit, avant que l'on ne m'enterrât ? Je ne dois rien à personne et personne ne me doit rien, mais entre mon fils et moi il restait un compte que je tenais à régler avant qu'il ne fût trop tard. Je sortis donc de grand matin et ne rentrai que bien tard dans la soirée.... le vieux poirier n'a plus de vigueur... J'arrivai dans la maison de Pavel, pendant son absence, et ne trouvai que sa femme et ses enfants qui ne me connaissaient pas. Sans dire que j'étais le grand-père, je m'adressai à ma bru : « Je désirerais atten-

dre le retour de votre mari, lui dis-je, j'aurais à lui parler. » La femme de mon Pavel me répondit qu'elle n'avait rien à y redire ; elle m'invita à m'asseoir, fit dormir son plus jeune enfant couché dans le berceau et envoya le plus âgé chercher de la bière, du pain et du beurre. Puis, elle s'assit tout près et en face de moi, de sorte que je pus la regarder tout à mon aise. De minute en minute elle me plut davantage. Tout d'abord, j'avais remarqué qu'elle devait être une bonne mère, car ses enfants étaient propres et bien élevés et depuis longtemps je n'en avais vu de pareils. L'un d'eux désobéissait-il, sans le battre et sans lui dire selon l'habitude des mères : « Attends que ton père arrive ! » elle savait, sur-le-champ, le rendre docile, et cela à mon grand plaisir. Sa seconde fille a reçu, lors de son baptême, le nom de ma vieille : elle s'appelle Marianka.

— Marianka ! dit Yossef tout étonné.

— Marianka est une enfant superbe. Elle se mit à trotter entre mes jambes et s'y attacha tout en me regardant comme si elle m'avait connu depuis sa naissance. Figurez-vous mon émotion, lorsque je vis l'enfant chercher à grimper à toutes forces jusque dans mes bras, en m'appelant son grand-père. « Petite folle, lui dit la femme de mon Pavel en riant, ce n'est pas ton grand-père quoiqu'il lui ressemble à s'y tromper. » Elle voulut prendre l'enfant, mais lui se cramponna à moi en s'écriant : « Je reste avec mon grand-père ! » En ce moment, la cloche sonna l'angelus et je fus témoin d'une scène à laquelle je ne m'étais pas attendu. La femme de mon Pavel s'agenouilla devant le Sauveur, la petite fille et le petit garçon

se mirent à genoux à côté d'elle et répétèrent mot pour mot le *pater noster* que leur mère récitait à haute voix. Bien que j'aie soixante-dix et quelques années, je me mis à écouter la mère comme si j'avais entendu cette prière pour la première fois de ma vie. « A-t-elle bien été Juive? me disais-je ; elle a dû recevoir les eaux du baptême le jour même de sa naissance. »

Yossef dissimula les tourments indescriptibles de son cœur. Il ne put répondre que par de muets balancements de tête à un récit qui souleva tous ses esprits, comme si on les avait aiguillonnés avec des orties.

— Je tenais toujours la petite fille dans mes bras et Madeleine agenouillée priait encore avec les deux enfants, lorsque la porte s'ouvrit et laissa entrer Pavel, mon fils. Il est inutile de vous raconter le reste ; j'ai réglé mon compte avec lui, il reste Pavel, mon fils, et je suis toujours Waczlaw Smetana, son père. Nous sommes redevenus les meilleurs amis. Puisse Dieu lui conserver longtemps sa Madeleine ! C'est une femme qui ne ressemble en rien aux autres, et qu'on ne saurait assez apprécier. Grâce à elle, mon fils est devenu un tout autre homme. Je m'en suis aperçu à mille indices. Le jour où mon Pavel s'est marié contre ma volonté avec la fille de la juive, je ne lui ai donné que son matrimoine et pourtant il possède aujourd'hui plus de quatre-vingts arpents de terre. Par son économie et avec l'aide de sa femme, il a su se tirer d'affaire pendant dix ans, sans me demander un sou, et d'après ce que m'a dit Madeleine, il ne doit pas la valeur d'une cuillerée de sel. Maintenant je retourne chez moi, et dans quatre semaines au plus tard je ferai venir mes

enfants pour leur donner tout ce que je possède. Notre-Seigneur me pardonnera si pendant dix ans j'ai mal agi envers mes enfants et peut-être l'enfer me paraîtra moins brûlant, quand je me rappellerai qu'une Madeleine prie pour moi sur cette terre.

A l'entrée du village Yossef se sépara du beau-père de sa sœur, sans lui avoir dit son nom. Le paysan lui demanda s'il viendrait voir sa laine, mais Yossef ne donna qu'une réponse vague. Il perdit sa journée et négligea toute affaire comme un jeune homme qu'on eût envoyé pour la première fois au village. Il n'alla pas chez Waczlaw Smetana...

Il avait peur du vieux paysan !

IX

UN AUTRE AUSSI REND SES COMPTES.

Le sabbat, le jour du Seigneur était revenu. Cette fois, Yossef n'alla pas, comme d'habitude, à la synagogue de la communauté voisine. Le corps enveloppé dans son blanc *taleth* (1), le livre de prières sous les yeux, il se

(1) Echarpe dont on s'enveloppe pendant la prière.

livra chez lui au recueillement. Sa mère lui demanda bien pourquoi il s'abstenait aujourd'hui de se rendre à la synagogue, mais Yossef ne lui donna que des réponses évasives. L'inquiète Marièm lui dit avec un profond sentiment de chagrin :

— On se croit toujours plus malade que tous les hommes de la terre, et pourtant on finit par en trouver un qui souffre plus que nous. Je crains bien que tu ne te sentes pas à ton aise ; tu as très-mauvaise mine.

— Peut-on avoir bonne mine, si l'on vous aigrit la vie ? dit Yossef en interrompant sa prière.

— Dieu vivant ! s'écria la vieille femme avec douleur ; qui donc t'aigrit la vie ? Est-ce que je vieillirais trop à ton gré ?

— Et tu t'imagines que je répondrai à une question pareille ? dit Yossef avec calme ; et il continua de prier avec ferveur.

La prière terminée, Fischelé chercha la bible, et se mit à répéter avec son père, tout en le chantant selon le *tropp* (1) ce même chapitre de la semaine que l'enfant avait expliqué avec son maître. Cela dura bien deux heures. Yossef lisait dans une autre bible ouverte devant lui et se bornait à reprendre de temps en temps l'enfant lorsqu'il lui arrivait de se tromper. Chose singulière ! Ce même chapitre qui pendant la leçon récente de l'instituteur, avait donné tant de force et de courage à Yossef, cette source où sa haine s'était alimentée avec tant de conviction, ne fit aujourd'hui que peu d'impression sur

(1) Air traditionnel.

lui. A peine les versets de ce chapitre le portèrent-ils à réfléchir pendant quelques instants. Que lui importait maintenant ce qui était écrit dans la bible ? Que lui importaient les paroles que Moïse avait adressées, il y a des milliers d'années, à un peuple dont la situation s'adaptait comme une anse à son vase à chacun de ses discours, à chacune de ses bénédictions et à chacun de ses anathèmes ?

Après la lecture de la bible, Yossef, comme si dans la journée il n'y avait pas eu le moindre échange de paroles ironiques entre lui et sa mère, dit à la vieille femme :

— Mammé, devine donc avec qui j'ai fait route cette semaine, en m'en allant au village ?

— Avec *Elle* peut-être ? demanda la vieille Marièm sur un ton joyeux.

Le front de Yossef se rembrunit.

— Avec *Elle ?* dit-il tristement. avec *Elle ?* non c'est son beau-père que j'ai rencontré.

— Eh bien ?..... demanda la mère tout en épiant le visage de son fils.

Yossef craignait sans doute que le récit de sa rencontre avec Waczlaw Smetana le paysan, ne donnât un moment de bonheur au cœur de sa mère, ne portât le doux souffle de la consolation dans cette âme épuisée par dix ans de luttes et de souffrances, ne jetât un rayon de lumière sur les ombres d'une douleur qui datait de si loin ; sinon, eût-il employé tant de mordante ironie pour dire à sa mère si impatiente d'entendre sa réponse :

— Nous avons voyagé ensemble, nous avons parlé de toutes sortes de choses, le paysan m'a même proposé une

affaire, mais je ne m'en suis pas occupé. Je ne veux être en relation avec quiconque *la* touche de près ou de loin. Aussi l'ai-je planté là.

Pauvre Marièm ! Elle s'était attendue à bien autre chose !. ...

Dans la soirée du sabbat, après la *Habdala*, — c'est à dire après la cérémonie symbolique qui consiste à allumer, puis à éteindre un cierge béni pour établir ainsi la différence du jour du Seigneur et des jours ouvriers, — Yossef avait l'habitude de régler ses comptes de la semaine. Il écrivait, il supputait ses recettes et ses dépenses, il inscrivait le nom des paysans qui devaient être *avertis* dans la semaine, enfin il s'occupait de tout ce qui concernait ses affaires. Fischelé, pendant ce temps, était chargé d'empiler les pièces d'argent, selon l'ordre de leurs différentes valeurs, et en pareille circonstance, la table se trouvait tellement encombrée que le chandelier destiné à l'éclairer n'y trouvait plus de place. L'enfant (et Yossef lui répétait cela presque toutes les semaines) devait apprendre ainsi ce que valait l'argent, afin que dans le cas où il recevait un florin en échange d'un objet de dix sous, il sût combien il avait à rendre sur la pièce. Aujourd'hui, cependant, Yossef se passa du concours de Fischelé. Il lui ordonna de ne pas *bouger* de la soirée, attendu qu'il s'occupait à régler les intérêts des intérêts d'un capital et à établir un compte qui rendrait sa tête grosse comme une maison. Du fond du tiroir de son bureau, il tira des paperasses jaunes de vétusté et se mit à les parcourir à l'aide de ses lunettes pour les lire plus distinctement. Il calcula, calcula, se trompa souvent et

effaça plus d'une fois les chiffres tracés à la craie sur la table, pour recommencer son travail. La sueur perlait sur son front qui battait sous les efforts d'un pénible travail mental. Sa mère et son fils le regardaient avec surprise. Fischelé ne *bougeait* vraiment pas, et dans la salle régnait un silence si profond qu'on n'entendait que le faible grincement de la craie glissant sur la table.

Cependant Yossef parut être arrivé à ses fins. Il poussa un profond soupir, écarta les jaunes paperasses et examina une dernière fois la longue rangée de chiffres tracés sur la table et dont il reconnut enfin l'exactitude. Puis, il retourna à son vieux bureau et dans le tiroir le plus secret il prit une somme composée de pièces d'argent et de valeurs en papier. Il mit un temps assez long à compter la somme. Ensuite, il traça sur le bord de la table le chiffre suivant qui représentait le résultat final du travail de la soirée et que Fischelé lut par dessus les épaules de son père : 578 *florins* et 35 *kreuzer*.

Yossef, les mains appuyées avec force sur le bord de la table, regarda fixement d'abord les piles d'argent, puis le chiffre qui représentait la somme.

— J'en ai fini avec *Elle*, murmura-t-il, mais pas assez bas pour que Marièm et Fischelé ne pussent l'entendre.

Ces mots furent pour tous deux le signal qui les autorisait enfin à sortir de l'immobilité qu'on leur avait imposée si sévèrement dans le cours de cette soirée.

— C'est étonnant ! dit Fischelé ; tout à l'heure la table était couverte de craie et maintenant il n'y reste plus que cinq chiffres.

— Ne veux-tu pas souper maintenant? dit la vieille Marièm ; tu t'es assez cassé la tête,

Yossef fixait toujours l'argent.

— Voilà 578 florins et 35 kreuzer bien comptés, dit-il tout haut à la grand'mère, et sans détacher les yeux de la table. Il n'y manque pas un sou. Tu les prendras et tu les *lui* enverras par la servante qui ne devra revenir qu'avec une quittance constatant que l'argent a été remis en mains propres.

— Que veux-tu dire? demanda Marièm étonnée à juste titre, à qui dois-je envoyer cet argent?

— A *Elle.*

— A Dinah, par hasard?

— J'ai fait mes comptes, dit Yossef dont les yeux étaient toujours fixés sur les piles d'argent de la table, j'ai fait mes comptes et j'ai trouvé qu'il *lui* revient encore 578 florins et 35 kreuzer, y compris les intérêts des intérêts. Pendant les dix ans que cet argent est resté placé chez moi, il a produit la somme nette de 578 florins et 35 kreuzer, et il ne faut pas qu'il y manque un liard.

Cette communication inattendue troubla la tête de la vieille Marièm.

— Schmah Israël! s'écria-t-elle, comment lui dois-tu tout cet argent? C'est une somme énorme!

— C'est la somme qui *lui* revient sur son patrimoine, dit Yossef avec un sang-froid glacial. Cet argent est resté placé entre mes mains pendant dix ans et je prétends ne pas en garder un liard. Je *lui* paierai jusqu'aux intérêts

des intérêts, comptés à cinq pour cent. Un frère ne peut traiter plus loyalement sa sœur.

— Tu ne lui as donc pas donné cela dans le temps? demanda Marièm après une pause de quelques instants pendant laquelle elle concentra sur un même point toutes les forces de son esprit, afin de ne pas faiblir cette fois.

— Tu ne le sais donc pas? dit naïvement Yossef. Il fallait peut-être lui donner la part de son patrimoine? Quel droit y avait-elle? Elle venait de conduire son père au tombeau, et elle aurait voulu encore en hériter! je ne lui aurais pas donné un *kreuzer*, eût-elle succombé devant ma porte.

— Yossef, Yossef! s'écria la vieille Marièm d'une voix pleine de reproches.

— A cette époque, ajouta Yossef avec plus de douceur, elle m'avait bien réclamé son héritage. Mais que lui ai-je répondu? qu'elle n'avait qu'à me dénoncer au bailliage, au tribunal, au gouvernement; qu'elle pouvait se rendre elle-même à Vienne, auprès de l'Empereur et remettre sa cause entre les mains du plus habile avocat du monde; mais qu'elle verrait bien que ma tête vaut celle du meilleur avocat.

— T'a-t-elle donc dénoncé? demanda la mère. Cette simple question parut impressionner vivement Yossef. Il regarda fixement sa mère, hébété, ébloui qu'il était par ces quelques mots qui cachaient un sens si profond.

— Si elle m'a dénoncée ?... balbutia-t-il, non..... Elle n'a pas fait cela...

— Et pourquoi n'as-tu songé qu'aujourd'hui à cette restitution?

Yossef parut ne pas sentir qu'il avait à répondre à une question capitale... Il haussa tristement les épaules :

— Je veux en finir avec *elle* une bonne fois, dit-il ; après tout, elle a droit à cet argent. Cependant, si elle m'avait dénoncé, je n'avais qu'à dire ceci : « Je n'ai pas cet argent entre mes mains, mes livres en feront foi. » Mais je veux en finir, et comme un enfant va *lui* naître encore, j'ai pensé que cet argent lui serait utile et lui servirait à acheter un champ pour un de ses enfants.

Quel langage nouveau retentissait maintenant pour la première fois à l'oreille de la vieille femme ! n'entendait-elle pas des harmonies célestes, des chœurs d'anges qui venaient lui apporter sur leurs ailes la nouvelle du changement opéré dans son fils ?...

— Yossef, Yossef, dit-elle en sanglotant, que Dieu te le rende !

— Recommande bien à la servante, répondit-il avec un sang-froid étudié, à cette exclamation si tendre et si maternelle, recommande-lui sévèrement de ne pas revenir sans avoir la quittance à la main.

— Yossef, Yossef !... dit la vieille femme d'une voix larmoyante.

Après avoir réuni l'argent en une seule pile, Yossef quitta la table, s'approcha de la fenêtre, et tout en sifflant légèrement, il tint longtemps ses regards fixés dans l'obscurité de la nuit. A quoi pensait-il ?... nous ne saurions le dire. Il quitta la fenêtre, revint à la table, regarda une dernière fois le chiffre 578 fl. 35 kr. qui y était tracé, puis d'un coup de main vigoureux il effaça le tout.

— Voilà ! dit-il à demi-voix; le meilleur était d'en finir avec *elle*.

La vieille Marièm était un esprit délicat et sensible. Ce mot *en finir avec elle* sorti pour la seconde fois de la bouche de Yossef avait, selon elle, une signification. Pendant dix ans, pensa-t-elle, il a gardé cet argent et en a laissé s'accumuler les intérêts, et il a attendu jusqu'à ce jour pour *en finir avec elle*... » Elle n'en remercia pas moins Dièu du fond de son âme, convaincue que Yossef avait fait au moins un *commencement*.

Que cette mère, en croyant à ce commencement, connaissait mal l'homme qu'elle avait porté dans son sein et nourri de son lait !

La haine qui animait Yossef contre sa sœur était devenue plus dang reuse que jamais. Il en avait émoussé lui même les traits, en cherchant à réparer une injustice qui datait de loin, mais pareille à un arbre qu'on a dépouillé de ses feuilles, cette haine n'en était devenue que plus vigoureuse et plus solide.

X

LA FÊTE DE SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE.

Bien que Yossef fût convaincu d'en avoir fini avec Madeleine, le lendemain il n'attendit pas moins avec une vive inquiétude le retour de la servante qu'il avait chargée de *lui* porter les 578 florins et 35 *kreuzer*. Enfin la servante revint et apporta une quittance rédigée en bonne forme, sur papier timbré, par le maître d'école, et constatant la réception de l'argent. Au bas de la quittance étaient écrits ces mots en caractères gros et lisibles : *Madeleine Smetana, femme de Pavel Smetana.* La grand'mère s'informa si l'envoi inattendu de l'argent n'avait pas produit de la sensation et de l'étonnement dans la maison du paysan ; mais la servante ne put la renseigner qu'incomplétement. Elle avait trouvé Pavel et Madeleine à la maison, et dès qu'elle leur eût rendu compte de sa mission, Pavel avait fait chercher le maître d'école ; quant à Madeleine, elle avait pleuré bien fort, disant qu'elle ne devait cet envoi qu'à sa mère qui, pour la seconde fois dans le courant de la semaine, lui donnait des preuves de sa bienveillance. Récemment elle lui avait envoyé du sucre et du café et maintenant elle lui faisait restituer son patrimoine.

En vain la vieille femme chercha à interrompre par

ses signes et par ses gestes le récit de la servante, Yossef avait tout entendu, et avait deviné avec le coup d'œil perçant du faucon tout ce qui s'était passé à son insu.

— Les femmes ! les femmes ! murmura-t-il entre ses dents, pendant que sa colère menaçait d'éclater dans toute sa violence.

Mais la prudente Marièm sut en prévenir l'explosion : elle demanda à la servante si Madeleine ne l'avait pas chargée de remercîments tout particuliers pour son maître, c'est-à-dire pour Yossef qui seul, après tout, avait envoyé cet argent à Madeleine.

La servante ne s'en souvenait pas bien. Elle n'avait pas entendu prononcer le nom de son maître, et il n'avait été question que de la Babé.

— Eh bien, mammé, dit Yossef avec une effrayante ironie, as-tu encore envie de *lui* envoyer du sucre et du café ?

Marièm, toujours prudente, recourut à un fin stratagème : elle fit semblant d'approuver les reproches de Yossef.

Madeleine, dit-elle, avait très-mal agi en ne remerciant pas Yossef, comme il convenait, car elle ne devait qu'à la bonne volonté de son frère la restitution de son patrimoine avec les intérêts des intérêts. Yossef, d'ailleurs, n'était tenu nullement à lui payer les intérêts et il aurait pu se contenter de lui donner le capital. Et malgré cela, Madeleine n'avait pas songé à le remercier !

Mais intérieurement, Marièm prenait le parti de sa fille contre son fils. Pourquoi, se disait-elle, Madeleine

l'aurait-elle remercié d'un bien qui lui était dû légitimement et qu'on n'avait songé à lui restituer qu'au bout de dix ans?

Grâce à ce stratagème de la vieille femme, la colère de Yossef ne déborda pas cette fois comme un torrent furieux qui dévaste et détruit tout ce qu'il rencontre. Une partie de cette colère avait été endossée par un autre, et les hommes du caractère de Yossef ne demandent qu'une chose, c'est de n'être pas seuls à haïr ou à aimer ici-bas.

Yossef, s'il croyait avoir réglé définitivement tout compte avec Madeleine, connaissait moins que tout autre sa propre situation. Il se sentit soulagé, il est vrai, par la pensée que rien ne l'attachait plus à elle et qu'il n'avait plus de tort à se faire pardonner. N'avait-il pas tout fait pour satisfaire aux lois ordinaires de la justice? Il croyait *en avoir fini*, et parfois il songeait avec la joie la plus vive *qu'elle* ne le regardait plus en rien, et qu'il l'avait secouée en quelque sorte, comme nous faisons d'un insecte qui du haut d'un arbre est tombé sur notre habit.

Mais les mauvais jours n'étaient pas bannis à jamais! Ils revinrent, et cela ne doit pas nous surprendre. Bien plus, ils se présentèrent dès la même semaine.

On était arrivé au 16 mai, le jour de la fête de saint Jean Népomucène. Avec ses huit jours de pèlerinage consacrés au patron de la Bohême, était revenu dans l'unique maison juive du village, le joli *schebou oth*, la Pentecôte des Israëlites. Pendant que Fischelé couvrait de feuillages et de fleurs tous les coins de la

chambre, en l'honneur du Décalogue et pour donner à la Babé (ainsi le pensait-il) une idée de l'aspect que présente la synagogue en pareil jour, pendant ce temps, d'autres mains étaient occupées, sur le pont, à décorer le saint qui ne cessait de bénir, en faveur du peuple, tous les fleuves et toutes les rivières, depuis le moment où, au sein de la nuit, on avait jeté le prêtre discret du haut du pont dans les flots de la Moldau.

De tous les saints de l'Eglise catholique, saint Jean Népomucène est celui dont la glorieuse auréole répand au plus loin son éclat. Des flots silencieux de la Moldau était sorti, il y a des siècles, un rayon lumineux qui jusqu'à ce jour se projette sur les milliers d'âmes du fond des cinq étoiles dont le peuple a entouré la tête du saint. La lumière qui brille sur cette tête ne le cède pas en beauté à celle qui s'échappa jadis de la crèche de l'enfant de Bethléem. Le peuple lui-même avait canonisé ce saint, et cette fois le jugement humain, malgré ses pas incertains, ne s'était pas trompé de chemin. Le pâle prêtre en refusant de trahir le secret que lui avait confié un cœur humain, avait sanctifié la discrétion aux yeux du peuple. Sur dix cœurs qui souffrent, il en est un tout au plus qui soit porté à épancher sa douleur en public, les autres préfèrent la cacher et c'est le saint prêtre couronné d'étoiles qui les console.

En ce jour, mille mains sont occupées à décorer le saint, à lui offrir des bouquets, à allumer de petites lampes de couleur, à orner sa statue de guirlandes; mille cœurs aussi sont agités de la triste pensée que, dans le cours de l'année, ils auront à épancher des douleurs et des chagrins

dans le sein du pâle prêtre, et les chants qu'on entonne à l'anniversaire de son martyre, les fleurs dont on le couvre lui sont offerts partie par vénération partie par intérêt.

La fête de saint Jean Népomucène fut une journée de malheur pour Yossef.

La procession qui de l'église se porta vers le pont, vint à passer sous ses fenêtres. Les cloches retentissaient au loin, les bannières flottaient, le bruit des cantiques résonnait à travers prés et champs, en rivalisant avec les trilles éclatants de l'alouette cachée dans l'azur du ciel. Au milieu des longues files de la pieuse multitude, qui s'avançait vers le pont en chantant et louant Dieu, marchait aussi... Madeleine.

Yossef croyait en avoir fini avec elle! et pourtant le moindre nuage d'encens qui s'élevait des encensoirs portés par les enfants, le moindre son perdu, le moindre mouvement des bannières flottant dans les airs, bouleversait son sang, faisaient crisper son poing et étinceler ses yeux.

Ce ne fut pas le saint fêté et honoré qui empoisonna, en ce moment, l'existence de Yossef. Qu'est-ce que Madeleine avait à faire là? pensa-t-il. Est-ce pour *elle* que saint Jean Népomucène a été précipité du pont de Prague dans la Moldau? Est-*elle* de son peuple? Qui la force de passer sous mes fenêtres au moment même de la procession? Faut-il qu'une *baptisée* se présente pour insulter à sa mère et à son frère, sous les yeux du monde entier?

La fête de saint Jean Népomucène fut donc une des journées les plus tristes de la vie de Yossef. Tout lui pa-

raissait de travers dans la maison, tout s'insurgeait contre lui, pour troubler son existence. Les regards scrutateurs de sa mère venaient-ils à s'attacher sur lui pendant un moment, il lui semblait que mille échos lui adressaient cette question que pourtant sa mère ne prononçait pas : « Qu'as-tu donc ? n'en as-tu pas *fini* encore ? » Il laissa tomber plus d'un mot dur sur la pieuse septuagénaire coupable seulement d'avoir paru l'interroger des yeux. Pour s'arracher à qui l'entourait, ou plutôt pour s'arracher à lui-même, il courut, dans l'après-midi, au village voisin.

Il vola plein d'inquiétude à travers prés et champs, heureux quand il ne rencontrait pas quelque figure humaine. A son retour, il aperçut à l'entrée de la maison un grand et sombre personnage qui l'attendait là, et dans lequel il reconnut Stéphan Parzik le paysan. Depuis le départ énigmatique d'Anezka, on n'avait plus revu le *Doyen*. Yossef se retrouva avec frayeur en face du farouche paysan.

— Parzik, dit-il, que viens-tu faire ici ?

— J'ai à vous parler encore, monsieur Yossef, répondit le paysan, mais je ne puis le faire chez vous.

— Il faut donc que cela ait lieu de suite ? demanda Yossef étonné ; n'en sera-t-il pas temps demain ?

— Il faut que cela soit aujourd'hui, répondit le paysan avec un tremblement inusité dans la voix.

— Il paraît qu'il s'agit d'une chose extraordinaire, dit Yossef à demi-voix. Puis s'adressant à Parzik : Rentrez dans la maison, ajouta-t-il, vous m'exposerez là ce que vous désirez.

— Cela ne se peut, monsieur Yossef, répliqua le paysan en branlant la tête ; je ne peux vous parler ni ici ni chez vous. Il faut que vous vous rendiez aujourd'hui même sur le pont ; c'est là seulement et non ailleurs que je pourrai m'ouvrir à vous. Y viendrez vous ?

Yossef se prit à réfléchir un instant. L'idée d'aller respirer dans un même coin de terre le même air que le farouche Parzik, lui parut peu rassurante.

— Faut-il donc que j'y aille ?... demanda-t-il soudain.

— Je le préférerais, dit le paysan, car j'ai à vous entretenir au sujet de ma fille.

— Vous ne savez donc pas encore ce qu'est devenue Anezka ?

— Dieu le sait, et aussi l'homme qui demeure là en face ! dit Parzik d'une voix tremblante.

Et il désigna du doigt les fenêtres parfaitement éclairées du presbytère.

Une idée singulière traversa l'esprit de Yossef...

— Je viendrai ce soir à onze heures, dit-il.

— Sans faute ? demanda Parzik d'un air sombre.

— Aussi vrai que j'existe.

— Votre main.

Yossef frappa dans la main droite de Parzik. Le paysan, sans ajouter un mot, se jeta dans la rue à travers la nuit.

En se rendant vers les onze heures du soir du côté du pont où l'attendait Parzik, Yossef dut passer devant la maison de Madeleine. Il y vit encore de la lumière, et ce soir encore comme pendant cette nuit sombre où il s'était mis aux écoutes sous les fenêtres de sa sœur dont sa mère venait de lui révéler la grossesse, ce soir encore, il ne

put s'empêcher de l'épier... afin de savoir pourquoi elle avait encore, de la lumière, à une heure si avancée. D'un seul regard il put embrasser un tableau plein d'une touchante beauté ! Madeleine, la tête inclinée par le sommeil, était assise devant le berceau de son enfant ; d'une main elle touchait le rouet immobile, de l'autre elle remuait le berceau d'un air distrait. La lumière placée sur la table permettait de voir le tout.

— L'enfant serait-il malade ? se demanda Yossef vivement impressionné.

Puis, il s'esquiva doucement, comme s'il eût craint qu'un pas trop bruyant ne pût éveiller Madeleine.

Ce ne fut qu'au sortir du village, tant son cœur venait d'être ému, qu'il se rappela son rendez-vous nocturne avec Parzik. Il fit tout aussitôt des conjectures sur l'entretien dont le paysan lui avait laissé entrevoir le sujet : il s'agissait d'Anezka, la servante, qui avait disparu au milieu de tant de circonstances singulières et mystérieuses !

— A-t-elle été instiguée réellement par Madeleine, se demanda-t-il, et Parzik en aurait-il appris quelque chose ?

Et sans plus perdre un instant, il se précipita vers le pont. Arrivé là, il se trouva soudain en face de Stéphan qui semblait surgir, en ce moment même, du sein des ténèbres qui l'entouraient.

— M. Yossef ? demanda le paysan à voix basse.

— C'est moi, Parzik, que me voulez-vous ? répondit Yossef rempli de crainte.

— Venez.

Parzik prit les devants et Yossef le suivit en hésitant. Ils traversèrent dans toute sa longueur le pont sous lequel l'eau passait, comme à dessein, calme et sans bruit. La lune, les étoiles et les flots paraissaient s'être donné le mot, d'un commun accord, pour garder le silence.

Parzik s'arrêta, et, pendant quelques instants, nos deux hommes demeurèrent placés silencieux l'un en face de l'autre. Enfin le paysan prit la parole :

— Voici, dit-il, un chrétien et un juif placés tous deux devant le bienheureux Jean Népomucène, et ni l'un ni l'autre ne se découvre. D'où cela vient-il?

— Je ne vous comprends pas, Parzik, répondit Yossef avec un serrement de cœur.

— Chaque enfant peut comprendre cela, répliqua le paysân en poussant un éclat de rire brutal, le chrétien ne veut rien savoir de ce prêtre canonisé et le juif n'en sait rien. Voilà ce que c'est, M. Yossef.

Ce ton grossier pénétra Yossef d'une horreur d'autant plus grande que ses rapports journaliers avec le paysan ne le lui rendaient déjà que trop antipathique.

— Est-ce pour cela que vous m'avez fait venir ici ? dit-il, en se disposant à partir.

— Attendez donc encore, Yossef, s'écria Parzik en l'arrêtant par la main.

— Que me voulez-vous, Parzik, dit Yossef avec sévérité, je ne souffrirai pas qu'on se moque de moi.

— Ecoutez, M. Yossef, répondit Parzik en lui lâchant la main, vous connaissez ma profonde aversion pour les prêtres ; je la publierais en face de Dieu, s'il venait à descendre sur terre.

— En quoi cela vous regarde-t-il? demanda Yossef avec calme.

— Cela nous regarde, dit Parzik, cela nous regarde beaucoup. C'est grâce au curé du village que mon Anezka a quitté votre maison; c'est la faute du curé, si elle a disparu pour aller on ne sait où. Mais, vous le verrez bien, dans quelques semaines ou dans quelques mois peut-être, elle reviendra, et l'homme qui demeure là-bas au presbytère, en fera sa ménagère... oui, sa ménagère.... Et Stéphan Parzik serait le père de la ménagère du curé!...

La voix presque sanglotante du paysan toucha vivement Yossef. Jamais il n'eût supposé qu'un Stéphan Parzik fût capable de pleurer.

— Et si cela ne se réalisait pas? demanda-t-il sur un ton tendre et sympathique, si Anezka revenait?...

— Avant qu'Anezka ne revienne, cette statue s'échappera de sa chapelle, répondit le paysan en reprenant son rire brutal. Elle est corrompue de fond en comble, elle n'est plus bonne qu'à jeter aux chiens.

Yossef ne répondit pas.

— Mais que *l'homme du village*, continua Parzik en grinçant des dents, sache bien que je saurai lui arracher ses dents de loup. J'ai un chien que j'exciterai contre lui et qui lui mordra les jambes à l'estropier pour toute sa vie.

Malgré l'obscurité de la nuit Yossef put voir un éclair brillant s'échapper des yeux du paysan.

— Venez Parzik, dit-il avec compassion, venez, vous êtes trop colère aujourd'hui; je ferai tout mon possible pour vous faire retrouver votre fille.

— Vous n'y entendez rien, s'écria le paysan avec rage,

vous ne savez pas quand il est temps d'agir; c'est aujourd'hui le moment opportun, ma résolution est bien arrêtée et dix mille chevaux ne parviendraient pas à m'arracher d'ici.

— Mais que veux-tu donc faire? demanda Yossef plus surpris que curieux.

Parzik s'approcha de la chapelle et montra du doigt la figure pâle et à peine éclairée du martyr de la Bohême. Il voulut parler, mais son cœur parut se reserrer sous l'influence d'une violente convulsion ; à peine put-il proférer un son.

Regarde, dit-il d'une voix étouffée, ce personnage qu'on a décoré de tant de fleurs, de feuilles et de rubans, n'était lui-même qu'un prêtre, et ce sont les prêtres qui en ont fait cadeau au peuple. Sa chûte du haut du pont dans la Moldau n'est que mensonge. Les prêtres ont inventé tout cela. L'un d'eux à écrit cette histoire et des millions d'hommes l'ont crue sur parole.

— Mais c'est un saint! s'écria Yossef effrayé, qu'osez-vous dire, Parzik?

— Un saint, dis-tu? cria le paysan, il n'y a pas de saints, et en supposant qu'il ait été jeté réellement dans la Moldau, croîs-tu que cinq étoiles soient venues ensuite couronner sa tête? Fou, superstitieux que tu es! Crois-tu aussi qu'on a retrouvé sa langue et qu'il en a coulé du sang? Encore une fois, tu es un fou, un superstitieux. Tout cela n'est qu'une invention des prêtres que la foule a prise au sérieux. Les prêtres avaient besoin d'un saint pour endoctriner le peuple : « Venez chaque jour avouer vos péchés au confessionnal, lui ont-ils dit, sinon vous né-

gligerez votre salut, » et pour témoigner de la discrétion des confesseurs, ils ont imaginé saint Jean Népomucèue. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela !

— Ne blasphème pas, dit Yossef avec sévérité, tu n'en sais pas plus long là-dessus que ton père, ton grand-père et ton bisaïeul qui eux aussi croyaient à la sainteté de cet homme.

— Eux aussi étaient corrompus par les prêtres, s'écria Parzik en fureur, et s'ils pouvaient secouer la terre qui les recouvre, ils te diraient bien s'ils le regardent encore comme un saint.

— Ne parle pas ainsi, dit Yossef sur un ton chagrin.

— Mais qu'y faire, puisqu'il en est pourtant ainsi ? Je vais te prouver à l'instant qu'il n'est pas un saint.

— Que veux-tu faire ? demanda Yossef en frissonnant.

— On a décoré ce prêtre de trop de fleurs, de feuillages et de rubans ; tout cela est du superflu dont il n'a que faire. Je vois déjà la colère du curé quand, en revenant demain à la chapelle, il trouvera son saint dépouillé de ses habits.

— Et c'est toi qui veux faire cela ? s'écria Yossef.

Aussitôt Parzik saisit une des colonnes entourées de feuillage, mais Yossef arrêta son bras.

— Tu ne le feras pas, dit-il avec sévérité.

— Pourquoi pas ? répondit avec assez de calme le farouche paysan.

— Parce que cela n'est pas permis, dit Yossef sur un ton et avec un geste plein de fermeté.

— Qu'oses-tu dire? s'écria Parzik en poussant un éclat de rire brutal.

— Qu'on ne doit pas profaner un saint, parce que c'est un péché.

— Mais ce n'est pas un saint.

— Ecoute-moi, Parzik, dit Yossef avec toute l'ardeur de ses profondes convictions religieuses, écoute-moi. Si des milliers, et des millions d'hommes croient à la sainteté d'une chose, s'ils s'inclinent et se courbent devant elle et l'ornent de guirlandes de fleurs et de feuilles pour lui rendre hommage, et s'il se trouve un seul homme qui ne partage pas leur croyance, penses-tu que celui-là ait le droit de s'élever contre les autres, pour leur dire : « Je ne crois pas à votre saint, débarrassez-moi de sa vue, car elle m'irrite? Penses-tu que cet homme soit dans son droit? Pour qu'il eût raison, il faudrait que des millions d'hommes pussent ressusciter et revenir sur terre pour dire : « Nous nous sommes trompés, nous avons regardé comme sainte une chose qui ne l'était pas. » Mais, je te le dis, Parzik, lorsqu'un seul homme veut en agir ainsi (et puisse Dieu l'en préserver), il commet le plus grand des péchés!

— Tu es, toi aussi, un ami des *calotins*, dit le paysan d'un air sombre et sans détacher son bras de la colonne entourée de guirlandes, tu as manqué ta vocation, tu vendrais ta dernière cuiller pour en faire hommage aux *calotins*.

— Dis ce que tu voudras, répliqua Yossef avec fermeté, je ne souffrirai pas que tu portes seulement un doigt sur le saint.

— Toi ?

— Moi, répondit Yossef; et il se plaça menaçant en face du blasphémateur.

Parzik avait détaché sa main de la colonne de la chapelle ; nos deux hommes, devenus muets, se toisèrent du regard.

— Je voudrais bien savoir qui m'en empêchera, dit Parzik avec un calme terrible.

Un rayon de lumière tomba de la lanterne de papier coloré qui brulait devant le saint sur la figure de Yossef, laquelle reflétait en ce moment toute l'élévation de ses sentiments. Yossef ne sourcilla point. Avec un sang-froid égal à celui du brutal paysan, mais avec plus de fermeté dans la voix, il répondit :

— Essaie donc !...

Pour toute réponse, Parzik saisit de sa main vigoureuse la colonne aux guirlandes qui s'ébranla sous sa puissante étreinte. Mais déjà le bras de Yossef s'était appesanti sur la nuque du paysan qui s'abattit sur le sol avec le fracas d'un arbre vigoureux de la forêt terrassé par la tempête.

Parzik chercha à se dégager et avec la main qui lui était restée libre, il voulut frapper Yossef, mais celui-ci le retint comme dans une étreinte de fer. Le silence de la nuit n'était troublé que par les cris étouffés des deux lutteurs. Ce combat muet avait je ne sais quoi d'horrible que la langue ne saurait exprimer. Chacun de ces deux hommes si vigoureux cherchait à prendre l'avantage sur son adversaire, et bien qu'ils n'eussent pas de haine l'un contre l'autre, chacun d'eux était décidé à arracher la

vie à l'autre, si besoin en était. Le paysan avait presque réussi à se dégager de l'étreinte de son adversaire ; il mordit la jambe droite de Yossef qui lâcha prise en chancelant et en poussant un grand cri de douleur.

— Ami des calotins!... calotin! s'écria Parzik en se dressant sur ses pieds, attends... tu verras, calotin !

— Il y va de la vie, Parzik, dit Yossef tout tremblant et épuisé par la lutte, l'un de nous ne sortira pas vivant decette place.

Parzik, dont l'œil avait le regard du vautour qui guette une proie placée à sa plus proche portée, Parzik allait s'élancer sur Yossef, quand un cri terrible retentit derrière la chapelle et glaça le sang dans les veines de nos deux champions. Aussitôt une forme humaine se précipita vers Yossef et s'agenouilla à ses pieds... C'était une femme.

— Ne le tuez pas, dit-elle en levant les mains, ne le tuez pas, c'est mon père!

Un faible rayon de lumière tomba de la lanterne placée devant le saint couronné de fleurs, sur le visage de cette femme agenouillée, et les deux hommes la reconnurent...

C'était Anezka.

XI

LA FLEUR S'ENTR'OUVRE.

Le paysan reconnut sa fille; et à ce spectacle, cette robuste nature fut profondément émue. Il se couvrit la figure de ses mains : on eût dit que le sauvage Stéphan Parzik rougissait devant sa fille. Sans demander à Anezka la cause de son apparition subite, il partit et s'élança sur la route du village. Longtemps encore ses pas retentirent sur le pont, puis enfin tout ce qui pouvait rappeler la présence du paysan se perdit dans le silence de la nuit.

Anezka pleurait toujours au pied de Yossef. Il était tellement frappé de tout ce qui venait de se passer, qu'il ne put prononcer une parole. Maintenant seulement et depuis que Parzik avait quitté le théâtre de l'événement, il sentit ses forces abandonner son corps si violemment agité. Ses mains s'étaient engourdies à tel point qu'il lui semblait qu'on les lui avait séparées du poignet; des nuages flottaient devant ses yeux.

Pour ne pas s'affaisser de faiblesse, il s'adossa à une des colonnes qui soutenaient la chapelle de Saint-Jean Népomucène. Il pensa mourir d'épuisement.

Si digne de pitié que fût la situation de la jeune fille étendue tout en larmes sur le sol, il ne se sentit pas la

force de la secourir; car lui-même serait tombé en ce moment, rien que sous le souffle d'un enfant, tant tout son être était anéanti. La fraîche brise du soir le ranima à peine ; il sentait son sang s'échauffer de plus en plus et ses forces lui manquer.

— Anezka, dit-il tout bas, raconte-moi donc comment tu es venue ici.

La servante se releva sur ses genoux : Yossef fut effrayé de l'aspect terrible que lui offrit la figure à peine visible de la jeune fille. C'était la figure d'une morte qui aurait lutté contre une souffrance violente avant de rendre le dernier soupir. Son foulard était tombé de sa tête, et ses noirs cheveux couvraient son front pâle et élevé.

— Anezka, dit Yossef profondément ému, qu'as-tu? d'où viens-tu? as-tu été malade?

Point de réponse.

Yossef dut renouveler ses questions sur le ton d'une tendre compassion, avant que dans sa douleur, la malheureuse pût trouver une parole intelligible.

— Ne me parlez pas, dit-elle en sanglotant, je ne mérite seulement pas que vous crachiez sur moi, ne me parlez pas.

— Anezka, dis-moi ce que tu as, demanda Yossef avec douceur. J'ai oublié tout ce que tu nous as fait. La *Babé* surtout ne peut t'oublier, et il ne se passe pas de jour sans qu'elle songe à toi.

— La Babé, la bonne Babé! s'écria Anezka en tordant ses mains avec désespoir, tuez-moi sans hésiter, monsieur Yossef, le monde n'y perdra rien.

— Petite folle, dit Yossef attendri, peut-être n'as-tu

pas conscience de ce que tu as fait. N'as-tu pas toujours été une bonne fille, et ma famille ne t'a-t-elle pas traitée comme un enfant de la maison?

Yossef ne soupçonna pas que ses douces et tendres paroles retombaient comme des gouttes empoisonnées sur l'âme de la pauvre créature.

— Taisez-vous, taisez-vous, s'écria celle-ci, ou je me tue sous vos yeux. Je ne mérite seulement pas qu'on me dise : Va-t'en, traîtresse. Que ne me casse-t-on la tête avec une hache, afin de me débarrasser de la vie!

Yossef pensa malgré lui à la *ménagère du curé*, qui avait donné à Stéphan Parzik l'idée criminelle de profaner l'image du saint. Il allait interroger Anezka à ce sujet, quand elle lui dit en sanglotant :

— Rien n'eût été changé dans ma position et je serais restée avec la *Babé* jusqu'au jour de sa mort, et alors même je ne l'aurais quittée qu'en fondant en larmes, si j'avais su ce que je sais maintenant. Mais quelqu'un s'est mis entre elle et moi, et tout est fini aujourd'hui!

— Que sais-tu donc maintenant? demanda Yossef.

— Je sais que vous n'êtes pas un ennemi de notre religion.

— Je ne le suis certes pas, dit Yossef avec toute l'assurance d'un cœur plein de foi; je ne le suis certes pas, répéta-t-il, comme pour donner plus de force à sa parole.

— Et qui le sait mieux que moi? répondit la servante sur un ton solennel, qui le sait mieux que moi? n'étais-je pas là quand vous avez sauvé mon père de l'enfer? mon père a voulu porter la main sur le saint, et c'est vous qui l'avez retenu, qui l'avez empêché d'exécuter son dessein.

Le curé me disait toujours : « Ton père ira en enfer, parce qu'il ne croit ni au Sauveur ni aux saints, » mais il n'ira pas maintenant, puisqu'il n'a pas touché au saint, et les flammes ne le dévoreront pas.

Yossef fut frappé de cet élan passionné d'une personne qui lui était presque étrangère. La conscience de l'acte qu'il avait accompli, lui revint peu à peu. Il croyait presque en ce moment qu'il avait réellement empêché ce qu'Anezka venait de lui annoncer avec de si brûlantes paroles.

— Anezka, dit-il après une pause, qui donc t'a dit que j'étais un ennemi de votre religion ?

— Notre nouveau curé, répliqua la servante sans hésitation.

— Lui ? Comment pouvait-il savoir cela ? il ne m'en a jamais parlé.

— Il ne le disait pas moins, répondit la servante devenue plus calme, il le disait si souvent que j'ai fini par le croire.

— Mais enfin, comment le curé pouvait-il savoir cela ? dit Yossef d'un air rêveur. Il lui parut difficile, presqu'impossible d'admettre qu'on pût regarder ses sentiments personnels envers Madeleine, comme une haine de religion. Bien que Yossef eût fait cette réflexion à voix basse, la servante ne l'avait pas moins entendue.

— Il savait tout, dit-elle, et aussi exactement que s'il n'avait cessé de visiter notre maison. Il s'y trouvait quelqu'un qui espionnait pour lui et qui lui rapportait tout. Ainsi, il ne lui était pas difficile de tout savoir.

— Et cet espion, c'était toi? demanda Yossef avec douceur.

— Comprenez-vous enfin, s'écria Anezka en sanglotant, que je ne mérite pas que vous m'adressiez la moindre parole? Pendant dix ans, vous m'avez gardée dans votre maison ; ma mère était morte et j'étais orpheline; la bonne Babé m'a élevée comme son propre enfant, mais moi, je suis devenue une coquine indigne de vivre sur terre, je vous ai tous vendus, insultés, trahis. Dieu ne me le pardonnera jamais!

— Ne t'inquiète pas, Anezka, dit tendrement Yossef, l'homme n'a pas toujours conscience de ses actions. Tout est oublié, et si tu veux revenir aujourd'hui même chez la Babé, elle renverra sa servante, car elle ne cesse de dire qu'en toi elle a perdu son bras droit... Mais réponds à cette question : Qui t'a instiguée à quitter notre maison si inopinément et sans nous en prévenir? C'est là ce qui nous a chagrinés et nous a attristé le cœur. Parle franchement et ne ments pas.

— C'est le curé qui m'a ordonné tout cela, dit la servante dans son trouble.

— Encore le curé! s'écria Yossef en colère; pourquoi donc? Et il te l'a ordonné, qui plus est?

— A cause de votre sœur.

— Que lui importe *celle-là?*

— Il ne me l'a pas moins ordonné, dit la servante, dont la voix indiquait qu'elle cherchait dans ses francs aveux une consolation à sa violente douleur. Il y a trois semaines, raconta-t-elle, pendant le jour du dimanche, le curé me fit appeler par sa ménagère et me dit que je négli-

geais mon salut, que j'irais vivante en enfer avec tout le poids de mes péchés, si je restais une minute de plus dans la maison d'un juif; que j'étais coupable rien qu'en servant des juifs, et surtout un homme comme vous, monsieur Yossef, parce que vous aviez traité votre sœur d'une façon inouie par cela seul qu'elle était devenue catholique; que si je ne voulais pas que ma mère se retournât dans sa tombe, je devais tout faire pour m'en aller; qu'il valait mieux pour moi mourir de faim que de rester chez un homme qui a laissé étendue sur le sol sa sœur succombant devant sa maison sous le poids de son fardeau, qui ne lui a pas porté secours et qui a chassé l'enfant qui voulait lui venir en aide. Et le curé a ajouté ceci : Ainsi fit Ahasverus le jour où l'on a traîné notre Seigneur et Sauveur au supplice de la croix, mais il a reçu son châtiment.

— *Schmah Israel!* murmura Yossef, *c'est donc cela!...* Et les mots qui étaient tracés sur la porte de la boutique, demanda-t-il tout bas, est-ce encore le curé qui les a inventés?

— C'est moi qui ai reçu l'ordre de les écrire dans la nuit, pendant que tout le monde dormait.

— Toi? s'écria Yossef avec surprise, et c'est le curé qui t'a ordonné cela?

— Il m'a dit que la maison du juif devait être marquée comme celle d'un homme qui a agi de la même façon dont Ahasverus a agi envers notre Seigneur et Sauveur.

Yossef ne remarqua pas qu'Anezka fit le signe de la croix en prononçant le nom de Dieu; tout son être était aux écoutes.

— Anezka, dit-il avec douceur et presque en rougissant, je n'ai pas compris à cette époque le sens de cette inscription.

— Ni moi non plus, répliqua la servante, et je n'ai écrit ces mots que lorsque le curé me les eut expliqués.

— Raconte-moi cela, dit Yossef en tremblant.

— Lorsque notre Seigneur et Sauveur, m'a dit le curé, fut conduit au supplice, on le força de traîner sa lourde croix sur son propre dos. Vous vous figurez bien le poids que devait avoir une croix sur laquelle on allait crucifier un homme. Et lui, il était bien faible, car on l'avait torturé à tel point que toutes ses forces l'avaient abandonné. A chaque instant, il tombait sur la longue route, son sang coulait de son front en même temps que la sueur, car il portait une couronne d'épines. Arrivé devant la maison d'un cordonnier, le Seigneur notre Sauveur ne put plus faire un pas; il tomba comme un homme qui va expirer de fatigue. Le cordonnier se tenait devant la porte de sa maison, et le Seigneur, notre Sauveur, étendu dans la poussière et sur le point de mourir, pria le cordonnier de venir à son secours, ou de lui donner un peu d'eau. Mais lui, que croyez-vous qu'il fit? Il repoussa du pied le Seigneur, notre Sauveur, si malheureux et si fatigué. Le Fils de Dieu porta sur le cordonnier un regard qui pénétra dans le fond de son âme et lui dit : « Ahasvérus (ainsi se nommait le cordonnier), tu ne pourras ni vivre ni mourir, tu erreras sur la terre jusqu'à la fin des siècles. » Et ce qu'a dit le Seigneur, notre Sauveur, s'est accompli : depuis ce moment-là, le cordonnier n'a plus trouvé de repos.

Il serait difficile de coordonner assez bien les paroles pour dépeindre la situation de Yossef, sur lequel le récit naïf de la jeune fille était tombé comme une pluie de feu. Ses cheveux se dressèrent, il se sentit pénétré de cette terreur que donne l'attente d'une condamnation. Tantôt son cœur s'arrêtait immobile, tantôt Yossef dut le contenir des mains pour qu'il ne fît pas éclater sa poitrine. Jamais il n'eût songé à interpréter de la sorte l'inscription mystérieuse que trois semaines auparavant on avait tracée sur la porte de sa boutique. « Comment, se dit-il, ai-je pu la laisser là et ne l'ai-je pas effacée sept fois de suite d'une main inexorable? » Yossef se sentit en proie à de terribles angoisses.

— Dieu, grand Dieu! où m'as-tu conduit? dit-il à voix basse. Et moi que croyais bien faire, sans songer un instant que j'allais commettre un péché! Anezka, ajouta-t-il en élevant la voix, le curé ne t'a-t-il pas dit autre chose?

— Il m'a dit encore : « Il est bien des gens dans le monde qui ne se doutent pas qu'ils sont, eux aussi, des Ahasvérus. Ils laisseraient un de leurs semblables mourir à leur côté, plutôt que de lui tendre un doigt. Tels sont particulièrement les juifs envers ceux qui sortent du milieu d'eux pour devenir chrétiens. Ceux-là, les juifs voudraient leur crever les yeux, les mettre en croix, jeter leurs membres dans le plomb fondu et en plonger la cendre dans le fond de la mer pour qu'il n'en reste pas trace. C'est à eux que s'applique ce qu'a dit le Seigneur, notre Sauveur : « Ce que vous avez fait contre un des miens, vous l'avez fait contre moi ; » et c'est pour cette raison

que de longtemps encore les juifs ne trouveront pas de repos.

— Anezka ! s'écria Yossef les joues en feu et les mains crispées, car les dernières paroles de la servante avaient rallumé toute sa fureur, Anezka ! le curé s'est moqué de toi ! Il t'a endoctrinée, et tu l'as cru comme si un saint ou Dieu lui-même t'avait dit tout cela. Qu'on me prouve donc que je suis capable de lever seulement un doigt contre ma sœur ou de la laisser maltraiter sans la défendre ! Ton curé t'a fait croire des mensonges, les plus gros mensonges qu'on puisse imaginer. Le juif, tu peux m'e croire aussi bien qu'à ton ecclésiastique, le juif n'est pas ainsi fait. Me crois-tu réellement capable de maltraiter ma sœur ? Mais je n'oserais même pas toucher à un cheveu de sa tête !

Ces dernières paroles furent prononcées sur un ton saccadé qui indiquait combien Yossef avait de la peine à étouffer la voix du remords ; il bégayait, et pendant qu'il parlait, une voix intérieure le contredisait. Mais pouvait-il parler autrement ?.....

— N'en crois rien, Anezka, s'écria-t-il encore une fois, n'en crois rien, le curé ne t'a pas dit la vérité. Le juif n'est pas ainsi fait... non vraiment..... tu peux m'en croire... Il n'en est pas ainsi.

La servante lui répondit en sanglotant et en pleurant du fond de son cœur :

— Je m'en suis bien aperçue, monsieur Yossef, lorsque vous avez retenu mon père. Sans votre présence, il serait allé en enfer. Maintenant tout ce que l'on m'a dit est effacé de mon esprit, je me ferais tuer plutôt que de

dire le moindre mal de vous. Le curé en a menti, et moi j'ai eu tort de le croire. Maintenant j'ai plus de confiance en vous qu'en lui.

— Et cependant... cependant.....

Yossef voulut parler encore, car il sentait qu'il venait de dire à la servante un second mensonge non moins fort que le premier. Pourquoi resta-t-il muet? pourquoi retint-il sa voix? Lui répugnait-il de s'humilier une seconde fois devant la servante et de lui dire : « Cependant le curé ne t'a pas menti en toutes choses. Plus d'une de ses assertions peut s'appliquer à moi. Ses paroles ont jeté dans mon âme le germe d'un arbre empoisonné dont les puissantes racines menacent de la déchirer.

Pourquoi Yossef ne voulut-il pas parler ainsi ?...

Anezka se releva pour s'en aller.

— Où vas-tu, Anezka? lui demanda Yossef avec douceur.

— Je vais à la ville, dit-elle, je marcherai pendant toute la nuit et je tâcherai de retrouver une place de servante. Tout, tout est fini maintenant. Lorsqu'on a trahi un homme on n'est plus bonne qu'à se pendre au premier arbre venu.

— Tu ne veux donc pas revoir la Babé?

La servante se tut pendant quelques instants, puis avec un profond soupir :

— Non, dit-elle, je ne reviendrai que le jour où on l'enterrera, et je n'y manquerai pas.

— Va donc.

Lorsque Yossef, au retour de sa course nocturne,

vint à passer devant la maison de Madeleine, la lumière y brûlait toujours. *Elle* ne dormait donc pas ? Etait-elle forcée de veiller encore auprès du berceau de son enfant ?.....

XII

A LA ONZIÈME HEURE.

La vieille Marièm ne se doutait pas des terribles événements de cette nuit, et depuis longues années elle n'avait dormi d'un sommeil aussi profond. Le lendemain en rouvrant les yeux, bien tard dans la matinée, elle aperçut dans un coin de la chambre Yossef qui priait avec ferveur, la face tournée vers l'orient. En ce moment il récitait celle des *dix-huit bénédictions* où il est dit : Béni soit le Seigneur, le roi du monde, qui *pardonne aux pécheurs.* » En même temps il se frappait la poitrine de son poing avec une force telle que la chambre en retentissait. « Est-ce donc *Yom Kippour* (jour des expiations) aujourd'hui ? » allait lui demander la grand'mère, si elle n'eût craint de l'interrompre dans sa prière. Il lui sembla que depuis longtemps Yossef

n'avait pas tant prié qu'aujourd'hui ; même, après avoir détaché ses phylactères de sa tête et de son bras gauche, il se mit encore à entamer les psaumes. Un long soupir tiré du fond de sa poitrine succéda à la récitation de la longue série des psaumes affectés à ce jour de la semaine. Jamais ces chants plaintifs d'un roi n'avaient touché un cœur dont la situation fût plus conforme à leur esprit. La douleur brûlante qui, dans ces chants, lève vers le ciel ses joues décharnées n'était-elle pas aussi la douleur de Yossef ?

A peine Yossef eut-il remis son petit livre de psaumes sur l'armoire poudreuse où il était placé d'habitude, que la vieille femme, comme si elle s'y était préparée d'avance, se mit à partir d'un éclat de rire si strident que Yossef se retourna frappé de surprise et persuadé que sa mère ne possédait pas toute sa raison.

— Tu regardes la vieille Marièm, lui dit-elle en ricanant toujours, tu la regardes comme si tout à coup elle avait perdu la raison. Veux-tu que je te raconte une jolie histoire et te dise qui est venu me voir la nuit dernière ?

Yossef regarda sa mère presque avec terreur.

— La nuit passée, dit-elle, ton *urdédé* en propre personne est venu me voir et me parler. Je le vois encore d'ici placé devant mon lit. — « Marièm, m'a-t-il dit, ton mari me charge de te faire ses compliments ; *schabbés* (samedi) prochain, il reviendra de Prague, et il te prie de l'attendre là-bas, au *Guten ort* (cimetière). »

— « Bien, mon *dédé*, chéri, lui ai-je répondu, je l'at-

tendrai ; faites-lui également mes compliments. » Ton *urdédé* avait encore la même figure que je lui ai connue dans mon enfance ; il portait son petit chapeau à trois cornes et tenait dans sa main sa canne à grosse pomme d'argent. Je te le dis, Yossef, mon *urdédé*, s'est donné la peine de venir me voir, et cela signifie... sais-tu bien quoi ?

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? répondit Yossef en haussant les épaules d'un air maussade, ne vas-tu pas te mettre des chimères dans la tête ?

— Garde-toi de dire que cela ne signifie rien, répliqua la vieille femme ; ma mère et mon mari sont venus, eux aussi, me voir bien souvent pendant la nuit, et cependant (Dieu en soit loué et béni !) mes jambes me supportent toujours, bien qu'elles ne veuillent plus marcher parfaitement. Mais crois tout ce que tu voudras, même que je perds la raison, je ne t'en dis pas moins que si mon *urdédé* est venu me voir, cela signifie ceci : « Marièm fais-toi faire ton livret de voyageur, le bureau est ouvert ; quant à l'argent, tu en as suffisamment dans ta poche. »

— Folies, folies que tout cela, s'écria Yossef, tu te casses la tête pour un songe creux !

— Peut-on faire tant de bruit, répondit Marièm avec vivacité, parce que une vieille femme comme moi doit quitter le monde ? Suis-je donc une jeune fille qui reçoit encore la visite de ses prétendants ? notre vie dure soixante et dix ans, cela est écrit dans le *siderl*, et quelquefois, mais, tout au plus, quatre-vingts ans. T'imagines-tu que le *malech hamovess* (l'ange de la mort) ne sait pas tenir son livre de comptes ?

— Babé, quel âge as-tu donc ? demanda Fischelé.

— Mon enfant chéri, répondit-elle gaîment, je ne puis te dire cela du premier coup, mais sois bien convaincu que j'ai le même âge que mon petit doigt.

Et sans faire attention aux reproches de Yossef qui se promenait dans la chambre en murmurant contre les folies de sa mère, elle s'adressa encore à son petit-fils.

— Après le déjeuner, lui dit-elle, tu auras la bonté de me descendre de l'armoire le petit livre dont le dos est relié en cuir. Il doit être tout couvert de poussière, car j'y ai lu pour la dernière fois le jour où l'on a emporté mon bon mari. Maintenant que l'*urdédé* est venu me voir, il est temps d'y songer. Quel jour est-ce aujourd'hui ?

— C'est mercredi, *Babé*, répondit aussitôt l'enfant.

— Déjà mercredi ? demanda Marièm avec étonnement. Il est donc venu me voir trois jours à l'avance, cela est tout à fait convenable : mercredi, un, jeudi deux, vendredi trois, et c'est *schabbés* (samedi), d'après ce que m'a dit mon *urdédé*, que mon mari sera de retour de Prague. Ainsi cela aura lieu entre le vendredi et le *schabbés*.....

Marièm s'était adressé à elle-même ces dernières paroles. Elle ajouta tout haut : « Fischelé, passe-moi sans retard mon livret.

— Quel livret, *Babé ?*

— Mon livret, mon livret de voyageur, dit-elle pres

que en criant, tu es un enfant juif, et tu ne sais même pas ce que c'est qu'un *Maiwer Yabok* (1)?

Yossef sortit de la chambre avec colère. Il n'eut pas la force d'écouter davantage ce qu'il appelait des chimères sans rime ni raison, mais qui n'en pesaient pas moins douloureusement sur son cœur. Il ferma la porte avec fracas derrière lui.

La grand'mère secoua la tête d'un air pensif, tout en regardant fixement la porte par laquelle Yossef était sorti avec tant de colère, puis elle dit à son petit-fils :

— Quel fou que ton père ! ne va-t-il pas faire du bruit comme si j'étais un enfant de cinq ans et encore au maillot ? Il n'y aura qu'une vieille femme de moins dans le monde, et il y a assez longtemps que mon mari m'attend.

L'enfant se précipita vers le lit de sa grand'mère en pleurant à chaudes larmes.

— Petit fou, lui dit-elle avec une grande émotion, crois-tu donc que l'homme n'est sur terre que pour se procurer un bon *schabbès* (sabbat) à la fin de chaque semaine? Le Dieu tout-puissant qui est là-haut au 7e ciel n'est que trop bien informé quand il manque le moindre rouage à la montre qu'il a mise en nous. Pourquoi resterait-il tant d'hommes sur terre ? serait-ce pour être témoin de plus de tribulations et de misères encore ? Je

(1) Le *Guide d'outre-rive*, recueil de prières qu'on récite auprès des moribonds et après leur mort.

(*Note de l'auteur*.)

te le dis, mon Fischelé bien-aimé, les yeux qui se sont fermés une fois ne se rouvriront plus, dût-on leur offrir des caisses remplies d'or et de perles. Ainsi, donne-moi mon livret, je n'ai plus que trois jours devant moi et je désire les employer à me préparer convenablement au grand voyage. Sait-on quel est le souverain devant lequel on va comparaître?

La vieille Marièm passa toute la journée à lire dans *le Guide d'outre-rive*, sans presque plus adresser un mot à Yossef et à Fischelé. Le soir, bien tard, lorsque Yossef, après avoir fermé la boutique, rentra dans la chambre, il vit la grand'mère dormir d'un sommeil léger ; le livre des mourants était placé à côté d'elle sur le lit. Elle avait dû s'endormir de fatigue. Yossef s'approcha d'elle et la contempla bien longtemps. Déjà son visage, éclairé par la lueur blafarde de la bougie, ressemblait à celui d'une morte et resplendissait de cette paix infinie et divine qui... dans trois jours tout au plus... devait être le couronnement de la vie de cette femme. Que sa respiration était déjà courte et faible! que sa figure était mince et transparente!...

Yossef s'avança sans bruit et s'empara du livre des mourants avec la pieuse pensée que la lecture de si émouvantes prières ne pouvait qu'épuiser sa mère. Au même instant, Marièm se réveilla et porta la main avec un empressement fébrile à l'endroit où s'était trouvé le livre des mourants.

— Où est-il? où est le *maiwer Yabok?* s'écria-t-elle pleine d'inquiétude, qui a osé me l'enlever?

— Mais, Mammé, dit Yossef, chasse donc de ta tête

toutes ces chimères dont tu te berces, tu vivras cent ans encore.

— Donne-moi mon livret de voyageur, répondit-elle, d'une voix douce mais ferme que Yossef ne lui avait connue que du temps de son enfance, mon père et mon roi m'a envoyé son messager et ce messager était mon *urdédé*. Maintenant, fais comme il te plaira, envoie chercher vendredi prochain les *bonnes femmes* (1); ou bien ne le fais pas, si tu le préfères. Cependant tu ferais un grand plaisir à ta vieille Mammé, si dès demain tu envoyais quelqu'un à Bunzlau.

Mariêm ne fut tranquille que lorsque Yossef, dont le cœur saignait, lui eut promis de faire prévenir à l'aube du jour quelques *bonnes femmes* de Bunzlau.

— Et maintenant, mon Fischelé chéri, dit-elle à son petit - fils, récite le *Krischmé* (la prière du soir), et retourne dans la petite chambre, pour te coucher. Demain c'est jeudi, après-demain vendredi...

Elle ne put en dire davantage. L'enfant, fondant en larmes, embrassa la main pâle et décharnée de sa grand'mère, et l'âme en proie aux plus tristes pressentiments, fit la prière du soir, puis se livra au sommeil.

Après le départ de l'enfant, il se fit un long et profond silence entre la mère et le fils. Yossef, assis près de la table, fixait des regards sombres et hagards sur

(1) Les femmes qui entourent les mourants et leur font réciter les dernières prières, qui lavent et habillent les morts, etc. Auprès des hommes ces pieuses fonctions sont remplies par une société d'hommes connus sous le nom de *Kabronim* (fossoyeurs).
(*Note de l'auteur*.)

la lumière. Il se rappelait en ce moment tout ce que sa mère avait fait pour lui, et combien de fois sa conduite envers elle avait été dure et indigne d'un fils. Que lui avait-il donné en retour de son amour, de sa patience et de ses soucis?

— Yossef, dit soudain Marièm, viens donc près de moi.

Yossef obéit à cet appel et se plaça silencieux devant le lit.

— Sais-tu, Yossef, lui dit Marièm, que depuis quelque temps tu es méconnaissable. Tu te promènes dans la maison avec l'air d'un homme qui aurait assassiné quelqu'un sur la grand'route. Sais tu que cela pèse bien sur mon cœur? Je suppose qu'il ne t'est pas arrivé malheur dans tes affaires (Dieu t'en préserve!); ou bien iraient-elles réellement plus mal et me le cacherais-tu?

— Les affaires vont bien, répondit Yossef tout bas, je te le jure, et puisse tout le reste aller aussi bien!

— Qu'as-tu donc sur le cœur pour te consumer ainsi? dit Marièm sur un ton de doux reproche ; depuis quelque temps tu agis envers ta mère non comme envers une femme qui va mourir dans trois jours, mais comme si j'étais morte depuis vingt ans. Crois-tu que ce n'est pas pécher que de passer devant sa Mammé, comme si elle n'était pas de ce monde? Ne va pas offenser Dieu, Yossef! on n'a qu'une mère, et celle-là morte, on peut chercher longtemps avant d'en retrouver une autre.

— Je sais cela, Mammé, dit Yossef d'un air distrait, mais je ne peux pas te dire ce que j'ai.

— Il ne peut pas! Il ne peut pas! s'écria la vieille

femme avec un commencement de colère. Voyez donc cet homme qui dit à sa mère : « Je ne le peux pas. » Crois-tu donc que pour être vieille et infirme, ta Mammé n'a plus d'yeux dans la tête et qu'elle n'a pas su lire dans le fond de ton cœur? n'apprends donc pas à une mère à sonder son enfant; elle en a été chargée par Dieu et pour Dieu. Dieu s'est dit : Je ne puis être partout; voilà pourquoi il a donné une mère à l'homme.

Yossef, dans l'excès de son émotion, ne sut que répondre. Il se bornait à regarder cette vieille femme qui faisait preuve aujourd'hui d'une si remarquable clairvoyance.

— Tu te tais? dit Marièm au bout d'un moment. Faut-il que j'ouvre ton cœur comme on ouvre une porte? C'est Madeleine, Dinah veux-je dire, qui te trotte dans la tête et qui ne te laisse pas de repos. Tu as mal agi envers elle et tu ne sais comment en finir avec elle. Tu voudrais bien en finir, mais tu ne sais comment commencer; ai-je deviné?

— C'est bien cela, Mammé, répondit Yossef en respirant bruyamment; dix quintaux placés sur mon cœur y pèseraient moins lourd que ce que j'éprouve.

— Eh bien, dit Marièm, crois-tu maintenant que ta vieille mère a encore des yeux dans la tête?

Lorsque Yossef se mit à parler, on eût dit qu'une source longtemps cachée venait d'être débarrassée soudain de la pierre lourde et froide qui la recouvrait. Ses paroles se succédaient maintenant avec rapidité, et en peu de mots, il sut décrire à sa mère les tourments de son cœur et les motifs qui, à ses yeux, justifiaient sa haine contre Madeleine : *Elle* a fait descendre son père dans la tombe, dit-il, et quand viendra le jour (inévitable

hélas !) où sa mère sera emportée d'ici, il n'y aura qu'un fils, mais pas de fille pour la pleurer pendant sept jours. *Elle* seule en est coupable. Voilà pourquoi il se tourmentait depuis dix ans. Il ne pouvait pas dire à sa mère tout ce qu'il avait souffert, dix volumes ne suffiraient pas à le contenir. Si *elle* était morte, il l'aurait pleurée peut-être, mais *elle* vit pour son supplice éternel. Plus d'une fois il s'était demandé si ce n'était pas pécher que de traiter une sœur comme il l'avait fait ; mais que le Dieu qui a dit : « Quiconque répond à son frère ou à sa sœur, Je ne te connais pas, je ne sais rien de toi, » lui avait donné raison... Que peut faire l'homme lorsque Dieu s'explique avec tant de clarté ? Il y a trois semaines, il avait commis envers *elle* une grande injustice, il le sentait bien ; mais il obéissait alors aveuglément à une impulsion dont il n'était pas le maître. Bien qu'il soit convaincu d'avoir agi envers elle comme il le devait, il lui semblait néanmoins que tout *n'était pas fini*, et qu'il ne serait tranquille que le jour où la mort aurait couché l'un d'eux dans la tombe.

Ainsi parla Yossef. Quelques instants lui avaient suffi pour épancher toute l'amertume que dix ans de souffrances avaient accumulée dans son existence. Lorsqu'il eut fini de parler, il se mit a épier avec une sorte de frayeur les lèvres de sa mère pour savoir ce qu'elle allait lui répondre. Mais la vieille Marièm était étendue immobile sur son lit, nulle contraction n'agitait les muscles de sa face. Les paroles de son fils paraissaient avoir passé devant son oreille, comme un torrent muet. Le cœur de Yossef en reçut une douloureuse impression.

— Sais-tu, Yossef, dit-elle soudain et comme se réveillant d'un rêve, sais-tu ce que ton *urdédé*, dont ma mère était la fille, disait bien souvent? « Vous ne savez pas, disait-il, que bien des choses sont permises. »

Yossef regarda sa mère avec terreur. Le moment était-il arrivé où cette âme impuissante à gouverner un corps qui tombait en lambeaux, allait l'abandonner, le trahir en quelque sorte, pour s'échapper de sa prison? mais Yossef fut bien autrement effrayé lorsqu'il entendit la vieille femme lui dire :

— Puisqu'il s'agit de l'*urdédé*, il me revient en mémoire qu'il me reste de lui un objet qui date de cent ans au moins. Tu dois savoir, car je te l'ai dit pendant ton enfance, que ton *urdédé* était un homme d'une piété extraordinaire. Cependant, la veille de *Yom Kippour*, on a brûlé devant la Synagogue les dix volumes qu'il avait écrits. Le monde croyait qu'il n'en était pas resté le moindre feuillet, mais ma mère qui était une femme bien fine, m'a révélé sur son lit de mort — en me défendant d'en parler à qui que ce soit — qu'il était resté quelque chose des écrits du bon et pieux *urdédé*. Tu pourras trouver cela là-bas, dans le tiroir inférieur de l'armoire, à l'endroit même où sont placés mes *tachrichim* (habits de mort). Il s'agit de quelques feuilles manuscrites. Lorsqu'en me voyant arriver auprès de lui, mon *urdédé* me demandera : « Marièm, qu'avais-tu conservé de moi? » il faudra bien que je sache que lui répondre.

Yossef ouvrit l'armoire avec cette obéissance muette qu'on témoigne à la volonté des mourants, car, s'ils le demandaient, on irait jusqu'à arracher pour eux les

étoiles du firmament. Yossef était convaincu qu'il ne trouverait rien. Il vit bien les habits de mort à l'endroit indiqué et remarqua avec une satisfaction mêlée de tristesse l'ordre parfait avec lequel ils étaient rangés dans le tiroir. Quant à ce qui restait de l'*urdédé*, il n'en vit pas la moindre trace.

— Je ne trouve rien, mammé, dit-il enfin après de longues recherches.

— Tu le trouveras tout en dessous des *tachrichim*, répondit Marièm avec une grande assurance.

Ce ne fut pas sans frayeur que Yossef découvrit enfin dans l'endroit désigné un petit paquet de feuillets manuscrits. Il les approcha de la lumière ces papiers d'où s'échappait l'odeur caractéristique de la moisissure. Il dut déplier avec les plus grandes précautions toutes ces feuilles qui tombaient en lambeaux. Celles que le temps avait respectées étaient recouvertes de cette écriture hébraïque, aux caractères fins, dont l'usage est vulgaire. Plus d'un passage était illisible, tant l'encre avait pâli.

— Est-ce bien là l'écriture de mon *urdédé?* demanda Yossef.

— Quand je te dis que ma mammé me l'a affirmé sur son lit de mort... répondit Marièm blessée du doute que son fils osait émettre sur l'authenticité de son manuscrit.

— C'est extraordinaire! dit Yossef; quelle écriture ferme que celle de mon *urdédé!*

— N'était-il pas un grand homme, un homme distingué? s'écria Marièm avec orgueil; mais dépêche-toi, et

lis-moi ce qui est écrit là; il faut bien que je sache ce que je dois lui répondre.

La nuit était bien avancée quand Yossef commença sa lecture. Il prit en main les feuilles qui étaient restées lisibles et intactes, et dont une écriture nette et *comme imprimée* rendait la lecture facile.

Yossef lut :

« Ainsi parla Jischaïe, le fils de Yossef et de Marièm, quand il aperçut le peuple. Il monta sur une montagne, il ouvrit la bouche et il les instruisit, disant :

» Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.

» Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés.

» Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre.

» Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

» Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

» Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

» Réjouissez-vous et consolez-vous, parce que vous serez heureux dans le ciel et que vous serez récompensés; car ils ont ainsi persécuté les prophètes qui nous ont précédés. »

Ici Yossef s'arrêta troublé par ces paroles originales, par ces bénédictions singulières qu'il n'avait jamais entendues. Il s'était attendu à trouver toute autre chose dans

le manuscrit. La première impression que lui laissèrent les divins versets, fut un sentiment de surprise.

— Est-ce bien notre *urdédé* qui a écrit cela? demanda-t-il.

— N'as-tu pas entendu qu'on l'a poursuivi comme les prophètes qui l'ont précédé? C'est lui qui l'a écrit, et il ne s'agit ici que de lui.

Yossef continua sa lecture, mais il dut encore sauter quelques feuilles :

« Car je vous dis que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Yossef, qui commençait à devenir incrédule, interrompit encore une fois sa lecture.

— Qui donc mon *urdédé* a-t-il voulu désigner? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— Comment! tu ne comprends pas? s'écria la vieille Marièm d'une voix ferme; c'est encore de lui-même qu'il parle. Les *rabbonim* (rabbins) lui ont fait bien du mal, car ils ont brûlé ses dix volumes et c'est eux qu'il désigne sous le nom de *Scribes*.

Nous ne savons si cette subtile explication de sa mère tranquillisa Yossef. Il continua de lire :

» Et moi je vous dis : Quiconque s'irritera contre son frère sera condamné par le jugement ; et celui qui dira à son frère *Raca* sera condamné par le conseil ; et celui qui dira insensé , sera condamné au feu du *gehenim* (géhenne).

» Si donc vous présentez votre offrande à l'autel et

que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous,

» Laissez là votre offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et alors vous viendrez présenter votre offrande. »

» Hâtez-vous de vous réconcilier avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que peut-être votre adversaire ne vous livre à votre juge, que le juge ne vous livre à son ministre et que vous ne soyez envoyé en prison.

» En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. »

Yossef ne put en lire davantage. Il fut saisi de frayeur, ses yeux roulaient dans leur orbite. Il quitta la table en bondissant, et lança loin de lui les feuilles de papier, comme si leur aspect seul eût suffi pour le pénétrer d'horreur.

Bouleversé par la puissance mystérieuse qui résidait dans les versets qu'il venait de lire, il se promena de long en large dans la chambre, sans prononcer une parole.

— Mammé, s'écria-t-il enfin, je me ferais tuer plutôt que de croire que mon *urdédé* a écrit ces pages.

Le visage de la vieille femme brillait d'un éclat remarquable. Il lui semblait qu'elle venait d'entendre une musique céleste et qu'elle s'était trouvée dans le glorieux *Gan Eden* (paradis). Mais aux oreilles de Yossef retentissaient le fracas d'un monde tombant en ruines, le roulement du tonnerre, le mugissement de la tempête, comme si la création avait été arrachée de ses

fondements pour faire place à une création nouvelle et inconnue !

— N'était-il pas un homme distingué, un grand homme, fou que tu es? répéta Marièm en souriant et sans faire attention à la situation de son fils. Qui donc aurait écrit cela, sinon lui? aurait-on brûlé ses dix livres, s'il n'avait émis des pensées de ce genre? Dieu sait tout ce que renfermaient ces dix livres! Quant à moi, je le devine sans peine, et tu peux te figurer maintenant combien tout ce qu'il a écrit devait être beau!

— Beau! s'écria Yossef en fureur. Il n'y a pas de terme assez énergique pour qualifier ce qui est écrit là! j'en ai le cœur brisé.

— Et qu'en peut ton *urdédé*, fou que tu es? répondit la vieille femme presque avec sévérité, pendant qu'elle se redressait sur son lit.

Une force nouvelle paraissait avoir ranimé son être.

— Viens ici près de moi, ajouta-t-elle, et dis-moi, sans mentir, si un seul des mots écrits par ton *urdédé* est contraire à la vérité. Il n'y a qu'or et perles dans toutes ses paroles, et aujourd'hui seulement je vois quel grand homme c'était que mon *urdédé*. Ils ont brûlé ses dix livres, parce qu'il leur a dit la vérité (que le monde n'aime pas à entendre) et aussi parce qu'il ne cessait de leur répéter :

« Vous ne savez pas que bien des choses sont permises. »

Ils préféraient ignorer les choses qui sont permises.

— Mammé, s'écria Yossef en crispant le poing, tais-

toi, je t'en supplie au nom du Ciel. Mon *urdédé* ne m'a déjà que trop fait souffrir.

— Mon enfant chéri, dit Marièm en changeant brusquement de ton et en prenant une voix douce et caressante, je n'ai pas voulu te faire de la peine. Ne suis-je pas ta mère? ne suis-je pas Marièm? Je veux seulement que tu saches bien quel homme c'était que ton *urdédé*... Mais n'a-t-il pas écrit autre chose encore? Tu n'as pas lu, ce me semble, tout ce que renferment ces feuilles.

Yossef se rapprocha machinalement de la table, reprit en main les feuilles jaunies par le temps et lut :

« Tout homme donc qui entend ces paroles que je dis et qui les accomplit, je le compare à un homme sage qui a bâti sa maison sur le roc.

» Et la pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, et se sont précipités sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était bâtie sur le roc.

» Et tout homme qui entend mes paroles et ne les accomplit pas, sera semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable.

» Et la pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison, et elle est tombée et sa ruine a été grande.

» Et il arriva, lorsque Jischaï eut fini ce discours, que la multitude était dans l'admiration de sa doctrine.

» Car il instruisait comme ayant autorité et non comme les *Rabbonim*. »

Après cette lecture, on n'entendit plus le moindre

souffle dans l'étroite chambre. La vieille femme pleurait en silence.

— Tu le vois, dit-elle, elle s'appelait Marièm, comme moi, et elle avait un fils. Ce fils ne pouvait être que ton *urdédé*, et c'est pour cette raison que je porte le nom de sa mère.

En ce moment l'esprit de Yossef était en proie à mille impressions contradictoires. Il lui semblait que ses forces morales étaient moins brisées que ses forces physiques ; ses yeux étaient brûlants, son cœur battait à rompre son enveloppe. Yossef éprouvait la sensation d'un homme qui se voit subjugué par la main d'un plus fort que lui, et qui n'a même pas le pouvoir de regarder son vainqueur en face.

— Assez, assez ! dit-il d'une voix étouffée, je mourrai, si tu ajoutes un mot.

— Fou que tu es, répondit Marièm en souriant, c'est moi qui vais mourir, et toi, tant que tu vivras, tu songeras à ton *urdédé* et à ta vieille Mammé, alors même qu'il ne restera plus trace de moi. Sois raisonnable, et va plutôt te reposer. Demain, tu me trouveras encore en vie...

Que les sentiments de l'homme sont changeants ! Une demi-heure après cet entretien, Yossef dormait du plus profond sommeil. Marièm, au contraire, en proie à l'insomnie, se tournait et se retournait dans son lit. Il fallait bien qu'elle réfléchît à la réponse que, vendredi prochain, elle devait apporter à l'*urdédé*.....

XIII

CHAPITRES 6, 7 ET 8.

Le lendemain, qui était un jeudi, Marièm s'éveilla de grand matin, fraîche et bien portante, comme si ses prédictions ne devaient pas se réaliser. D'une voix ferme elle demanda son déjeuner et puis son *livret*. Yossef reprit courage en voyant sa mère revenir ainsi de sa faiblesse de moribonde. — « Tu vivras encore cent ans, lui dit-il, et c'est avec toi que je prétends ouvrir le bal aux noces de Fischelé. » Yossef cherchait ainsi à se donner lui-même espérance et consolation. Mais Marièm lui répondit en souriant :

— Laisse donc tomber la pomme qui ne veut plus tenir à l'arbre ; à quoi sert de se placer au pied de l'arbre, pour dire à la pomme : « Petite pomme, garde-toi de tomber déjà ? » Elle n'en tombe pas moins, si Dieu l'a décidé ainsi. Donc, si tu veux m'être agréable, va toi-même à Bunzlau pour me commander les *bonnes femmes*. Je n'ai pas de temps de reste, et si elles viennent prier avec moi quelques heures plus tôt qu'à l'ordinaire, Dieu ne le prendra pas en mal.

Mais Yossef, ne voulant pas abandonner sa vieille mère, si convaincue de ses idées de mort, allégua toutes

sortes de prétextes. « On a toujours le temps de mourir, lui répondit-il; d'ailleurs, les *bonnes femmes*, j'en suis certain, seront très-contrariées d'être mandées tout juste le vendredi, jour où elles sont le plus occupées; enfin, tu verras toi-même que j'ai raison.

— Je vois bien que tu ne veux pas y aller de crainte qu'il ne m'arrive quelque accident pendant ton absence, dit la vieille femme avec une conviction profonde. Tu ferais bien de rester, et je l'exigerais moi-même, si je ne savais par l'*urdédé* de la manière la plus certaine et comme s'il me l'avait laissé par écrit, que *cela* n'aura lieu qu'entre le vendredi et le samedi. Je te certifie sur ma parole d'honneur, que tu me retrouveras à ton retour...

Cette assurance tranquillisa Yossef. Il promit à sa mère de se mettre immédiatement en route, non pour ce qu'elle demandait, car il était convaincu, dit-il, qu'elle pourrait se passer de longtemps encore des *bonnes femmes*, mais uniquement pour se renseigner sur le manuscrit de son *urdédé*. Il brûlait de connaître la signification véritable de cet écrit, et se proposait de le soumettre à l'examen de l'instituteur, qui s'entendait en pareille matière.

— Laisse donc ! laisse donc ! dit la vieille femme en branlant la tête, je ne sais vraiment pas quelles explications tu peux demander à ce sujet. Cet écrit, sois-en convaincu, est bien de ton *urdédé ;* que peux-tu exiger de plus ?

Malgré cette dissuasion puisée dans l'orgueil que le caractère de l'*urdédé* inspirait à la vieille femme, Yossef

prit le jaune manuscrit et se mit en route pour Bunzlau.

Là, après avoir accompli sa triste mission près des *bonnes femmes* qui lui promirent, sur l'honneur, de se rendre le lendemain de grand matin au village, Yossef se mit à la recherche de Julius Armsteiner, l'instituteur.

Julius Armsteiner, dès qu'il le vit arriver, ne se fit pas faute de lui demander ironiquement, s'il ne fallait pas qu'il *tuât le veau gras* en l'honneur d'un homme aussi pieux que Reb Yossef et qui daignait visiter un *Poché Israel* (mauvais juif) de son espèce.

Yossef exposa en peu de mots le but de sa visite et son désir d'être éclairé sur le contenu d'un manuscrit qui, dit-il, était tout à fait remarquable, sortait des voies ordinaires et était susceptible de bien des interprétations. Il se garda bien de raconter comment et dans quelles circonstances le manuscrit était tombé dans ses mains.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit l'instituteur en haussant les épaules, et tout en plaçant devant soi les papiers jaunis; il s'agit sans doute de quelque chat qui aura bu du lait après avoir volé de la viande, et votre *urdédé* aura écrit tout un volume pour examiner ce qu'il fallait faire de ce chat. Voilà ce que c'est, sans doute.

— Lisez donc, monsieur l'instituteur, dit Yossef avec assurance, vous verrez qu'il s'agit de toute autre chose.

Pour toute réponse, Julius Armsteiner haussa les épaules d'un air de mépris. Puis il se mit à feuilleter le manuscrit tout en fredonnant cette espèce de chant dont

il est d'usage d'accompagner l'explication de la *Guemarah* (Talmud).

Yossef ne le quittait pas des yeux. L'attention de l'instituteur allaït croissant à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Il ne haussait plus les épaules, il ne fredonnait plus. Le manuscrit, il était facile de s'en apercevoir, intéressait Julius Armsteiner au plus haut degré.

Tout à coup il se leva en bondissant et se frappa le front.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, mon Dieu, je connais cela, je dois l'avoir lu quelque part.

Il se prit à réfléchir pendant quelque temps, puis il ouvrit sa bibliothèque, et du rayon le plus obscur, il descendit un volume assez épais qui s'était trouvé caché derrière les autres livres. Il le feuilleta d'une main tremblante, parcourut rapidement des pages entières, et s'écria enfin, hors d'haleine :

— Que vous ai-je dit? J'avais lu cet écrit quelque part. Le voilà, le voilà reproduit mot pour mot.

— Mais qu'avez-vous donc trouvé? demanda Yossef étonné.

— Votre *urdédé*, dit l'instituteur avec un regard rayonnant, à dû être un homme bien distingué, et je comprends maintenant l'origine des Spinosa, des Uriel et des Akosta. Voulez-vous savoir ce que c'est que votre manuscrit?

— N'est-ce pas pour cela que je suis venu vous trouver? répondit Yossef avec calme.

— Mais vous allez vous effrayer, dit Armsteiner avec hésitation.

— Je ne peux plus m'effrayer, répliqua Yossef, car j'ai

lu cet écrit et il ne m'a déjà que trop brisé le cœur.

— C'est donc là son effet? demanda l'instituteur avec un sourire singulier. Du reste, il doit en être ainsi. Depuis des siècles, ce livre est le tourment de l'humanité, il a fait couler des torrents de sang et a suscité des guerres qui ont duré trente ans et plus. Et pourquoi? parce qu'on n'a pu s'entendre sur la véritable signification de ce livre. Il n'est donc pas étonnant qu'il embarrasse un homme comme vous. Faut-il vous dire décidément ce que c'est que ce livre, Rebb Yossef?

— Me prenez-vous pour un enfant? répondit celui-ci.

— Eh bien écoutez donc, s'écria Armsteiner en fixant sur Yossef un regard perçant, le manuscrit de votre *urdédé* est la traduction littérale de l'Evangile de Mathieu.

— Quel est cet homme? demanda Yossef avec calme.

— Comment! vous ne le connaissez pas? s'écria l'instituteur en partant d'un éclat de rire; lisez donc là, dans ce livre, à l'endroit où je mets mon doigt.

Yossef lut : « Chapitre v, discours prononcé par le Christ sur la montagne; de la divinité du Christ; sa science de la loi. Evangile du jour de la Toussaint. »

— Cela regarde *les autres*, dit Yossef en levant les yeux sur l'instituteur. (Il voulait parler des coreligionnaires de Madeleine.)

Julius Armsteiner partit d'un second éclat de rire.

Yossef, comme pour prouver à l'instituteur qu'il ne lui répugnait pas de toucher à un *livre prohibé*, continua sa lecture :

« Et quand il vit le peuple, il se rendit sur une mon-

tagne, et ses disciples s'approchèrent de lui. Il ouvrit la bouche pour les instruire et leur dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient ; bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. »

— Eh bien, Rebb Yossef, demanda Armsteiner sur un ton ironique, savez-vous maintenant ce qu'était votre *urdédé*, et qui il désignait sous les noms de Yossef et de Marièm ?

Yossef trembla sous le poids de cette cruelle question. Il leva son visage pâle et terreux, et répondit d'une voix étouffée :

— Ainsi me punit le bon Dieu, monsieur l'instituteur ; mon cœur, en invoquant certains versets du *Chumech* (Pentateuque) s'est trop enorgueilli et a trop battu de contentement. Il paraît qu'il est des vérités que j'ignorais. Depuis quelque temps Dieu m'a soumis à bien des épreuves ; je dois encore y ajouter celle-ci. Au surplus, que cet écrit soit de mon *urdédé* ou de quelque autre, la question est de savoir s'il dit la vérité.

Julius Armsteiner, à la vue de la résignation et de l'attitude calme de Yossef, n'en put croire ses yeux. Il se demanda comment l'homme qui s'était tant révolté contre ses commentaires de la Bible, avait pu apprendre maintenant sans surprise, et avec tant de calme, une nouvelle qui eût été si terrible pour tout autre, à savoir que l'œuvre attribuée par lui à son *urdédé* était sortie de la pensée du blond rabbi de Nazareth.

L'instituteur ne connaissait pas l'histoire du cœur de Yossef... pardonnons-lui donc son étonnement.

Comme pour réparer ses torts, il ajouta en manière de consolation :

— Vous êtes dans le vrai, Rebb Yossef, quand vous dites que peu importe de savoir si c'est votre *urdédé* ou le Christ ou Mathieu l'évangéliste qui a écrit ce livre. Je me bornerai donc à une question : qu'était votre *urdédé?* un juif; qu'était Jésus ou Jischaï, comme l'appelle votre bisaïeul? un juif; qu'était Mathieu l'évangéliste? encore un juif.....

— Cessez, cessez de me parler ainsi, monsieur l'instituteur, répondit Yossef dont la figure s'était assombrie. Votre philosophie ne peut rien sur moi, et je sais maintenant ce que j'ai à faire.

Là-dessus, il salua l'instituteur et sortit.

Julius Armsteiner n'eut rien de plus pressé que de parcourir le ghetto pour raconter en riant à tous les passants, comment le *juif de la campagne* avait pris pour l'œuvre de son *urdédé* un livre qui n'était autre que l'Evangile de Mathieu.

Yossef retourna au village en toute hâte et sans regarder derrière lui. Une vive rougeur colorait maintenant son visage d'ordinaire blafard et terreux. Son cœur était-il redevenu libre? Sentait-il renaître ses forces premières?... Toujours est-il qu'il résolut de s'aboucher dans la journée même avec Madeleine.

XIV

MADELEINE.

Il arriva tout haletant près des champs qui touchaient à son village. C'était en plein midi, et les rayons brûlants du soleil tombaient d'aplomb du haut du ciel. La nature se taisait dans la campagne ; pas le moindre souffle ne ridait l'océan doré des épis, pas un paysan n'était visible à l'horizon.

Yossef précipita sa course de plus en plus : un spectacle nouveau s'offrit à ses yeux... Dans un champ situé sur le côté de la route, il aperçut une femme qui travaillait avec ardeur. Cette femme lui tournait le dos, mais il reconnut le champ...

Tout son sang reflua vers la tête... Cette femme n'était-elle pas... Madeleine ?...

Il quitta la route et prit une direction oblique. L'herbe tendre du sillon qui conduisait au champ étouffa le bruit de ses pas ; mais plus il s'avançait, plus sa demarche devenait chancelante. Il lui semblait que les champs tournaient autour de lui. Bientôt il se trouva derrière Madeleine. Elle ne l'avait pas entendu s'approcher, et continuait son travail. La pioche avec laquelle elle déterrait les pommes de terre se levait et retombait tour à tour. Ma-

deleine était loin de songer à l'homme qui était debout derrière elle.

Yossef était là, à quelques pas de sa sœur ; les mains croisées derrière le dos, il regardait en silence le travail de Madeleine. Soudain elle laissa tomber sa pioche et se redressa en tournant la tête.

Dans le premier moment, elle n'eut que la force de jeter un cri perçant qui remua profondément l'âme de Yossef, et de faire un mouvement pour fuir. Puis, elle couvrit de ses deux mains sa figure devenue pâle comme la mort.

— Dinah ! s'écria Yossef en étendant ses bras et en donnant à sa voix toute l'intonation de la tendresse.

Madeleine, s'entendant appeler par son véritable nom, laissa tomber les mains qui cachaient son visage ; chancelante, faible et presque mourante, elle fit quelques pas vers Yossef... qui la reçut dans ses bras.

Longtemps il pleura au cou de sa sœur. Madeleine ne put prononcer une parole, et lorsque Yossef l'eut dégagée de ses bras, il la vit placée en face de lui, pâle, muette de frayeur et le fixant, les mains jointes dans l'attitude de la prière.

Nulle parole, dans ce premier moment, ne trahit leurs sentiments respectifs. Yossef ne savait que dire, mais il contemplait avec des yeux rayonnants sa sœur qu'il venait de retrouver... Tout son être tremblait d'émotion.

Qu'il faut peu de chose pour éteindre une colère, si vieille qu'elle soit, pour secouer à jamais un sentiment d'amertume qui a duré pendant des années ! Avec quelle promptitude les regards se disaient en ce moment tout

ce qu'on venait d'oublier et de précipiter dans le torrent du passé !

Yossef conduisit Madeleine sur l'herbe du sillon, où elle s'assit épuisée de fatigue. Il se plaça à coté d'elle, et alors seulement le frère et la sœur recouvrèrent la parole.

— Ne me demande pas, dit Yossef, comment mes sentiments à ton égard ont pu changer tout à coup, car je ne saurais te l'expliquer. Tu sais tous les griefs que mon cœur nourrissait contre toi. Je ne t'ai pas traitée comme un frère doit traiter sa sœur. Le souvenir en pèsera éternellement sur mon âme, comme un immense fardeau dont ni le *Yom Kippour* ni le jeûne ni le repentir ne pourront me délivrer. Maintenant je te porterais dans mes bras à travers le monde entier, sans rougir. J'ai eu envers toi des torts si nombreux que Dieu seul peut me les pardonner...

Madeleine répondit : — Ne songe plus à tout cela, Yossef, et ne va pas empoisonner les moments que nous passons ensemble. Il me semble, à moi, que je ne suis plus de ce monde.

Yossef abrita de sa main la figure de Madeleine.

— Dis-moi donc, ma Dinah chérie, observa-t-il dans sa prévenance, comment as-tu le courage de travailler dans les champs par cette chaleur ? si tu ne te soucies pas de toi-même, au moins songe à tes enfants. Nul paysan ne travaille à cette heure-ci, tous sont couchés dans l'ombre pour se reposer, et toi seule tu fais exception. Le besoin t'y force-t-il donc ?

— Je dois te dire, répondit Madeleine en rougissant,

que mon mari n'a recueilli que depuis peu de temps le bien qui lui revenait : son père le boudait et voulait le déshériter, parce qu'il m'avait prise pour femme. Maintenant, il est réconcilié avec lui, mais jusque là il a fallu pourvoir à notre existence, et c'est ce que nous avons fait. Où en serions-nous, si nous étions restés les bras pendants? Lorsqu'on a des enfants et qu'on tient à ce qu'ils ne soient pas un jour à la charge des étrangers, il faut savoir se tirer de peine sans compter sur les autres. Grâce à Dieu, nous sommes parvenus à vivre sans le secours de mon beau-père.

Pour la première fois depuis dix ans, Yossef entendait parler sa sœur. Sa voix lui parut toujours la même, mais dans son langage il crut entendre il ne savait quoi d'étranger. Madeleine parlait le *jüdisch* (1) comme une chrétienne qui aurait vécu longtemps parmi les juifs et qui se serait approprié leur langue.

— Et ton mari, ne t'aide-t-il pas? demanda Yossef.

— Lui, répondit Madeleine, il travaille encore plus que moi; il se donne bien de la peine pour la famille, il ne boit ni ne joue, et rapporte à la maison tous les sous qu'il gagne. Ne serais-je pas une femme sans cœur, si je ne l'aidais pas? En somme, c'est le mari qui entretient la famille, et l'influence de la femme est bien faible, si le mari ne travaille pas. Néanmoins, elle doit l'aider tant qu'elle peut. C'est aussi ce que j'ai fait, et (Dieu en soit loué et béni!) je ne m'en trouve pas plus mal.

(1) Le jargon hébraïco-allemand.

— C'est que le sang juif coule dans tes veines, observa Yossef avec un grand sérieux, c'est lui qui ne te laisse ni trêve ni repos. Car le juif se tourmente toujours, quand les autres se réjouissent ; s'il n'a pas de tourments, il s'en forge ; il est incapable de se donner le moindre plaisir et d'aller s'égayer au cabaret. Je voudrais bien savoir à quoi cela tient et si jamais il en sera autrement. Mais, je te le répète, le sang juif coule encore dans tes veines.

Madeleine regardait en souriant son frère si sincèrement convaincu de son idée.

— Tu as raison, lui dit-elle en baissant les yeux, et ce n'est pas ce qu'il y a de plus mauvais en moi.

— Es-tu tout à fait heureuse ? demanda Yossef après une pause...., où plutôt, es-tu réellement contente ? ajouta-t-il avec hésitation.

— Mon mari m'aime, répondit franchement Madeleine, et moi je l'aime aussi.

— Et il te traite bien ?

— Ne t'ai-je pas dit qu'il fait exception à tous ? on dirait qu'il descend d'un des vôtres.

— Pardon, pardon, s'écria Yossef d'une voix douloureuse, en prenant la main de sa sœur, je m'étais toujours persuadé qu'il ne valait pas mieux que les autres ; et c'est pour cette raison que je t'ai haïe et méprisée.

—Voilà que tu recommences ? dit Madeleine en regardant sévèrement son frère.

— Ainsi tu es parfaitement heureuse ? répéta Yossef.

— Autant qu'il est possible de l'être, répondit Madeleine avec calme: mon mari et mes enfants font tout mon bonheur dans ce monde.

Yossef porta la main à son front en poussant un soupir.

— Je ne savais pas cela, dit-il d'une voix hésitante.

— Dans les premiers temps de mon mariage, raconta Madeleine, il n'en était pas de même. Mon cœur saignait, je pleurais au souvenir du mal que je vous avais fait ; je ne pouvais goûter le bonheur. Mais sois-en bien convaincu, Yossef : de même que quelque chose t'a forcé à venir aujourd'hui te confesser à moi, de même aussi j'ai été forcée de suivre mon mari. C'était ma destinée, et il ne dépendait pas de moi de la changer.

A ces mots, Yossef porta sur sa sœur des regards étonnés.

— Si je te dis cela, continua-t-elle, c'est pour que tu saches bien que ce n'est pas par légèreté ni dans le but de vous causer du chagrin, que j'ai quitté la maison. Mille fois je me suis demandé : « Faut-il donc que je sois la femme de Pavel ? » et mille fois je me suis répondu : « Mais tu vas mourir, Dinah, si tu ne l'épouses. » Une fois ma résolution bien arrêtée, tout le reste m'est devenu indifférent. Nul homme, fût-il Empereur ou roi, n'aurait pu me détourner de mon idée. Je te le répète, tout le reste ne me touchait plus ; car partout où je me trouvais, partout où j'allais, la même voix criait à mon oreille : Il faut que tu sois la femme de Pavel !

Yossef, stupéfait, écoutait en silence les aveux de sa sœur. Madeleine continua ainsi :

— Ce n'est qu'après avoir été baptisée par le curé, que je commençai à souffrir du mal que je vous avais fait ; car tous les liens qui m'attachaient à vous étaient déchirés, comme coupés avec des ciseaux. Plus de mère ! plus de frère ! Ils ne me connaissaient plus, ils ne voulaient plus rien savoir de moi. Les consolations de mon mari me soulageaient bien un peu, mais j'ai eu des jours..... puisse Dieu ne plus m'en envoyer de pareils ! Cependant le bon Dieu a dû me pardonner..... puisqu'il m'a donné des enfants.

— Ne pouvait-on pas en faire des juifs ? interrompit Yossef en portant sur Madeleine un regard de reproche.

Rassurons-nous ! C'était un reste d'amertume, et en quelque sorte, le dernier flocon d'écume qui monta à la surface d'un cœur encore mal tranquillisé.

Madeleine regarda son frère en souriant.

— On voit bien ce que sont les hommes, dit-elle. S'ils étaient obligés de mettre au monde des enfants, ils tiendraient un tout autre langage. En pareil cas, on ne songe plus à ce qu'on a été ; ce qu'on désire avant tout, c'est que les enfants deviennent d'honnêtes gens, peu importe qu'ils soient chrétiens ou juifs. Une mère ne se guide que d'après le père de ses enfants. Tel il est, tels seront les enfants. Le père est-il un mauvais juif ou un mauvais chrétien, sois bien convaincu que les enfants lui ressembleront.

— Est-ce pour cela que tu es devenue une si bonne chrétienne ? demanda Yossef avec ironie.

— Je suis ce qu'est mon mari, répondit vivement Madeleine. La femme ne doit suivre d'autre religion

que celle du père de ses enfants. Sinon, la discorde entrera dans la maison, ce qui est toujours fâcheux; et alors que deviendront les enfants? Suppose, Yossef, que, tout en épousant Pavel, je fusse restée juive; crois-tu qu'il m'aurait vue, sans chagrin, élever mes enfants à la manière juive comme je l'avais vu et appris chez vous? Depuis son enfance mon mari est habitué à vénérer la Mère de Dieu, à l'invoquer dans les moments difficiles; pouvais-je dire à mes enfants : Pardonnez à votre père si vous lui entendez prononcer le nom de la sainte Mère de Dieu; ce n'est pas de sa faute s'il est chrétien. Ou bien encore, pendant que vous célébriez vos jours de fête, fallait-il leur dire : Aujourd'hui il est défendu de travailler, d'aller à la campagne, de fendre du bois? Ils n'auraient pas manqué de me regarder avec des yeux étonnés et de me répondre : Mais notre père travaille, il va à la campagne, fend du bois et n'observe pas la fête.

— Je n'avais pas songé à cela, dit Yossef d'une voix entrecoupée.

— Tu y aurais bien songé si tu étais une femme. J'ai ouï dire que dans certains pays les chétiens et les juifs peuvent se marier entre eux sans changer de religion. Certes, il est très-beau de pouvoir prendre femme ou mari sans causer de chagrin aux siens, car il n'est que trop triste d'être réduit à changer de religion pour se marier. Mais je m'imagine ce qui se passe en pareil cas; avant de se marier les deux époux stipulent dans leur contrat que les enfants mâles seront chrétiens comme leur père, et que les filles garderont la religion de leur

mère ; ou en sens inverse, s'il y a lieu. A quoi ne consentirait-on pas avant le mariage? à quoi ne souscrirait-on pas? Mais crois-moi, une fois le mariage accompli, les choses changent de face, surtout si Dieu envoie des enfants aux époux. Le père est chagriné de voir ses enfants suivre des religions différentes, et il ne tarde pas, malgré lui, à en aimer les uns plus que les autres. Penses-tu qu'une mère puisse voir cela sans douleur? Les enfants ne sont-ils pas tous les siens? ne les a-t-elle pas tous mis au monde, allaités et élevés? Faut-il qu'une mère, pendant les neuf mois qu'elle porte son enfant dans son sein, entrevoie avec terreur le moment de sa naissance, parce qu'elle redoute ces paroles de son mari : « Encore un enfant que je ne pourrai pas élever dans ma foi? » Ainsi, pendant neuf mois, cette mère ignorerait si son enfant aura un père ou non. Comment ne mourrait-elle pas d'inquiétude et de terreur? Quant à moi, j'en mourrais cent fois.

Yossef regardait fixément sa sœur, dont le visage couvert d'une vive rougeur reflétait tout le feu de ses sentiments.

— Puis, continua-t-elle, il n'est pas bon que les enfants sachent que tout n'est pas identique entre leur père et leur mère, car les enfants imitent les parents, et alors la discorde s'installe dans la maison. Le mari et la femme se rendent mutuellement malheureux, le père prend le parti d'un enfant, la mère celui d'un autre, on s'aigrit la vie et on finit par se repentir de s'être épousés. Alors, Yossef, on se reproche dans des termes caustiques comme le feu, le tort de s'être unis l'un à l'autre. Dieu

préserve deux époux d'un pareil malheur! mieux vaudrait pour eux se jeter dans le fleuve le plus profond!

Yossef, vivement ému, se couvrit la figure de ses mains.

— Et moi qui t'ai laissée t'affaisser devant ma porte! s'écria-t-il d'une voix brisée; etmoi qui ai défendu à mon enfant d'aller à ton secours!

— Yossef! cria Madeleine sur un ton de reproche.

— Ainsi tu as fait tout cela pour l'amour de ton mari? demanda Yossef, quand il eut repris son calme.

— Pouvais-je en agir autrement? répondit Madeleine; ne pouvant élever mes enfants dans la foi juive, je devais songer cependant à leur donner une religion. Une mère doit prêcher d'exemple à ses enfants, car le père, à cet égard, a moins d'influence sur eux. Que seraient devenus les miens, si je m'étais moquée de leur Dieu? Pourtant de tous les enfants du village ils sont les plus pieux, et toutes les fois que le curé examine les écoliers, c'est mon aîné qui sait le mieux son catéchisme. C'est qu'aussi, je l'élève en conséquence.

A ces mots succéda un long silence. Enfin Yossef prit la main de Madeleine et lui dit :

— Maintenant je comprends parfaitement ta conduite. Pouvais-je savoir tout ce que tu sais? Je confesse que j'ai été bien coupable envers toi, et si tu ne me pardonnes, Dieu ne me pardonnera pas non plus.

Madeleine demeura silencieuse; elle ne put trouver une parole pour exprimer son émotion, mais les larmes abondantes qui ruisselaient le long de ses joues, en disaient plus long que bien des discours.

Yossef se leva brusquement, il venait de se rappeler

sa mère qui attendait son retour avec impatience. Chose singulière! pas un mot n'avait été échangé encore entre le frère et la sœur au sujet de la vieille femme, comme si eux seuls avaient eu besoin de s'expliquer entre eux.

— Dinah! s'écria Yossef, il faut que tu me suives à l'instant même auprès de la Mammé; il y a longtemps qu'elle t'attend. Celle-là, n'est-il pas vrai, ne t'a pas traitée comme je l'ai fait?

— Oh! ma mère! ma bonne mère! s'écria Madeleine avec toute l'ardeur de la piété filiale.

— Veux-tu y aller de suite?

— Peux-tu me le demander?

— La Mammé mourra de joie en te revoyant, dit Yossef avec émotion. D'ailleurs, elle est persuadée qu'elle ne passera plus la journée de demain.

— Elle est donc malade? Et tu as attendu jusqu'à ce moment pour me le dire? demanda Madeleine remplie d'inquiétude.

— Elle n'est pas malade, dit tristement Yossef; mais elle est convaincue qu'elle mourra entre la journée de demain et celle d'après-demain. Elle a fait un rêve qui, à ce qu'elle prétend, lui annonce sa mort avec certitude. Je crains bien que ses prévisions ne soient que trop justes.

— Au nom du Ciel, partons! s'écria Madeleine. Notre mère se meurt, et ses enfants ne sont pas auprès d'elle!

Aussitôt, elle prit sa pioche et se leva. Tout le long de la route, le frère et la sœur gardèrent un profond silence. A mesure qu'ils approchaient du village, la fi-

gure de Yossef se rassérénait, tandis que celle de Madeleine exprimait une inquiétude de plus en plus vive. C'est qu'elle allait perdre une mère, tandis que Yossef venait de retrouver une sœur !

Pendant qu'ils traversèrent le village, bien des yeux se fixèrent sur eux avec étonnement, bien des gens secouèrent la tête.

Arrivé auprès de la maison, Yossef pria sa sœur de demeurer là un instant, afin de ne pas effrayer sa mère par une apparition trop imprévue. Madeleine ne consentit qu'avec peine à cette courte attente.

En entrant dans la chambre de sa mère, Yossef s'écria ;

— Mammé, tu seras bien étonnée d'apprendre qui je t'amène.

— Eh ! ne le sais-je donc pas? dit la vieille Marièm d'une voix claire ; c'est Dinah que tu m'amènes.

Madeleine, du fond du corridor, avait entendu prononcer son nom. Elle ouvrit vivement la porte, et au même instant la mère et la fille s'étaient retrouvées !

XV

AUPRÈS D'UNE TOMBE.

Entre ces des femmes toute explication était inutile. A peine fut-il fait allusion aux événements des dernières années.

Madeleine dut faire venir tous ses enfants, jusqu'à son nourrisson encore couché dans le berceau, pour les mettre sous les yeux de la grand'mère. Marièm porta sur eux des regards remplis d'une indicible béatitude. Elle remarqua que la fille aînée de Madeleine ressemblait beaucoup à sa mère, tandis que le petit garçon avait les yeux et la bouche de son grand-père ; quant au nourrisson, un aveugle seul pouvait mettre en doute sa ressemblance avec Fischelé ! Chose singulière ! Marièm ne s'informa pas de Pavel son gendre, bien que plus d'une fois Madeleine eût prononcé son nom avec intention. La grand'mère ne le regardait-elle pas comme son parent ? ou bien se sentait-elle trop heureuse d'avoir retrouvé sa fille ?

A la nuit tombante, on emmena les enfants de Madeleine. Mais leur mère demeura, et rien n'eût pu la déterminer à s'éloigner du lit de la mourante. Du reste nul symptôme inquiétant n'annonçait la fin prochaine de Marièm. Elle possédait toute son intelligence, même sa

raison avait acquis une lucidité qui n'avait plus rien de terrestre. Plus d'une fois Madeleine et Yossef se regardèrent, étonnés des curieuses révélations qui sortaient comme autant de prophéties de la bouche de la vieille femme.

Tous trois passèrent la nuit à se faire des confidences mutuelles. Jamais les anges de la concorde ne traversèrent demeure humaine avec des ailes plus brillantes et plus belles qu'ils ne le firent pendant cette nuit silencieuse, dans la maison de l'unique juif du village.

Nulle paupière ne céda au sommeil durant cette sainte nuit.

Vers le matin, Marièm devint extrêmement faible. Ses yeux perdirent leur éclat, sa parole s'embarrassa. Un léger frisson fit trembler tout son corps, et bien qu'on la réchauffât sous une double couverture, elle n'en grelotta pas moins sous l'influence du froid mortel qui la pénétrait.

Sur les huit heures du matin arrivèrent les *bonnes femmes* de Bunzlau. L'une d'elles, haute et forte en stature et surnommée Fradel la *tireuse d'âmes*, avait acquis par une longue pratique une certaine expérience de la mort. Elle n'eut pas plus tôt regardé la vieille femme qu'elle dit tout bas à Yossef : « Elle ira encore jusqu'au soir. »

Ce mot, imperceptible pour tout autre oreille, n'avait pas échappé à celle de Marièm. D'une voix presque colère, elle s'écria du fond de sa couche : « Il n'est pas besoin d'être prophète pour deviner cela ; l'*urdédé* me l'a bien dit... »

Dans la maison on ne faisait plus que chuchoter doucement depuis qu'on était sûr qu'il s'y trouvait une mourante. Les *bonnes femmes* se placèrent devant le lit de la grand'mère et commencèrent à lui faire réciter la prière des mourants. Marièm était trop faible déjà pour tenir elle-même dans ses mains le *livret*. A son chevet se tenait Madeleine en proie à une douleur indescriptible, et versant des larmes intarissables. Yossef lui-même n'avait pas eu le courage de demeurer dans la chambre.

Sur les midi, Marièm exprima le désir de rester seule, parce sentait, dit-elle, le sommeil envahir ses yeux; mais elle voulut que Madeleine ne la quittât pas et qu'elle s'assît près de son lit. Et la vieille femme ferma les paupières et s'endormit sous les yeux de sa fille.

Madeleine tantôt pleurait en silence, tantôt se rappelait avec terreur que sa mère n'avait pas encore demandé à voir Pavel. Il lui prit envie de crier pour éveiller Marièm. Plus d'une fois elle jeta des cris si forts qu'elle crut en avoir fait trembler la maison, mais, à sa grande frayeur, elle vit sa mère persister dans son paisible sommeil. Si elle allait mourir maintenant? se dit-elle. Il lui sembla que le pardon de sa mère ne serait complet que lorsqu'elle aurait fait demander son Pavel.

Le jour touchait à son déclin. Le soleil s'était éloigné de la maison où gisait une mourante qui n'avait plus besoin de ses rayons. La vieille femme se réveilla au moment où la flamme d'or du soleil couchant brillait à travers la fenêtre.

Elle dit tout aussitôt à sa fille :

— Maintenant, fais-moi venir tes enfants et ton Pavel. Il est mon gendre après tout, et je désire le voir, car le moment approche.....

Madeleine jeta un cri et se précipita au pied du lit en baisant avec effusion la main pendante de Marièm. Elle avait compris la dernière œuvre d'amour de sa mère et qui allait s'accomplir avant même que sa bouche en eût exprimé le désir.

Les enfants arrivèrent et Pavel avec eux. Pavel s'approcha avec embarras du lit de la mourante. Marièm le fixa pendant quelques instants d'un regard perçant, comme si elle eût voulu lire dans le fond de son âme; puis d'une voix ferme, elle lui dit :

— Tu me parais être un brave homme, Pavel ; mais aussi quelle femme n'as tu pas épousée !

Yossef dut se présenter à son tour.

— Quant à nous deux, lui dit Marièm avec un regard rayonnant, nous nous connaissons. C'est tout ce que j'ai à te dire.

Elle lui demanda ensuite s'il ne s'opposait pas à ce qu'elle bénît les enfants de Madeleine avant son Fischelé, puisque ceux-là allaient recevoir aujourd'hui sa première et sa dernière bénédiction. D'ailleurs, ajouta-t-elle, Fischelé n'y perdra rien.

Yossef, comprenant l'intention de sa mère, inclina la tête en signe d'assentiment. Les enfants s'approchèrent du lit, et Marièm posa sur leur tête sa main tremblante, tout en murmurant des paroles imperceptibles. Madeleine lui présenta ensuite son nourrisson, et la vieille femme le bénit à son tour. Puis, elle s'assit dans son lit,

et portant sur Madeleine un regard profond et plein d'éloquence, elle dit à haute voix : L'enfant que tu portes dans ton sein sera aimé de Dieu et des hommes, car cet enfant t'a ramenée vers moi, ma Dinah, et un jour il te donnera bien de la joie. Je bénis donc l'enfant que tu mettras au monde. Quand vint le tour de Fischelé, Marièm se mit à verser des larmes amères. Elle saisit la tête de l'enfant et la retint longtemps dans ses mains; puis elle l'embrassa et dit : « C'est toi que je quitte avec le plus de regrets, pour toi j'aurais voulu vivre encore cent ans. Tu as été mon messager auprès de ma fille ; la bénédiction de Dieu repose sur ta tête. »

Elle eut encore la force de dire à Yossef : « Maintenant, allume la lampe du *schabbé* (sabbat), je voudrais la voir brûler une dernière fois. Dans une heure le *schabbé* sera là..... »

Elle porta des regards rayonnants sur la lumière répandue par les mèches huileuses de la lampe à sept becs. Pendant si longtemps elle avait allumé elle-même cette lampe! Et maintenant un autre devait se charger de ce soin!.... De minute en minute, les forces de la vieille femme baissèrent; déjà son âme avait entr'ouvert les ailes pour s'envoler.

En ce moment, Fradel, la *bonne femme*, dit ces mots : « Elle n'en a plus pour une seconde ; » et elle se mit à réciter à haute voix la dernière prière des mourants :

« Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un Dieu. »

Ce verset fut répété trois fois par Fradel et ses deux compagnes. La vieille Marièm remuait légèrement les

lèvres... Enfin elle ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Madeleine se jeta avec désespoir sur le corps de sa mère, pendant que Pavel et ses enfants se mirent à réciter trois fois le *Pater noster*. Auprès d'eux se tenaient Fischelé et Yossef, absorbés dans une douleur muette.

Un quart d'heure plus tard, la cloche des morts retentit en l'honneur de la trépassée. Le curé, en apprenant la nouvelle, l'avait ordonné ainsi, disant *qu'elle avait bien mérité cet honneur !...*

Le jour où la vieille Marièm fut enterrée dans le cimetière silencieux de Bunzlau, sur la route de Prague, on entendit dès le matin devant la maison mortuaire des pleurs et des gémissements si douloureux que Yossef se précipita tout bouleversé dans la rue. Là, il aperçut Anezka, laservante, dont la figure inondée de larmes exprimait une douleur tellement vive, qu'il ne put s'empêcher de la prendre en pitié. Anezka lui demanda en sanglotant la permission de revoir encore une fois sa bonne et tendre *Babé*. Yossef la laissa pénétrer dans la chambre où le corps de Marièm enveloppé de draps blancs se trouvait étendu sur le parquet. Anezka, comme si elle eût craint de réveiller la morte de son sommeil, s'agenouilla avec précaution, écarta doucement le drap qui couvrait la figure de la trépassée et se mit à la contempler longtemps avec attention. Puis, elle laissa retomber le drap avec la même précaution et s'esquiva en silence.

Et depuis ce jour on ne l'a plus revue au village...

Au moment où la voiture qui portait le cercueil traversa le village, Stéphan Parzik le paysan se tenait sous

la porte de sa maison. Il fit avec recueillement le signe de la croix, et suivit longtemps du regard la morte qui s'en allait. Dans l'espace d'une semaine, le *doyen* était devenu un vieillard caduc à cheveux blancs.

Yossef a renoncé à son *commerce en tous genres* et s'est fait paysan. Il est facile de comprendre le mobile qui l'a poussé à cette résolution. Ses champs touchent à ceux de sa sœur, et cette année-ci, pour la première fois, il ramènera au village les gerbes dorées récoltées dans son propre champ.

Sa vie est devenue calme. La meilleure intelligence règne entre Madeleine et lui. Vienne l'automne, et on le verra dans les champs, semer du blé dans les sillons fraîchement ouverts. Une vie nouvelle animera cette semence, pluie et rosée retomberont sur elle, et l'arroseront de leurs tendres baisers; la graine germera, et le souffle de la bénédiction divine passera sur la semence dorée.

Bien d'autres germes encore enfouis sous la neige, s'épanouiront un jour!...

TRENDERL

Des sons étranges viennent frapper notre oreille à travers le silence d'une nuit d'été, c'est le retentissement métallique d'un marteau sur l'enclume. Du sein d'une maison nous voyons jaillir des étincelles qui jettent dans l'obscurité leur éclair brillant et fugitif. Etonnés et comme nous réveillant d'un rêve, nous nous demandons si cette rue d'où s'échappent les étincelles est bien celle que nos souvenirs d'enfance nous retraçaient avec une toute autre physionomie?

C'est que les temps sont bien changés; la tempête qui a secoué les pages de l'humanité a accompli bien des prodiges; l'action destructrice de la nature semble s'être

surpassée elle-même. Ici, elle reconstruit un tout avec ces ruines qu'elle a semées ailleurs. Les hirondelles qui l'an passé ont pris leur vol vers un climat plus chaud, ne retrouvent plus leur nid et voltigent inquiètes et soucieuses, à la recherche d'un abri. Le mur où elles avaient suspendu leur demeure si gaie est tombé sous les leviers pointus des ouvriers. Où donc est leur nid si chaud? où sont les ouvriers? Ce mur nouvellement élevé leur offrira-t-il, lui aussi, un asile tutélaire?....

Ainsi, de la maison où jadis un fripier laissait flotter au vent ses étoffes fanées et ses défroques, jaillissent maintenant les étincelles d'une forge et s'échappe le son métallique du marteau. Au-dessus de la porte de cette maison est suspendue une clef dorée et richement historiée qui indique qu'on se trouve là devant l'atelier d'un serrurier, et ce serrurier, enfant de la rue, n'est autre que notre Trenderl. . . . .
. . . .

Un métal dur et tenace a remplacé les fragiles étoffes, et à l'aune a succédé le marteau. L'âge où nous vivons n'est lui-même qu'un âge de fer, et presque dans toutes les mains on voit briller le dur métal.....

Nous saurons plus tard que le vrai nom du serrurier juif n'est pas celui que nous venons de lui donner. Mais laissons-lui jusque là ce nom de Trenderl, d'autant plus que le lecteur sera rassuré quand il saura que Trenderl, loin de regarder ce sobriquet comme une injure, est presque fier de le porter.

Ce soir-là, dans la maison qui fait face à celle du serrurier, deux personnes ne purent fermer les yeux au

sommeil, grâce au travail bruyant de leur voisin dont les coups de marteau se prolongèrent bien avant dans la nuit et paraissaient ne pas devoir cesser. Les sons retentissaient sur l'enclume, pareils aux souffles haletants d'un homme nouveau né qui ne se lasse pas d'aspirer la vie. On pouvait en quelque sorte juger par là combien le serrurier était amoureux de son métier.

Les deux personnes ainsi troublées dans leur sommeil, étaient le riche Schmoul Brandeis et Mindel, sa femme.

— Tu vois Schmoul, dit celle-ci d'un ton maussade, tu vois ce qu'on gagne à s'intéresser à un enfant pauvre. N'a-t-il pas fallu que vous fissiez de cet homme un serrurier, comme s'il n'y avait pas eu d'autre état au monde? n'aurait-il pas mieux valu en faire un tailleur? L'aiguille du moins glisse sans bruit à travers le drap; mais vous avez préféré armer Trenderl d'un marteau, et le voilà qui frappe et martèle, à percer dans ma tête des trous larges comme une maison. A la fin, nous serons forcés de changer de domicile à cause de Trenderl; cela n'est-il pas insupportable?

— Petite folle, répondit Schmoul en bâillant, pouvais-je prévoir que Trenderl établirait sa forge juste en face de notre maison? D'ailleurs, qu'y trouverais-tu à redire, s'il frappait et martelait dans un autre endroit?

— Un juif ne doit pas se faire serrurier, dit Mindel avec une grande conviction; il y a d'autres professions pour lui. Le juif est-il fait pour un pareil métier? a-t-il les forces qu'il exige? Pour *les autres* c'est bien différents; ceux-là ont été habitués dès leur enfance à ma-

nier le feu, l'eau, le fer et l'acier. N'as-tu pas remarqué avec quel courage leurs enfants grimpent sur les arbres les plus élevés? C'est à en prendre le vertige, et cependant leurs mères les regardent faire au bas de l'arbre. Crois-tu qu'une mère juive en ferait autant? Une chrétienne seule peut voir son enfant suspendu entre ciel et terre, sans en mourir de frayeur.

— Tu vois cependant que ces enfants ne s'en trouvent pas plus mal, dit Rebb Schmoul, après un moment de silence. Ils sont forts et robustes, tandis que le moindre souffle renverse un enfant juif.

— Si Dieu m'eût donné un fils, continua Mindel, et qu'on eût voulu me forcer à en faire un serrurier, un forgeron, un maçon, je ne sais pas ce que je n'aurais pas été capable d'entreprendre pour l'en empêcher. Mais j'en reviens toujours à mon idée : les juifs ne sont pas faits pour ces métiers, et ils doivent les abandonner aux *autres*. Réponds à cette seule question : T'est-il jamais revenu qu'un de ces charpentiers ou de ces maçons qui, pour gagner quelques sous, exposent journellement leur vie en grimpant sur les plus hauts clochers, et qui ne devraient jamais sortir avant d'avoir fait leur testament, t'est-il revenu que l'un d'eux ait fait fortune? Quel fruit retirent ces maçons et ces charpentiers de tous les dangers qu'ils courent chaque jour? Laissent-ils le moindre bien à leurs enfants? Ils sont des mendiants, voilà tout. S'il leur arrive un accident, si la corde qui les tient suspendus vient à se briser et qu'ils soient écrasés dans leur chute avec eux se brise et s'écrase le bonheur de leurs femmes, de leurs enfants et de tout ce qui les touche.

Le discours de Mindel surprit fort son mari ; jamais il n'avait entendu de pareilles considérations sortir de la bouche de sa femme.

— Mais tu as une tête d'avocat ! dit-il en riant ; il fallait faire part de tout cela au docteur Prager à l'époque où il s'est donné tant de peine pour faire de Trenderl un serrurier ; à t'entendre parler, c'est toi qui as raison, mais quand on écoute le docteur, on trouve que le bon Dieu ne parlerait pas mieux que lui. Et cependant le docteur est juif aussi !

— Et quel juif ! s'écria Mindel en s'animant. Qui mieux que moi sait ce qu'il vaut ? Jamais enfant juif n'a fait pour ses parents ce qu'il a fait, lui. Il est des gens qui disent que c'est tout que d'être juif, bien que dans le fond ils pensent tout le contraire, mais rester juif dans les circonstances où s'est trouvé le docteur, voilà où est le mérite. Placé entre une jeune fille charmante et riche qui l'adorait de toute son âme et entre son père et sa mère, vieilles gens voisins de la mort, le docteur n'a pas hésité à sacrifier la riche et jolie personne et son propre bonheur, pour ne pas affliger ses parents. Pour cela seul, toute mère juive doit le porter dans son cœur.....

— Je voudrais bien savoir, dit Rebb Schmoul, après une pause, pourquoi le docteur ne veut pas se marier. Il trouverait chaque jour une dot de 10 à 20,000 florins et plus, et il reste garçon. Comment expliquer cela ?

— Nous autres femmes, répondit Mindel sur un ton quelque peu mystérieux, nous comprenons cela mieux que les hommes.

— Et pourquoi ? voudrait-il par hasard épouser ta fille avec ses 10,000 florins ? s'écria le mari en riant.

— Tu lui donnerais bien un million qu'il n'épouserait pas notre fille ni aucune autre, dit Mindel avec le même air mystérieux.

— Et c'est ce qui te console, reprit Schmoul. Toutes les femmes se ressemblent à s'y tromper. Si je n'épouse cet homme, se disent-elles, au moins aucune autre ne l'épousera, à cela se réduit toute la sagesse d'une tête féminine. Crois-tu, que si l'on entreprenait doucement le docteur, il n'y consentirait pas ?...

— Assez causé là-dessus ! dit Mindel avec une grande colère, tu me mets le doigt dans la bouche comme on fait à un enfant pour savoir s'il a des dents.

— Qu'on dise *non* à une femme, reprit Rebb Schmoul en riant, elle se gardera bien d'en parler ; mais qu'elle prévoie un *oui* à cent pas, elle le publiera aussitôt au son de la grosse caisse.

— Va, va toujours, répondit Mindel sur un ton chagrin ; à t'entendre parler de la sorte, on ne se douterait pas qu'il y a une fille de vingt ans dans ta maison.

— Si par hasard tu cherches un mari qui veuille d'elle et de ses 10,000 florins, dit gaîment Rebb Schmoul, j'en connais un qui la prendra des quatre mains. Regarde par la fenêtre et tu le verras en face de toi.

— Tu ne veux pas parler de Trenderl le serrurier, je le suppose ? s'écria Mindel avec frayeur.

— Et qui serait-ce donc, folle que tu es, répondit Schmoul qui dans sa gaîté n'éprouvait plus le moindre besoin de dormir. C'est un joli garçon que Trenderl.

Que lui manque-t-il ? Il est bon juif et n'est pas un de ces vauriens frivoles qui ne sont propres à rien. De plus, il a deux bons bras qu'il lui suffit de soulever pour gagner plus gros que ne gagnent bien des docteurs.

— Quand tu raisonnes ainsi, Schmoul, dit Mindel avec colère, on ne croirait jamais que tu es Rebb Schmoul Brandeis, le richard, qui en une semaine dépense plus en aumônes que ne gagnent bien des gens en un mois. Le dernier *Schulé klopfer* (1), ne s'exprimerait pas autrement que toi.

— C'est un joli garçon que Trenderl et qui sait gagner sa vie, répéta Schmoul, comme pour narguer sa femme.

Mindel, pour ne pas répondre aux *paroles absurdes* de son mari, fit semblant de dormir; et à peine Rebb Schmoul s'en fut-il aperçu qu'il tomba lui-même dans un sommeil réel, malgré les coups de marteau du serrurier.

Mais, au même moment, le sommeil fuyait les paupières d'une autre personne ; à la fenêtre qui faisait face à l'atelier du serrurier se tenait debout, en toilette de nuit, une svelte jeune fille qui n'avait pas perdu un mot de la conversation des deux époux. Au moment où Rebb Schmoul avait qualifié Trenderl de joli garçon, les joues de la jeune fille s'étaient colorées d'une rougeur aussi vive que celle du fer brûlant qui se façonnait au même instant sur l'enclume du serrurier...

(1) Celui qui est chargé de frapper sur les portes cochères avec un marteau en bois, pour annoncer l'heure des offices.
(*Note du traducteur.*)

Cependant les coups de marteau se prolongèrent bien avant dans la nuit, puis tout rentra dans le silence. Et maintenant qu'il nous est possible d'entendre enfin *notre propre parole* (expression favorite de la brave Mindel en pareille circonstance), nous devons, pour la clarté du récit, donner au lecteur quelques explications sur tout ce qu'il vient de voir et d'entendre.

Et d'abord, nous désobligerions notre serrurier, si nous vous cachions que son sobriquet de Trenderl lui venait de sa profession même. *Trenderl* est le nom allemand de ce jouet bruyant et ronflant devenu immortel entre les mains des enfants, dont, depuis des siècles, il occupe toutes les pensées. Quel est l'enfant qui n'ait fait d'un trenderl (toupie) l'objet de ses plus vifs désirs ? Trenderl le serrurier, nous en sommes certain, sera rempli de joie, ses coups de marteau gagneront en vigueur, s'il vient à savoir que nous n'avons pas craint de vous le faire connaître en entier. Bien que le serrurier eût parcouru le monde avec son livret d'ouvrier portant son véritable nom de Wolf Turnauer, ce nom-là pourtant n'était connu que dans le village même où il l'avait reçu.

Trenderl, comme bien des gens de la joyeuse époque d'association où nous vivons, était la créature d'une société ouvrière affiliée à la société centrale de Vienne, et par conséquent l'enfant d'une puissance invisible qui du fond de la capitale le protégeait de son bras paternel.

Un jour étaient arrivées à l'adresse des notables de la communauté de notre serrurier, quelques feuilles de papier imprimées renfermant avec des statuts une let-

tre à gros cachet, signée de plusieurs juifs distingués de Vienne. Dans cette lettre on priait la Communauté d'examiner avec soin les statuts de l'association Viennoise, et dans le cas où ces statuts pourraient trouver une application utile, de se constituer elle-même en une société particulière qui serait annexée à l'association centrale de Vienne. Dans un langage pressant, les juifs de cette ville, tout en rendant leurs coreligionaires attentifs sur l'importance des métiers dans les communautés juives, les engageaient à choisir de préférence pour les enfants, celles des professions manuelles qui, pour la difficulté de l'aprentissage et de l'exécution, inspiraient plus ou moins de répugnance aux juifs.

C'est à cette époque que, dans la commune même de notre serrurier, un noble cœur s'éveilla d'un long sommeil pour s'enflammer du vif désir de réaliser l'idée qu'une feuille volante avait apportée de Vienne et qui lui parut renfermer le germe d'un nouvel avenir. Ce noble cœur c'était le docteur Prager... ou Emanuel (comme l'appelait Clara). Lui qui jusque là n'était connu dans la communauté que pour la pratique de la médecine, rompit, à la surprise générale, le silence qu'il avait gardé si longtemps, et prit à tâche de prouver à la société ouvrière de sa commune qu'on ne pouvait sans injustice envers Dieu, le prochain et la postérité, reculer devant la proposition des juifs de Vienne, et qu'il fallait saisir une si belle occasion pour montrer ce dont on était capable.

Le docteur fut nommé à l'unanimité président de la nouvelle société. On voulut que sa pensée dirigeât et

animât l'association et la fît vivre et prospérer ; on mit à sa disposition les ressources pécuniaires les plus larges, et la société naquit à la vie.

Le docteur fut chargé ensuite d'adresser à la Société Viennoise une lettre d'adhésion et de remercîments. Les passages suivants de cette lettre, que nous ne pouvons nous empêcher de citer, feront juger de la manière dont le docteur s'acquitta de cette mission.

« Vénérables messieurs, c'est avec la joie la plus vive que nous avons accueilli vos nobles et généreuses idées, et nous prions le Ciel de les bénir et de les réaliser. Quel bonheur pour nous de voir sortir du sein de nos coreligionaires une protestation si énergique contre le reproche d'incorrigible paresse qu'on nous jette chaque jour à la face !

» Notre peuple n'a jamais appris à travailler. C'est là l'histoire de tous ses malheurs, comme aussi le secret de toutes ses qualités et de tous ses défauts. Il n'y a pas d'ivrognes parmi nous, cela est vrai, mais notre tempérance nous met-elle au-dessus des ouvriers et des paysans chrétiens qui s'adonnent à quelques humaines faiblesses ?

» N'est-il pas douloureux de penser que, parmi tant de milliers de juifs morts et enterrés dans le courant des siècles, si peu aient connu le sentiment de bonheur qu'éprouve le charpentier, lorsqu'il plante le bouquet sur le faîte d'une toiture, tout en récitant le discours de rigueur, pour lancer ensuite d'une main vigoureuse dans le sein de la foule le verre qu'il vient de vider ? Qui de nous a éprouvé jamais le transport orgueilleux du ma-

çon à l'idée que lui aussi à pris part à l'érection d'un monument superbe, à la réalisation de l'idée de l'architecte ? Chaque fibre de notre corps ne tremble-t-elle pas, rien qu'à l'aspect du serrurier plantant un paratonnerre sur le sommet du clocher ? Notre œil et notre main ont perdu leur audace, c'est à nous de la reconquérir : sans audace, point d'intelligence.

» — Comment la main qui n'ose saisir le fer brûlant qui doit se façonner sur l'enclume, oserait-elle se risquer à toucher un verre rempli de vin ? L'un comme l'autre suppose un certain courage. Comment encore l'œil d'un homme qui n'a jamais mesuré du haut d'une tour l'abîme qui s'ouvre à ses pieds, pourrait-il se fixer franchement sur l'œil du prochain ? aussi bien, nous reproche-t-on notre poltronnerie, notre bassesse, notre rampante humilité. Que les yeux et les mains de nos coreligionaires gagnent en force et en courage, et notre avenir pourra être sauvé encore ! ! ! !

» Dans notre communauté, nous ne manquons ni de tailleurs ni de bijoutiers, mais ces gens-là font leur métier en comédien et jettent le masque et le fard à la première occasion favorable. C'est pitié que de les voir manquer ainsi à leur vocation. Ce tailleur ne travaille avec tant de zèle et de fatigue sur sa table, que parce que déjà il rêve d'ouvrir un magasin de draperies sous les arcades de la halle voisine. Ce bijoutier qui souffle plus que de raison dans son chalumeau, qui frappe et martèle à coups redoublés, entrevoit déjà l'étalage étincelant d'une boutique chargée de bagues et de chaînes. La vraie joie du travailleur, les douces sensations de

l'artisan au repos, ils ne les connaissent pas ; ils n'aiment pas le travail pour lui-même, mais pour s'enrichir ; ils n'y voient qu'une longue série de peines et de misères, et au jour de la mort leurs yeux s'éteignent sans jeter un regard de regret sur l'établi.

» C'est un fait plein d'enseignements, que la nécessité où se trouva le roi Salomon de recourir à des ouvriers étrangers pour l'édification de son temple. Nous aussi, nous faisons bâtir nos synagogues par des mains étrangères, et notre peuple est toujours le plus parresseux de la terre. D'autres que nous construisent et embellissent nos demeures ; nous nous bornons à en payer le salaire, Le reproche qu'on fait au juif de n'avoir pas de patrie est-il donc si dénué de fondement ? Qui de nous peut dire que la moindre chaumière de son pays soit due au travail de ses mains ?... »

. . . .

On pardonnera sans peine à l'auteur de cette lettre, d'avoir émis certaines idées et considérations, au nom d'une foule qui ne les partageait pas.

« Sans doute, disait-on dans la communauté, il nous faut des métiers, car le colportage décline chaque jour. Les marchands de la ville cèdent leurs marchandises à si vil prix que le pauvre monde serait bien fou de ne pas embrasser un état qui lui permet de gagner son pain sans sortir de sa maison. Mais, ajoutait-on, pourquoi un juif grimperait-il sur les toits pour planter des paratonnerres ? En seront-ils mieux préservés de la foudre ? »

Voilà les réflexions qui arrivaient de tous côtés avec des sourires de pitié aux oreilles du docteur Prager. Les

femmes surtout lui faisaient dans la rue une opposition violente et amère. « Ne sait-on pas, disaient-elles, que le docteur est lui aussi le fils d'un pauvre colporteur, et ne dirait-on pas qu'il ne veut donner des professions à nos enfants que pour les empêcher de devenir colporteur et de faire concurrence à son père? Jamais mère juive ne consentira à voir son enfant se promener comme un chat sur les toits. » — Notez que les gens qui parlaient de la sorte, ne craignaient pas de braver pendant toute une journée le froid ou la chaleur, la neige ou la canicule, pour crier sur les champs de foire : *Achetez, achetez !*

Si le docteur, découragé par cette opposition énergique, eût renoncé à la réalisation d'une idée si sainte à ses yeux, on n'aurait pas le droit de s'en étonner ; mais l'âme si bien trempée d'Emanuel ne se laissa pas abattre. Il comprenait jusqu'à un certain point que ses adversaires ne pouvaient pas s'enthousiasmer, dès l'abord, pour une idée restée jusque là stérile comme l'arbre sauvage des forêts. Il savait qu'il fallait des années pour que cette idée se realisât, fructifiât, et se traduisît enfin à leurs yeux en professions pénibles. Aussi, malgré la tiédeur de ses coreligionnaires pour ses actes et ses idées, il conserva sa foi dans un avenir meilleur.

Le premier enfant que la nouvelle association ouvrière prit sous sa protection fut le fils d'un pauvre colporteur que la mort venait de délivrer d'une vie de peine, de misères et de chagrin. Cet enfant, c'était Trenderl, notre maître serrurier. D'après les premières intentions d'Emanuel, l'enfant devait être charpentier, mais une

opposition fortement organisée avait mis obstable à ce projet. « — Parce que cet enfant est orphelin de père et de mère, s'écriait-on de tous côtés, on s'imagine qu'il est permis d'en faire ce que l'on veut. Mais, au nom du Ciel, voulez-vous donc rendre toute la communauté complice d'une action qui ne saurait avoir que de mauvais résultats? Si cet enfant venait à tomber du haut d'un toit dans un abîme, que répondriez-vous aux mânes irritées de son père? ou bien s'il venait à être écrasé par une poutre?... N'y a-t-il pas trop d'exemples déjà de pareils accidents? Faites-nous grâce, au nom du Dieu tout-puissant, de vos innovations qui pourront coûter terriblement cher à d'innocents enfants! »

Emanuel, après avoir tenu tête pendant longtemps aux récriminations toujours croissantes de ses coreligionnaires, consentit enfin à faire un serrurier du protégé de la société ouvrière.

Le choix de cette profession rencontra moins d'opposition, bien qu'on eût de la peine à comprendre qu'un serrurier juif pût gagner son pain en racommodant les clefs et les serrures cassées de la communauté. Du moins on cessa de crier au péché, et cela à la satisfaction des membres de l'association dont les scrupules n'avaient pas laissé que d'être éveillés par les folles accusations des femmes.

Emanuel sut bientôt quelle était la force de résistance d'un préjugé qu'on irrite. Le jour où l'association ouvrière voulut mettre l'enfant en apprentissage chez un maître serrurier de la commune, elle n'essuya d'abord qu'un refus des plus grossiers. « Jamais, lui fut-il ré-

pondu, pareil métier n'a été le partage d'un enfant *de la rue*... Et vous voulez que je prête la main à la chose ! Ce n'est pas nous qui lui apprendrons les finesses du métier à notre propre détriment ! Ce n'est donc pas assez que le commerce soit entre vos mains, il faut encore que vous accapariez les professions. » — La même réponse fut faite à l'association par trois et quatre maîtres-serruriers. Enfin, il s'en trouva un cinquième qui voulut bien, par *pitié* et par égard pour le père de l'enfant qu'il avait beaucoup connu, ouvrir son atelier à l'apprenti. Mais au bout d'une semaine, il renvoya l'enfant sous prétexte que le chef des compagnons ouvriers avait protesté, au nom de la corporation, contre l'admission de l'enfant. « Je ne m'étonne que d'une chose, ajouta le maître-serrurier, c'est qu'on n'ait pas encore brisé les fenêtres de ma maison. »

Les efforts tentés par l'association auprès des maîtres des localités voisines, eurent le même insuccès. Emanuel s'avouait avec douleur que les associations ouvrières n'étaient pas le moyen qu'il fallait pour doter les juifs de professions manuelles. Peut-être, se disait-il, aurait-on accordé à un seul d'entre nous ce qu'on a refusé à une réunion d'hommes regardés comme les représentants du peuple tout entier...

C'est à cette époque qu'un *fin petit juif*, connu sous le nom de Hirsch Blaser (souffleur), car c'est lui qui entonnait le *schofer* (trompette sacrée) au jour de l'an, dit tout haut dans la rue en parlant du jeune apprenti : « Ces messieurs ont fait de cet enfant un véritable *trenderl* (toupie) ; ils tiennent la ficelle dans leurs mains et le

Trenderl saute, tourne à leur gré et roule sans trêve ni repos d'un maître à l'autre. Que peut-il résulter d'un homme dont on a fait un trenderl ? »

Ainsi avait parlé Hirsch Blaser, le fin petit juif dont les bons mots faisaient fortune dans la communauté. Sa comparaison malicieuse se répéta si rapidement de tous côtés que le protégé de l'association ouvrière ne fut bientôt plus connu que sous le nom de Trenderl.

Un jour, on fit prendre à l'apprenti la grande route de Vienne. Il partit, muni, pour l'association centrale, d'une lettre de recommandation qui renfermait en même temps l'histoire de l'enfant depuis sa vocation pour l'état de serrurier jusqu'au moment où, pour le soustraire aux préjugés de sa ville natale, on s'était décidé à l'envoyer à Vienne.

. . . .

Dès ce moment, on ne s'occupa plus de l'enfant. On sut seulement qu'il avait été mis en apprentissage chez un maître distingué de Vienne. Les renseignements fournis par l'association centrale sur le compte du jeune homme étaient des plus favorables. Des nouvelles ultérieures apprirent qu'il était en train de faire son tour d'Allemagne et de France, et les badauds de dire dans les rues, à l'exemple de Hirsch Blaser : « *Trenderl roulera* jusqu'au bout du monde. » Personne ne croyait à la possibilité de son retour. Pourtant, il revint un beau matin et établit dans sa rue une forge d'où s'échappèrent huit jours plus tard, avec le bruit du marteau, des gerbes jaillissantes d'étincelles.

Le premier coup de marteau qui retentit sur l'enclume du serrurier arriva comme une douce harmonie à l'oreille

d'Emanuel, qui ce jour-là fut au comble du bonheur. Mais, d'un autre côté, nous le savons déjà, le marteau bruyant de Trenderl privait du sommeil deux autres personnes de notre connaissance...

Ce serait méconnaître au dernier point le caractère de la brave Mindel que de supposer que son cœur, naturellement bon, éprouvait la moindre haine pour notre serrurier. Jamais elle ne s'était plainte ouvertement de ses coups de marteau et de son bruit, ennemis de son sommeil. Elle n'avait qu'un grief contre lui, mais celui-là, son cœur ne pouvait l'oublier. Elle savait que Trenderl s'était chargé d'établir sous peu de jours un paratonnerre sur le toit de la synagogue qu'on venait de construire : c'est là ce qui l'aigrissait contre lui et contre le monde entier. Chaque coup qui résonnait dans la forge voisine produisait sur son âme l'effet d'un glas funèbre, poursuivie qu'elle était de cette pensée qu'il y allait de la vie du serrurier, et qu'aussitôt qu'il serait assis sur le toit, le vertige le saisirait pour le précipiter dans un abîme sans fond. Pour elle, les jours du serrurier étaient bien comptés. « On n'a donc élevé cet enfant du pauvre, disait-elle souvent, on ne l'a fait courir et souffrir dans les pays lointains que pour lui faire trouver dans son pays natal, une mort inévitable. Jamais, depuis qu'il y a des enfants juifs sur terre, on n'a vu un pareil crime commis contre son propre peuple et son propre sang. Mais le bon Dieu a aussi son mot à dire dans tout cela ; il enverra au serrurier un esprit malin, un vertige, au moment où il s'y attendra le moins ; Trenderl croira saisir un corps, mais ne saisira que le vide. Il peut dès maintenant s'entendre

avec les *Kabronim* (les hommes chargés des enterrements). »

Le docteur Prager, en arrivant le lendemain dans la maison de Rebb Schmoul Brandeis, son meilleur ami, trouva Mindel dans un état d'inquiétude et d'irritation extrêmes. Ses yeux brillaient de cet éclat que donne l'insomnie, une rougeur fébrile colorait ses joues. Le docteur lui demanda sur un ton inquiet, si elle se sentait malade.

— J'ai toute une forge dans la tête, répondit-elle avec mauvaise humeur, et vous voulez que je me porte bien.

Emanuel, connaissant l'aversion de la femme du richard pour les professions manuelles, lui dit en souriant :

— Vous voulez donc que les pauvres gens ne gagnent pas leur vie, madame Mindel? le bruit qu'ils font leur donne du pain.....

—De tout autre que vous, je ne supporterais pas cette réponse, répliqua Mindel en colère. C'est moi que vous accusez d'envier le pain du pauvre monde, comme si on ne savait partout que Rebb Schmoul Brandeis et sa femme donnent en une semaine plus d'argent aux pauvres que bien des gens n'en gagnent dans un mois.

— Cependant, dit Emanuel devenu sérieux, se plaindre comme vous faites, de la manière dont ces malheureux gagnent leur pain, c'est les jalouser.

— Tous vos discours, répondit Mindel exaspérée par le ton sévère du docteur, ne changeront absolument rien à mes idées. Mindel Brandeis, on le sait partout, n'est pas une méchante femme, elle n'est que trop bonne, sans quoi jamais on n'aurait fait de Trenderl un serrurier.

— Mais bien un colporteur, répliqua Emmanuel avec amertume, un colporteur ne frappe point sur l'enclume et ne trouble le sommeil de personne lorsqu'il se traîne sur les grands chemins ou qu'il vante sur un champ de foire le prix modique de ses marchandises.

— Il vaut mieux, sans doute, forcer un homme à grimper sur le toit d'une maison, lui apprendre à tenter Dieu, et lui mettre un paratonnerre à la main, en lui disant : Monte là-haut et va voir si la main de Dieu ne te précipitera pas mort dans la rue. Est-on une méchante femme, parce qu'on veut empêcher cela, parce qu'on en perd le sommeil? Chaque matin, je le sais, vous autres hommes vous faites cette prière : *Je te remercie, mon Dieu roi du monde, d'avoir fait un homme de ta créature.* Les femmes, au contraire, remercient le ciel de les avoir faites *selon sa volonté* et telles qu'elles sont. Pour ma part, je serais bien fâchée d'être un homme.

— Si vous l'étiez pourtant, vous auriez une autre idée des métiers, dit Emanuel embarrassé, et singulièrement frappé des paroles de Mindel.

— Je ne souffrirai point que Trenderl place le paratonnerre sur la synagogue, s'écria Mindel avec animation, dût-il m'en coûter des centaines de florins! Mindel Brandeis n'en fera pas plus de cas que d'un liard, s'il s'agit d'empêcher un enfant juif de se rendre coupable envers le ciel, car Dieu ne laisserait pas impunie une pareille action.

— Telle est votre profonde conviction? ajouta Emanuel avec un sourire.

— Je sais ce que je dis, répondit Mindel avec fermeté, Trenderl ne sera pas plutôt arrivé sur son toit que le vertige l'en précipitera.

— Si cependant il en revenait sain et sauf? répliqua Emanuel.

— Mais il n'y montera pas, dit sèchement Mindel.

— Comment! vous engageriez un ouvrier à manquer aux devoirs de son métier, dit Emanuel d'un air moqueur, mais il y est bien forcé...

— Il y est forcé! il y est forcé! s'écria Mindel avec une impétuosité qui enchanta le docteur, ah! il est forcé de tenter Dieu! Dans quel livre avez-vous lu cela? mais songez donc à votre mère.

— Un jour, je me suis trouvé moi aussi *sur une hauteur*..... dit Emanuel en pâlissant, mais, ajouta-t-il bien bas, j'en suis descendu à la voix de ma mère...

— J'ai donc raison! s'écria Mindel, bien qu'elle n'eût pas entendu les dernières paroles du docteur. Et vous voulez que Mindel Brandeis dont la réputation n'est pas, que je sache, des plus mauvaises, ne cherche pas à empêcher ce qui doit se faire? Si Dieu m'a donné la fortune, c'est pour empêcher les hommes de commettre des péchés. Non, Trenderl ne montera pas sur le toit de la synagogue, quand cela devrait me coûter des centaines de florins! Moquez-vous de moi, docteur, tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle sur un ton sympathique, j'aime mieux vos railleries que les bénédictions et les éloges d'un autre; mais, le bon Dieu aidant, nous aurons raison de Trenderl le serrurier, coûte que coûte.

— Vous y êtes bien décidée? demanda Emanuel étonné.

— Si j'y suis décidée! dit-elle avec émotion, vous demandez si Mindel Brandeis est décidée à empêcher un homme de tomber du haut d'un toit? Vous me demanderez cela quand je serai arrivée à mes fins, mais je gage dès ce moment que Trenderl le serrurier ne se fera pas prier et qu'il dira plutôt dix fois oui qu'une fois non; et certes alors j'aurai le droit d'être fière, et de me vanter de ma victoire.

Le docteur regarda pendant quelques instants la figure triomphante de Mindel. Une idée, mais non plus une idée d'opposition, avait passé par son esprit. Son regard était devenu sérieux, ses joues avaient pâli, un trouble violent paraissait s'être emparé de son être. Il fallait que cet homme eût une grande habitude de cacher les orages de son cœur sous une impassibilité apparente, pour pouvoir, le sourire et presque l'ironie sur les lèvres, faire cette réponse à Mindel:

— Et pourquoi pas? si grande n'est pas la difficulté de faire manquer un ouvrier juif aux devoirs de sa profession. Trenderl, j'en suis sûr, se jettera au devant de vos propositions et je ne risquerai pas le moindre pari en sa faveur.

— Vous me promettez au moins, monsieur le docteur, dit Mindel avec joie, de ne pas entraver mes projets et de ne pas influencer Trenderl. Je sais qu'il écoute et suit vos conseils comme ceux du bon Dieu en personne. Aussi, je ne répondrais de rien, si vous veniez à faire la leçon au serrurier.

— Vous m'attribuez bien à tort une influence que je n'ai pas, dit le docteur sur un ton sérieux. Comptez toujours que je serai muet comme un enfant dont vous auriez acheté le silence avec un jouet.

— Bien! dit Mindel, Trenderl n'est pas encore sur le toit de la synagogue.

Sorti de la maison de Schmoul, le docteur prit fort à cœur la proposition à laquelle il venait de souscrire. Il se décida à laisser passer l'âme du serrurier par toutes les épreuves, à ne l'influencer en aucune façon, à l'abandonner à sa propre inspiration. N'était-ce pas, en quelque sorte de la part du docteur, une trahison envers l'idée généreuse qui lui avait coûté tant de peines et d'efforts? Si pourtant, se disait-il, l'argent de Mindel venait à triompher! Quelle perte irréparable pour le trésor de l'avenir et quel profit pour le préjugé dont Trenderl n'a triomphé qu'avec tant de difficultés! mais enfin, pensa Emanuel inébranlable dans sa résolution, qu'il se juge lui-même comme il juge le fer qu'il façonne sur son enclume. Si Trenderl est un vrai et loyal ouvrier, comme il en faut à nous autres juifs, il bravera le danger et déchirera comme de minces fils le piége dont on l'enveloppe. S'il faiblit, il est perdu, et le génie de sa profession se vengera sur lui de sa trahison. A nous alors à continuer la construction de l'édifice jusqu'à ce que nous trouvions et le ciment et les hommes qu'il nous faut.

Emanuel résolut donc de n'observer que de loin le serrurier, et de faire semblant d'ignorer les moyens mis en œuvre pour le tenter.

Emanuel, en revenant, dut passer devant l'atelier de Trenderl. Il ne put s'empêcher de s'en approcher. Une voix mâle et puissante dont les notes basses flattaient agréablement l'oreille entonnait dans la forge, au son strident d'une lime, cette chansonnette si populaire en Allemagne :

Strasbourg, Strasbourg, ô cité magnifique !
Tombeau de plus d'un soldat héroïque, etc.

Emanuel se précipita dans l'atelier. A sa vue, le serrurier, jeune homme aux formes vigoureuses, abandonna aussitôt l'établi sur lequel il venait de limer une clef et ôta respectueusement sa casquette.

— Vous fredonnez des chansons superbes, Monsieur le maître, lui dit Emanuel, où donc avez-vous appris tout cela ?

Trenderl, qui n'avait pas la timidité ni l'air embarrassé habituel aux ouvriers, répondit :

— On voit bien que M. le docteur n'a jamais voyagé comme compagnon. On apprend cela on ne sait comment, sur la route, à l'auberge ; souvent, ces chansons-là, bien qu'on ne les ait jamais chantées, vous reviennent en mémoire et vous forcent à les fredonner. Alors on se rappelle la personne qui les a chantées, la route, l'auberge où on les a entendues. Ainsi, la chansonnette que vous venez d'entendre me rappelle un de mes camarades et une singulière histoire. Pourtant voilà huit ans passés que j'ai entendu cette chanson, au haut de la tour St-Etienne, à Vienne.

Aux dernières paroles du serrurier, le docteur avait

baissé les yeux en rougissant. Il ne s'attendait pas à une pareille réponse. Plein de joie et de surprise, il dit, presque malgré lui, au serrurier :

— Vous êtes donc monté au sommet de la tour St-Etienne, monsieur le maître ?

— Pas une fois, mais dix ou vingt fois, répondit Trenderl, car c'est mon patron qui en avait entrepris tous les ouvrages de serrurerie.

— Et vous avez travaillé sur une tour aussi élevée, demanda Emanuel, sur un ton qui eût paru ridicule au serrurier si la vue du docteur ne l'eût pénétré d'un profond respect.

— Et pourquoi un homme comme moi serait-il monté sur cette tour, sinon pour y travailler ? répondit-il franchement, mais non sans sourire.

V ilà ce qui s'appelle répondre ! pensa le docteur rempli de joie et qui maintenant seulement remarquait combien la physionomie du serrurier était en rapport avec ses paroles. Que la figure de l'ouvrier lui parut mâle, belle, accentuée et comme taillée dans le fer ! avec son tablier de cuir passé sur des membres fortement musclés, avec ses bras nus, non moins noirs de suie que sa chemise, avec son visage bruni sous l'influence d'un travail qui emprunte au feu toute sa puissance, le serrurier apparut aux yeux étonnés du docteur, sous la forme d'un colosse de fer. Emanuel se sentit pénétré de bonheur. Jamais, se dit-il, on ne fera faillir à son devoir cet homme, cette puissante organisation. N'a-t-il pas travaillé au haut de la tour Saint-Etienne ?

Cette pensée impressionna si vivement le docteur

qu'il ne put trouver de réponse ; pour cacher son embarras, il s'empressa de porter la conversation sur un nouveau terrain.

— Avez-vous déjà songé à vous marier, maître ? dit-il ; à tout maître, il faut une compagne.

Le serrurier parut chercher sa réponse :

— J'ai tout le temps d'y songer, dit-il tout à coup, et d'ici là un bon piéton ferait facilement le tour du monde.

— Comment, maître, dit Emanuel, vous n'êtes pas plus pressé que cela ? qu'est-ce qu'un ouvrier sans ménagère ? Craignez-vous par hasard de ne pas pouvoir nourrir une femme ? Ce n'est pas là ce qui doit inquiéter un brave et bon ouvrier.

— Je n'ai pas dit cela, répondit le serrurier avec un certain embarras. Cependant on tient à ne laisser manquer de rien la femme qu'on épouse et à lui faire trouver le bonheur et l'aisance dans la maison conjugale. Or, je ne suis pas assez riche pour cela, je ne suis qu'un commençant.

— Oh ! s'écria Emanuel, presque avec colère, seriez-vous de ces gens qui s'imaginent qu'on ne saurait vivre ni mourir, si on n'a pas un sac d'écus pour oreiller ? Ayez donc confiance en Dieu et en vos deux bras si vigoureux ; il n'est pas nécessaire que votre femme porte des robes de soie ; vous n'êtes qu'un serrurier, et votre femme comprendra qu'elle ne doit être que la compagne d'un serrurier.

Emanuel n'eut pas plutôt prononcé ces dures paroles qu'il s'en repentit amèrement, et il ajouta avec douceur :

— Je ne cherche qu'à vous préserver du malheur d'aspirer plus haut que votre rang.

— Et quand je le voudrais! dit le serrurier, en souriant tristement, il y aurait assez de cordes et de chaînes pour me retenir.

—Et quels sont ces obstacles? demanda Emanuel frappé de l'expression significative et mystérieuse que Trenderl avait donnée à ses paroles.

— C'est l'argent, dit le serrurier d'une voix lente, tout en jetant sur la maison d'en face un regard rapide comme l'éclair et qui n'échappa pas à Emanuel. Au même instant les yeux de nos deux interlocuteurs se rencontrèrent et Emanuel devina tout. Si la rougeur qui parut sur les joues de Trenderl malgré la suie qui les couvrait n'eût déjà tout révélé au docteur, il l'eût appris encore par la vue d'une femme placée à la fenêtre de Brandeis le richard et qui avait disparu avec la rapidité du vent au moment même où les regards des deux hommes s'étaient dirigés comme d'un commun accord sur la maison voisine. Des paroles pleines de colère allaient s'échapper des lèvres du docteur à l'adresse du serrurier, car mille voix criaient dans son intérieur : « Encore un homme perdu que celui-là. Lui aussi n'aime que l'argent, il sacrifiera sa profession à un sac d'écus, et nous aurons une déception de plus. » Mais le docteur n'eut pas la force d'exprimer ses pensées; bien plus, c'est avec un sentiment de pitié et de sympathie qu'il dit ces mots au serrurier!

— Maître, je crains que votre ambition ne vous entraîne trop loin. Cette riche demoiselle qui demeure en

face de vous, il vous sera plus difficile d'y atteindre qu'au plus haut paratonnerre de la tour Saint-Etienne. Tenez-vous-le pour dit.

Après ces paroles sévères, le docteur sortit de l'atelier sans saluer le serrurier, Trenderl le suivit du regard et tout en hochant la tête : « Qu'a donc voulu dire le le docteur ? » se demanda-t-il.

Tout en forgeant, il voyait encore devant ses yeux la figure sévère d'Emanuel, dont les paroles lui revinrent une à une à mesure que les coups de marteau se succédaient sur l'enclume.

Deux heures après le départ du docteur, Trenderl était sur le point de retirer un fer chaud du foyer, quand saisi tout à coup comme d'un accès de folie, il lança loin de lui les pinces dont il allait saisir le métal brûlant et jeta un éclat de rire tellement bruyant que ses deux compagnons suspendirent leur travail, étonnés de la conduite singulière de leur maître.

— Qu'avez-vous donc, maître ? lui demanda l'un d'eux.

Mais Trenderl riait toujours et si fort que les larmes ruisselaient de ses yeux le long de ses joues noircies. Voyant que leur maître ne voulait ou ne pouvait leur répondre, les deux ouvriers se remirent au travail, non sans secouer la tête en signe d'étonnement. Trenderl n'en riait que plus fort, et son fer était déjà placé sur l'enclume qu'il riait encore. C'est qu'il avait compris enfin la véritable signification des paroles qu'Emanuel lui avait adressées. « Le docteur ne va-t-il pas s'imaginer, pensait-il, que la fille de Rebb Schmoul est l'objet

de toutes mes pensées, le but de toutes mes actions, et que je ne rêve qu'à ses 10,000 florins? Trenderl et Schmoul Brandeis !... le plus grand bouffon de la terre avec les plus grands efforts n'arriveraient pas à faire rimer ensemble ces deux mots-là ! Et le serrurier riait du sérieux avec lequel le docteur lui avait parlé d'une chose qui n'avait *ni queue ni tête*. Comme s'il était possible que Trenderl, le serrurier, ignorât que lui et la fille de Rebb Schmoul Brandeis n'étaient pas faits l'un pour l'autre ! Trenderl se promit de s'expliquer là-dessus avec le docteur à la première occasion, et de lui dire qu'il comprenait enfin la comparaison du paratonnerre de la tour Saint-Etienne avec ses prétentions à la main et aux 10,000 florins de la demoiselle Brandeis.

Le projet du serrurier n'était pas aussi sincère qu'on pourrait le croire. En général, Trenderl fut ce jour-là une vraie énigme pour ses deux ouvriers ; il ne déployait pas son zèle habituel pour le travail et se plaçait plus souvent que de coutume devant la porte de son atelier d'où ses regards, soit intention, soit distraction, ne cessaient de se fixer sur les fenêtres de la maison voisine.

Par un autre effet de sa conduite énigmatique, Trenderl, ce jour-là, chanta plus que d'habitude et avec une volubilité telle que ses ouvriers, dont les voix accompagnaient la sienne, ne purent suffire à la variété de ses mélodies et de ses sujets, et l'abandonnèrent au beau milieu de ses chansons. . . . .

. . . .

Si Emanuel fût revenu ce jour-là dans l'atelier du serrurier, son admiration pour les chants si variés qui sor-

taient par torrents de la bouche du maître n'aurait plus eu de bornes; et pourtant, peu avant, il s'était étonné rien que de l'entendre chanter. Mais toute la science du docteur n'eût pas suffi pour découvrir la cause de cette frénésie musicale; il aurait fallu pour cela l'œil du Tout-Puissant. Cette science aurait-elle pu deviner pourquoi l'âme du serrurier était ainsi agitée en tous les sens; car tantôt elle débordait de joie, tantôt elle s'abîmait dans la tristesse.

N'entrons pas dans la maison où s'étaient dirigés trop souvent, dans le cours de cette journée, les regards de Trenderl; car nous serions forcé de raconter que chaque son, chaque chanson partie de l'atelier avaient éveillé mille échos dans le cœur d'une personne dont l'histoire ne se rattache qu'indirectement à celle de notre serrurier.

L'inquiète Mindel, fidèle à sa résolutio , commença dès le jour de son entrevue mémorable avec le docteur, à étendre les filets destinés à enlacer non-seulement et avant tout le serrurier, mais encore son atelier et tout ce qu'il renfermait.

On se demandait dans les rues par quel motif Hirsch Blaser, le *fin petit juif*, comme on l'appelait, venait d'être mandé en toute hâte dans la maison de Mindel. S'agissait-il de marier la demoiselle?... mais pas un être vivant, y compris peut-être Emanuel, ne devina le but réel de cet appel si précipité.

Au bout d'une heure, Hirsch Blaser s'en revint de la maison de Mindel avec une figure si sérieuse et si mystérieuse, qu'on n'osa s'approcher de lui à cent pas,

opposition fortement organisée avait mis obstable à ce projet. « — Parce que cet enfant est orphelin de père et de mère, s'écriait-on de tous côtés, on s'imagine qu'il est permis d'en faire ce que l'on veut. Mais, au nom du Ciel, voulez-vous donc rendre toute la communauté complice d'une action qui ne saurait avoir que de mauvais résultats? Si cet enfant venait à tomber du haut d'un toit dans un abîme, que répondriez-vous aux mânes irritées de son père? ou bien s'il venait à être écrasé par une poutre?... N'y a-t-il pas trop d'exemples déjà de pareils accidents? Faites-nous grâce, au nom du Dieu tout-puissant, de vos innovations qui pourront coûter terriblement cher à d'innocents enfants! »

Emanuel, après avoir tenu tête pendant longtemps aux récriminations toujours croissantes de ses coreligionnaires, consentit enfin à faire un serrurier du protégé de la société ouvrière.

Le choix de cette profession rencontra moins d'opposition, bien qu'on eût de la peine à comprendre qu'un serrurier juif pût gagner son pain en racommodant les clefs et les serrures cassées de la communauté. Du moins on cessa de crier au péché, et cela à la satisfaction des membres de l'association dont les scrupules n'avaient pas laissé que d'être éveillés par les folles accusations des femmes.

Emanuel sut bientôt quelle était la force de résistance d'un préjugé qu'on irrite. Le jour où l'association ouvrière voulut mettre l'enfant en apprentissage chez un maître serrurier de la commune, elle n'essuya d'abord qu'un refus des plus grossiers. « Jamais, lui fut-il ré-

pondu, pareil métier n'a été le partage d'un enfant *de la rue*... Et vous voulez que je prête la main à la chose ! Ce n'est pas nous qui lui apprendrons les finesses du métier à notre propre détriment ! Ce n'est donc pas assez que le commerce soit entre vos mains, il faut encore que vous accapariez les professions. » — La même réponse fut faite à l'association par trois et quatre maîtres-serruriers. Enfin, il s'en trouva un cinquième qui voulut bien, par *pitié* et par égard pour le père de l'enfant qu'il avait beaucoup connu, ouvrir son atelier à l'apprenti. Mais au bout d'une semaine, il renvoya l'enfant sous prétexte que le chef des compagnons ouvriers avait protesté, au nom de la corporation, contre l'admission de l'enfant. « Je ne m'étonne que d'une chose, ajouta le maître-serrurier, c'est qu'on n'ait pas encore brisé les fenêtres de ma maison. »

Les efforts tentés par l'association auprès des maîtres des localités voisines, eurent le même insuccès. Emanuel s'avouait avec douleur que les associations ouvrières n'étaient pas le moyen qu'il fallait pour doter les juifs de professions manuelles. Peut-être, se disait-il, aurait-on accordé à un seul d'entre nous ce qu'on a refusé à une réunion d'hommes regardés comme les représentants du peuple tout entier...

C'est à cette époque qu'un *fin petit juif*, connu sous le nom de Hirsch Blaser (souffleur), car c'est lui qui entonnait le *schofer* (trompette sacrée) au jour de l'an, dit tout haut dans la rue en parlant du jeune apprenti : « Ces messieurs ont fait de cet enfant un véritable *trenderl* (toupie) ; ils tiennent la ficelle dans leurs mains et le

Trenderl saute, tourne à leur gré et roule sans trêve ni repos d'un maître à l'autre. Que peut-il résulter d'un homme dont on a fait un trenderl? »

Ainsi avait parlé Hirsch Blaser, le fin petit juif dont les bons mots faisaient fortune dans la communauté. Sa comparaison malicieuse se répéta si rapidement de tous côtés que le protégé de l'association ouvrière ne fut bientôt plus connu que sous le nom de Trenderl.

Un jour, on fit prendre à l'apprenti la grande route de Vienne. Il partit, muni, pour l'association centrale, d'une lettre de recommandation qui renfermait en même temps l'histoire de l'enfant depuis sa vocation pour l'état de serrurier jusqu'au moment où, pour le soustraire aux préjugés de sa ville natale, on s'était décidé à l'envoyer à Vienne.

. . . .

Dès ce moment, on ne s'occupa plus de l'enfant. On sut seulement qu'il avait été mis en apprentissage chez un maître distingué de Vienne. Les renseignements fournis par l'association centrale sur le compte du jeune homme étaient des plus favorables. Des nouvelles ultérieures apprirent qu'il était en train de faire son tour d'Allemagne et de France, et les badauds de dire dans les rues, à l'exemple de Hirsch Blaser : « *Trenderl roulera* jusqu'au bout du monde. » Personne ne croyait à la possibilité de son retour. Pourtant, il revint un beau matin et établit dans sa rue une forge d'où s'échappèrent huit jours plus tard, avec le bruit du marteau, des gerbes jaillissantes d'étincelles.

Le premier coup de marteau qui retentit sur l'enclume du serrurier arriva comme une douce harmonie à l'oreille

d'Emanuel, qui ce jour-là fut au comble du bonheur. Mais, d'un autre côté, nous le savons déjà, le marteau bruyant de Trenderl privait du sommeil deux autres personnes de notre connaissance...

Ce serait méconnaître au dernier point le caractère de la brave Mindel que de supposer que son cœur, naturellement bon, éprouvait la moindre haine pour notre serrurier. Jamais elle ne s'était plainte ouvertement de ses coups de marteau et de son bruit, ennemis de son sommeil. Elle n'avait qu'un grief contre lui, mais celui-là, son cœur ne pouvait l'oublier. Elle savait que Trenderl s'était chargé d'établir sous peu de jours un paratonnerre sur le toit de la synagogue qu'on venait de construire : c'est là ce qui l'aigrissait contre lui et contre le monde entier. Chaque coup qui résonnait dans la forge voisine produisait sur son âme l'effet d'un glas funèbre, poursuivie qu'elle était de cette pensée qu'il y allait de la vie du serrurier, et qu'aussitôt qu'il serait assis sur le toit, le vertige le saisirait pour le précipiter dans un abîme sans fond. Pour elle, les jours du serrurier étaient bien comptés. « On n'a donc élevé cet enfant du pauvre, disait-elle souvent, on ne l'a fait courir et souffrir dans les pays lointains que pour lui faire trouver dans son pays natal, une mort inévitable. Jamais, depuis qu'il y a des enfants juifs sur terre, on n'a vu un pareil crime commis contre son propre peuple et son propre sang. Mais le bon Dieu a aussi son mot à dire dans tout cela ; il enverra au serrurier un esprit malin, un vertige, au moment où il s'y attendra le moins ; Trenderl croira saisir un corps, mais ne saisira que le vide. Il peut dès maintenant s'entendre

avec les *Kabronim* (les hommes chargés des enterrements). »

Le docteur Prager, en arrivant le lendemain dans la maison de Rebb Schmoul Brandeis, son meilleur ami, trouva Mindel dans un état d'inquiétude et d'irritation extrêmes. Ses yeux brillaient de cet éclat que donne l'insomnie, une rougeur fébrile colorait ses joues. Le docteur lui demanda sur un ton inquiet, si elle se sentait malade.

— J'ai toute une forge dans la tête, répondit-elle avec mauvaise humeur, et vous voulez que je me porte bien.

Emanuel, connaissant l'aversion de la femme du richard pour les professions manuelles, lui dit en souriant :

— Vous voulez donc que les pauvres gens ne gagnent pas leur vie, madame Mindel? le bruit qu'ils font leur donne du pain.....

—De tout autre que vous, je ne supporterais pas cette réponse, répliqua Mindel en colère. C'est moi que vous accusez d'envier le pain du pauvre monde, comme si on ne savait partout que Rebb Schmoul Brandeis et sa femme donnent en une semaine plus d'argent aux pauvres que bien des gens n'en gagnent dans un mois.

— Cependant, dit Emanuel devenu sérieux, se plaindre comme vous faites, de la manière dont ces malheureux gagnent leur pain, c'est les jalouser.

— Tous vos discours, répondit Mindel exaspérée par le ton sévère du docteur, ne changeront absolument rien à mes idées. Mindel Brandeis, on le sait partout, n'est pas une méchante femme, elle n'est que trop bonne, sans quoi jamais on n'aurait fait de Trenderl un serrurier.

— Mais bien un colporteur, répliqua Emmanuel avec amertume, un colporteur ne frappe point sur l'enclume et ne trouble le sommeil de personne lorsqu'il se traîne sur les grands chemins ou qu'il vante sur un champ de foire le prix modique de ses marchandises.

— Il vaut mieux, sans doute, forcer un homme à grimper sur le toit d'une maison, lui apprendre à tenter Dieu, et lui mettre un paratonnerre à la main, en lui disant : Monte là-haut et va voir si la main de Dieu ne te précipitera pas mort dans la rue. Est-on une méchante femme, parce qu'on veut empêcher cela, parce qu'on en perd le sommeil? Chaque matin, je le sais, vous autres hommes vous faites cette prière : *Je te remercie, mon Dieu roi du monde, d'avoir fait un homme de ta créature.* Les femmes, au contraire, remercient le ciel de les avoir faites *selon sa volonté* et telles qu'elles sont. Pour ma part, je serais bien fâchée d'être un homme.

— Si vous l'étiez pourtant, vous auriez une autre idée des métiers, dit Emanuel embarrassé, et singulièrement frappé des paroles de Mindel.

— Je ne souffrirai point que Trenderl place le paratonnerre sur la synagogue, s'écria Mindel avec animation, dût-il m'en coûter des centaines de florins! Mindel Brandeis n'en fera pas plus de cas que d'un liard, s'il s'agit d'empêcher un enfant juif de se rendre coupable envers le ciel, car Dieu ne laisserait pas impunie une pareille action.

— Telle est votre profonde conviction? ajouta Emanuel avec un sourire.

— Je sais ce que je dis, répondit Mindel avec fermeté, Trenderl ne sera pas plutôt arrivé sur son toit que le vertige l'en précipitera.

— Si cependant il en revenait sain et sauf? répliqua Emanuel.

— Mais il n'y montera pas, dit sèchement Mindel.

— Comment! vous engageriez un ouvrier à manquer aux devoirs de son métier, dit Emanuel d'un air moqueur, mais il y est bien forcé...

— Il y est forcé! il y est forcé! s'écria Mindel avec une impétuosité qui enchanta le docteur, ah! il est forcé de tenter Dieu! Dans quel livre avez-vous lu cela? mais songez donc à votre mère.

— Un jour, je me suis trouvé moi aussi *sur une hauteur*..... dit Emanuel en pâlissant, mais, ajouta-t-il bien bas, j'en suis descendu à la voix de ma mère...

— J'ai donc raison! s'écria Mindel, bien qu'elle n'eût pas entendu les dernières paroles du docteur. Et vous voulez que Mindel Brandeis dont la réputation n'est pas, que je sache, des plus mauvaises, ne cherche pas à empêcher ce qui doit se faire? Si Dieu m'a donné la fortune, c'est pour empêcher les hommes de commettre des péchés. Non, Trenderl ne montera pas sur le toit de la synagogue, quand cela devrait me coûter des centaines de florins! Moquez-vous de moi, docteur, tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle sur un ton sympathique, j'aime mieux vos railleries que les bénédictions et les éloges d'un autre; mais, le bon Dieu aidant, nous aurons raison de Trenderl le serrurier, coûte que coûte.

— Vous y êtes bien décidée? demanda Emanuel étonné.

— Si j'y suis décidée! dit-elle avec émotion, vous demandez si Mindel Brandeis est décidée à empêcher un homme de tomber du haut d'un toit? Vous me demanderez cela quand je serai arrivée à mes fins, mais je gage dès ce moment que Trenderl le serrurier ne se fera pas prier et qu'il dira plutôt dix fois oui qu'une fois non; et certes alors j'aurai le droit d'être fière, et de me vanter de ma victoire.

Le docteur regarda pendant quelques instants la figure triomphante de Mindel. Une idée, mais non plus une idée d'opposition, avait passé par son esprit. Son regard était devenu sérieux, ses joues avaient pâli, un trouble violent paraissait s'être emparé de son être. Il fallait que cet homme eût une grande habitude de cacher les orages de son cœur sous une impassibilité apparente, pour pouvoir, le sourire et presque l'ironie sur les lèvres, faire cette réponse à Mindel:

— Et pourquoi pas? si grande n'est pas la difficulté de faire manquer un ouvrier juif aux devoirs de sa profession. Trenderl, j'en suis sûr, se jettera au devant de vos propositions et je ne risquerai pas le moindre pari en sa faveur.

— Vous me promettez au moins, monsieur le docteur, dit Mindel avec joie, de ne pas entraver mes projets et de ne pas influencer Trenderl. Je sais qu'il écoute et suit vos conseils comme ceux du bon Dieu en personne. Aussi, je ne répondrais de rien, si vous veniez à faire la leçon au serrurier.

— Vous m'attribuez bien à tort une influence que je n'ai pas, dit le docteur sur un ton sérieux. Comptez toujours que je serai muet comme un enfant dont vous auriez acheté le silence avec un jouet.

— Bien! dit Mindel, Trenderl n'est pas encore sur le toit de la synagogue.

Sorti de la maison de Schmoul, le docteur prit fort à cœur la proposition à laquelle il venait de souscrire. Il se décida à laisser passer l'âme du serrurier par toutes les épreuves, à ne l'influencer en aucune façon, à l'abandonner à sa propre inspiration. N'était-ce pas, en quelque sorte de la part du docteur, une trahison envers l'idée généreuse qui lui avait coûté tant de peines et d'efforts? Si pourtant, se disait-il, l'argent de Mindel venait à triompher! Quelle perte irréparable pour le trésor de l'avenir et quel profit pour le préjugé dont Trenderl n'a triomphé qu'avec tant de difficultés! mais enfin, pensa Emanuel inébranlable dans sa résolution, qu'il se juge lui-même comme il juge le fer qu'il façonne sur son enclume. Si Trenderl est un vrai et loyal ouvrier, comme il en faut à nous autres juifs, il bravera le danger et déchirera comme de minces fils le piége dont on l'enveloppe. S'il faiblit, il est perdu, et le génie de sa profession se vengera sur lui de sa trahison. A nous alors à continuer la construction de l'édifice jusqu'à ce que nous trouvions et le ciment et les hommes qu'il nous faut.

Emanuel résolut donc de n'observer que de loin le serrurier, et de faire semblant d'ignorer les moyens mis en œuvre pour le tenter.

Emanuel, en revenant, dut passer devant l'atelier de Trenderl. Il ne put s'empêcher de s'en approcher. Une voix mâle et puissante dont les notes basses flattaient agréablement l'oreille entonnait dans la forge, au son strident d'une lime, cette chansonnette si populaire en Allemagne :

> Strasbourg, Strasbourg, ô cité magnifique !
> Tombeau de plus d'un soldat héroïque, etc.

Emanuel se précipita dans l'atelier. A sa vue, le serrurier, jeune homme aux formes vigoureuses, abandonna aussitôt l'établi sur lequel il venait de limer une clef et ôta respectueusement sa casquette.

— Vous fredonnez des chansons superbes, Monsieur le maître, lui dit Emanuel, où donc avez-vous appris tout cela ?

Trenderl, qui n'avait pas la timidité ni l'air embarrassé habituel aux ouvriers, répondit :

— On voit bien que M. le docteur n'a jamais voyagé comme compagnon. On apprend cela on ne sait comment, sur la route, à l'auberge ; souvent, ces chansons-là, bien qu'on ne les ait jamais chantées, vous reviennent en mémoire et vous forcent à les fredonner. Alors on se rappelle la personne qui les a chantées, la route, l'auberge où on les a entendues. Ainsi, la chansonnette que vous venez d'entendre me rappelle un de mes camarades et une singulière histoire. Pourtant voilà huit ans passés que j'ai entendu cette chanson, au haut de la tour St-Etienne, à Vienne.

Aux dernières paroles du serrurier, le docteur avait

baissé les yeux en rougissant. Il ne s'attendait pas à une pareille réponse. Plein de joie et de surprise, il dit, presque malgré lui, au serrurier :

— Vous êtes donc monté au sommet de la tour St-Etienne, monsieur le maître ?

— Pas une fois, mais dix ou vingt fois, répondit Trenderl, car c'est mon patron qui en avait entrepris tous les ouvrages de serrurerie.

— Et vous avez travaillé sur une tour aussi élevée, demanda Emanuel, sur un ton qui eût paru ridicule au serrurier si la vue du docteur ne l'eût pénétré d'un profond respect.

— Et pourquoi un homme comme moi serait-il monté sur cette tour, sinon pour y travailler ? répondit-il franchement, mais non sans sourire.

V ilà ce qui s'appelle répondre ! pensa le docteur rempli de joie et qui maintenant seulement remarquait combien la physionomie du serrurier était en rapport avec ses paroles. Que la figure de l'ouvrier lui parut mâle, belle, accentuée et comme taillée dans le fer ! avec son tablier de cuir passé sur des membres fortement musclés, avec ses bras nus, non moins noirs de suie que sa chemise, avec son visage bruni sous l'influence d'un travail qui emprunte au feu toute sa puissance, le serrurier apparut aux yeux étonnés du docteur, sous la forme d'un colosse de fer. Emanuel se sentit pénétré de bonheur. Jamais, se dit-il, on ne fera faillir à son devoir cet homme, cette puissante organisation. N'a-t-il pas travaillé au haut de la tour Saint-Etienne ?

Cette pensée impressionna si vivement le docteur

qu'il ne put trouver de réponse ; pour cacher son embarras, il s'empressa de porter la conversation sur un nouveau terrain.

— Avez-vous déjà songé à vous marier, maître ? dit-il ; à tout maître, il faut une compagne.

Le serrurier parut chercher sa réponse :

— J'ai tout le temps d'y songer, dit-il tout à coup, et d'ici là un bon piéton ferait facilement le tour du monde.

— Comment, maître, dit Emanuel, vous n'êtes pas plus pressé que cela ? qu'est-ce qu'un ouvrier sans ménagère ? Craignez-vous par hasard de ne pas pouvoir nourrir une femme ? Ce n'est pas là ce qui doit inquiéter un brave et bon ouvrier.

— Je n'ai pas dit cela, répondit le serrurier avec un certain embarras. Cependant on tient à ne laisser manquer de rien la femme qu'on épouse et à lui faire trouver le bonheur et l'aisance dans la maison conjugale. Or, je ne suis pas assez riche pour cela, je ne suis qu'un commençant.

— Oh ! s'écria Emanuel, presque avec colère, seriez-vous de ces gens qui s'imaginent qu'on ne saurait vivre ni mourir, si on n'a pas un sac d'écus pour oreiller ? Ayez donc confiance en Dieu et en vos deux bras si vigoureux ; il n'est pas nécessaire que votre femme porte des robes de soie ; vous n'êtes qu'un serrurier, et votre femme comprendra qu'elle ne doit être que la compagne d'un serrurier.

Emanuel n'eut pas plutôt prononcé ces dures paroles qu'il s'en repentit amèrement, et il ajouta avec douceur :

dessus des forces physiques d'un juif. T'imagines-tu, Trenderl, qu'une fois marié ta femme te permettra de grimper sur un roide clocher, pour y fixer un *méchant* bout de fer? songe que le cœur d'un juif n'est pas fait comme celui d'un chrétien, et dis-toi sincèrement qu'il n'y a aucune gloire pour ta personne à planter de tes propres mains un paratonnerre sur la synagogue. Qu'y gagnerais-tu et qu'y gagnerait le monde? Saisis donc avec reconnaissance la main qui veut te tirer de ton atelier de serrurier; renonce à un état qui n'en est pas un, puisqu'une demi-journée de travail consacrée à une vieille clef ou à une serrure rouillée, te rapporte à peine dix sous. N'as-tu des forces que pour t'user et te torturer en restant exposé, pendant des heures, à un feu ardent? Remercie Dieu du plus profond de ton cœur, d'avoir trouvé quelqu'un qui par pure générosité veut te procurer un autre moyen d'existence. Mille florins! quelle somme pour un commerçant qui débute! Ils sont prêts et comptés, et tu n'as qu'à dire oui pour les avoir dès ce jour; mais qu'il ne soit plus question de toit ni d'escalade! ce n'est pas pour un *casse-cou*, je te l'ai dit, qu'on veut risquer une si forte somme: avant tout tu dois renoncer à poser le paratonnerre; il ne manque pas de serrurier pour te remplacer, mais en voilà assez et plus qu'il ne faut pour te convaincre. »

Le *fin petit juif* s'était trompé cette fois sur l'effet de ses savantes ruses de guerre. Il attendait merveille de son discours, mais il vit bientôt que le fruit mûr dont il croyait la chute si prochaine tenait encore bien solidement à l'arbre. C'est qu'il avait blessé sans s'en aperce-

voir l'honneur et l'amour-propre de l'ouvrier. Lorsque Hirsch Blaser eut fini de parler, il vit le serrurier placé devant lui, immobile et les bras croisés.

— Ainsi vous avez déjà trouvé un serrurier pour me remplacer ? dit Trenderl après un assez long silence.

— Nous en trouverons cent s'il le faut.

— J'aurai donc forgé et façonné en pure perte ce paratonnerre, et j'irai voir tranquillement faire ma besogne par un autre?

— Et quand cela serait?

Trenderl se retint un instant, puis, les yeux brillants de fureur :

— J'aimerais mieux mourir, s'écria-t-il, que de laisser à un autre le soin de grimper sur le toit de la synagogue.

— Perds-tu la tête? s'écria Hirsch Blaser stupéfait.

— Je l'avais perdue, répondit le serrurier en colère, lorsque j'ai consenti à vous écouter un seul instant. J'aurais dû vous mettre à la porte de mon atelier, et tout honnête ouvrier eût agi de la sorte. Me proposer à moi de laisser poser mon paratonnerre par un autre !...

— Et les mille florins? ne valent-t-ils pas plus que ta mauvaise tige de fer? dit, en manière d'argument suprême, Hirsch Blaser devenu très-inquiet.

— Je n'y consentirais pas pour un million ! s'écria le serrurier.

— Folie ! pure folie que tout cela! dit Hirsch, en proie cette fois à une colère véritable.

— Mieux vaut folie que lâcheté, répliqua Trenderl.

— Dieu du ciel ! s'écria Blaser désespéré, le monde

est donc à l'envers ! Je ne comprends plus les hommes de notre époque. De mon temps que n'aurait pas fait un homme à qui on eût proposé mille florins pour son commerce ! La joie l'eût rendu fou, pour le moins ; et toi tu veux jeter au vent mille bons florins, une somme si ronde et si bien comptée ! Jamais cela ne s'est vu, depuis que la terre existe !...

— Aucun autre que moi ne posera le paratonnerre, répéta le serrurier avec fermeté.

— Ainsi tu renonces à ton bonheur ?

— A ce prix, oui, répondit Trenderl, les joues en feu.

Bouleversé par une colère longtemps contenue, le petit finaud bondit sur sa chaise et s'élançant vers la porte, il s'écria d'une voix stridente :

— J'ai dit ce que je devais et tu ne me verras plus jamais.

Blaser ne fut pas plutôt parti que Trenderl se repenti de l'avoir laissé s'éloigner ainsi exaspéré, et sans lui avoir demandé le nom de la personne qui offrait les mille florins ; mais se rappelant aussitôt que le *fin petit juif* avait songé à charger un autre que lui du soin d'établir le paratonnerre :

— C'est moi, se dit-il en rougissant, c'est moi et nul autre qu'on verra au haut du toit ! pour l'ouvrage d'un temple juif il faut aussi un serrurier juif !

Le serrurier avait retrouvé son caractère. Quelle joie n'eût pas éprouvée Emanuel, s'il eût pu le voir!

Le lendemain, à son retour dans la maison de Mindel, Hirsch Blaser, en lui rendant compte de sa nouvelle démarche, ne put trouver de termes assez énergiques pour

exprimer sa colère. « L'homme qui demeure en face de vous, dit-il, est perdu à tout jamais ; il ne mérite pas qu'on dépense dix sous en sa faveur; autant vaudrait les jeter au feu. Je l'ai sermonné comme l'eût fait le bon Dieu en personne, mais en vain. Vous me donneriez une caisse remplie d'or et de pierres précieuses, que je ne retournerais plus chez cet *sauvage* qui sacrifie une si belle somme d'argent au plaisir de grimper sur un toit. »

— Il y est donc décidé sans retour? demanda Mindel désespérée. A-t-on jamais vu pareille chose? Et dire qu'il y a des juifs qui tolèrent cela!

— Tirez-vous-en comme vous pourrez, ma chère Mindel, dit Blaser en haussant les épaules, quant à moi, je ne mettrai plus les pieds dans sa maison... Le *fin petit juif*, bien qu'il ne fût pas riche, n'aurait réellement plus fait la moindre démarche auprès de Trenderl. — A votre place, ajouta-t-il, et ce serait le parti le plus sage, je laisserais ce *sauvage* grimper sur son toit et tenter Dieu à son aise. Quand il se sera brisé les membres dans sa chute, il saura moins que jamais que mille florins ne sont pas un vain mot.

Mais c'est précisément là ce qui rendait Mindel si malheureuse. Elle s'aperçut enfin avec frayeur que le piége si habilement tendu par elle, était irréparablement détruit. « Si Trenderl, pensa-t-elle, résiste aux offres d'argent, qu'est-ce donc alors qui pourra le décider? »

Elle n'osait confier ses peines au docteur dont elle craignait les railleries. Encore moins s'en fût-elle ouverte à son mari qui ne l'aurait pas comprise et qui lui

aussi faisait partie de la société ouvrière. La brave femme passa dans cette perplexité les jours les plus tristes de son existence. Sans cesse et jusque dans ses rêves, elle voyait le serrurier suspendu entre ciel et terre, et prêt à tomber dans la rue, les membres fracassés. Une joie d'enfant s'emparait d'elle, lorsqu'elle entendait s'élever du fond de l'atelier la voix fraîche de Trenderl, preuve vivante que le serrurier n'avait pas encore escaladé le toit de la synagogue.

Un jour cependant, elle apprit, avec frayeur, de la bouche même de son mari, que, Trenderl allait poser son paratonnerre le surlendemain. Rebb Schmoul lui annonça cette nouvelle avec un calme si glacial qu'elle en recula d'effroi.

— Malheur ! s'écria-t-elle, il faut donc que cela soit !

Un instant, elle songea à renouveler l'ambassade du fin petit Juif, mais elle se rappela que Hirsch Blaser y avait renoncé à tout jamais et ne voulait plus entrer en relation avec ce *sauvage*. « Si j'allais moi-même trouver le serrurier, pensa-t-elle et le supplier de renoncer à son projet... mais s'il me refusait à moi aussi ?..... »

Soudain une idée merveilleuse (c'est ainsi que Mindel la qualifiait) traversa la cervelle agitée de la pauvre femme. Elle avait oublié que dans sa maison même se trouvait la personne la plus propre à remplir auprès de Trenderl une mission capable d'aboutir. Où trouver pour cela un meilleur messager que Taubé, sa propre fille ?... Trenderl, se disait Mindel avec joie, ne pourra pas résister à la prière d'une jeune fille qui irait l'implorer au

nom de sa mère. Bonne Mindel ! quelle idée vous aviez conçue là!

Elle confia donc à la belle Taubé, sous le sceau du secret le plus profond, les tribulations de son cœur. Elle lui fit comprendre que le seul moyen qui lui restât pour agir sur Trenderl, c'était que Taubé allât elle-même le supplier au nom de sa mère de renoncer, sous peine de passer pour un *sauvage*, au danger de son escalade.

La bonne femme n'avait donc d'yeux que pour ses propres souffrances ?

Elle ne remarqua donc pas la pâleur mortelle et la rougeur qui se succédaient alternativement sur les joues de la jolie fille, pendant qu'elle lui exposait ce qu'elle appelait son idée merveilleuse ? Elle n'entendit donc pas les battements de ce jeune cœur sur le point de trahir un secret depuis si longtemps contenu.

— Ma mère, dit Taubé, est-ce bien moi que vous voulez envoyer chez le serrurier ?

— Non, non ! bonne Mindel, vous n'avez pas d'oreille pour les souffrances qui ne sont pas les vôtres ! Sinon, cette réponse vous eût tout révélé !

— Et pourquoi n'irais-tu pas? dit Mindel étonnée. Tu veux donc qu'il monte sur le toit et qu'il y risque sa vie, grand Dieu !

— Non, non, au nom du ciel, je ne puis pas y aller... balbutia Taubé en pâlissant.

— Trenderl est un brave homme, continua Mindel, et c'est une bonne action que de s'intéresser à lui.

— Sans doute.... sans doute... murmura Taubé dont

la figure avait passé du blanc au rose le plus vif.

L'entretien des deux femmes dura longtemps avant d'aboutir à un résultat. Enfin, Taubé promit d'obéir au désir de sa mère et de dissuader le jeune serrurier de son projet téméraire. Mindel se sentit donc rassurée.

Le soir, bien tard, alors que le monde eut quitté les rues et que Mindel et son mari se furent livrés au repos, une femme sortit de la maison de Rebb Schmoul Brandeis et se glissa dans l'atelier de Trenderl où l'on travaillait encore bruyamment, selon l'habitude.

Personne ne la vit entrer dans l'atelier. Trenderl occupé à limer une tige de fer, tournait le dos à la jeune fille sans se douter de sa présence. Au bruit que fit Taubé en heurtant un outil qui se trouvait sous ses pieds, le serrurier se retourna, mais ne s'effraya nullement. Ne venait-il pas de songer au même instant à la jeune fille que maintenant il voyait devant ses yeux?

Heureusement il ne remarqua pas le tremblement qui agitait le corps de Taubé obligée de se cramponner à l'enclume pour ne pas s'affaisser sous son émotion. Sans cette circonstance, il n'aurait pas manqué de s'effrayer.

— Y a-t-il quelque ouvrage à faire dans votre maison, Taubé? demanda le serrurier. Faut-il que j'y aille de suite? Auriez-vous égaré ma clef?

— Non... je viens pour un autre motif... murmura Taubé.

Et la jeune fille, tout en balbutiant et en s'interrompant souvent, exposa au serrurier qu'elle était venue dans le but de lui adresser une prière qu'il ne pourrait

certainement pas repousser ; que sa mère était presque malade de chagrin et de souci, rien que par amitié pour le serrurier ; qu'elle ne pouvait se faire à l'idée de voir Trenderl poser le paratonnerre ; que cette pensée la préoccupait nuit et jour au point qu'elle le voyait tantôt avec des membres brisés, tantôt réduit à l'état de cul-de-jatte ; qu'elle, Taubé, le suppliait, au nom de Dieu, de réfléchir à la gravité de son projet et de renoncer à une témérité qui ne saurait avoir de bons résultats.

— Et quel mal voulez-vous qu'il en résulte ? demanda le serrurier avec un sourire qui se dissipa aussitôt que la jolie Taubé lui eut dit avec un profond sentiment d'inquiétude :

— Mais, au nom du Dieu vivant, vous n'avez donc peur de rien ? Pourtant, je viens bien tard dans la nuit pour vous dissuader de votre projet... cela ne vous suffit-il pas ?.....

En ce moment, le cœur de Trenderl cessa de battre : quel doux son venait de retentir dans son âme ! Un sentiment de bonheur infini traversa tout son être et fit bouillir le sang dans ses veines.

— Je n'y comprends plus rien, dit-il après un long silence, il y a quelques jours à peine on m'a proposé mille florins pour que je renonce à placer mon paratonnerre... et voilà que vous aussi, vous venez.....

— C'est ma mère qui a fait tout cela, s'écria Taubé, elle ne veut pas que l'enfant d'un juif se rende coupable envers le bon Dieu.

Trenderl ne répondit pas ; sa respiration devint ha-

letante, et dans son trouble il se couvrit les yeux de ses mains.

— C'est votre mère, dites-vous, qui a fait cela? balbutia-t-il enfin, elle s'intéresse donc bien à moi ?

— Si cela n'était, serait-elle si triste et si inquiète? répondit Taubé en baissant les yeux.

Trenderl allait répondre à cette réflexion par un mot que son cœur répétait depuis longtemps avec une brûlante éloquence, mais ses lèvres restèrent muettes..... Comment expliquer cela ?

— Eh bien, que dirai-je à ma mère ? demanda Taubé qui commençait à devenir inquiète.

Le serrurier se redressa de tout son corps, déterminé à donner enfin une réponse catégorique, mais il lui fut impossible de coordonner ses idées.

— Qu'exige de moi votre mère, en définitive? demanda-t-il à voix basse.

Taubé dépeignit encore une fois en termes éloquents les tourments de sa mère, et fit voir au serrurier sous des couleurs si vraies et si vives les dangers qu'il allait courir, qu'on eût dit qu'elle-même en avait déjà été le témoin. Trenderl ne se lassait pas de l'écouter ; il eût passé toute la nuit à l'entendre parler ainsi.

— Et que voulez-vous que je fasse? dit-il dans son égarement.

— N'y a-t-il donc pas d'autre serrurier que vous dans la ville ? demanda la jeune fille en fixant sur lui un regard inquiet. Et ce mot acheva de rendre à Trenderl toute la plénitude de sa raison.

— Jamais, jamais je ne consentirai à cela, s'écria-t-il

avec colère, dites-le bien à votre mère, dût-elle m'offrir des millions de florins..... je ne le puis vraiment pas, ajouta-t-il tout bas, et cette fois à l'adresse de Taubé.

— Ainsi, vous êtes bien décidé à monter là-haut ? dit Taubé si bas qu'on l'entendit à peine ; et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle que la nuit, par heur, cacha aux yeux de Trenderl.

— Il le faut.....

— Rien ne peut vous arrêter, s'écria Taubé, ni v conscience... ni Dieu lui-même.

— Je crains tout, dit le serrurier, d'une voix étouffé , excepté de monter sur un toit.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura tristement la jeune fille.

— Votre mère dit Trenderl, se casse la tête pour un fait qui pour moi n'est qu'un jeu d'enfant. Je ne crains pas le vertige, moi ; je place un paratonnerre sur le toit le plus pointu avec autant de sang-froid que si je me trouvais dans ma chambre. Serais-je donc un serrurier, s'il n'en était ainsi ? D'ailleurs, n'ai-je pas travaillé au haut de la tour Saint-Etienne, à Vienne ?

— Vous êtes monté là-haut et vous n'avez pas eu peur ! s'écria la jeune fille d'une voix haletante.

— Si j'ai eu peur ? dit Trenderl, oui certes, et au point que j'en ai crié et pleuré et que j'ai pensé en mourir.

— Et pourtant vous voulez grimper sur ce toit. Ne craignez-vous pas d'offenser Dieu ?

Le serurrier ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'étais qu'un enfant, continua-t-il, à l'époque où on m'a mis en apprentissage à Vienne. Mon maître était un homme singulier : il avait une physionomie si méchante et si colère, qu'on l'eût cru capable d'avaler le monde entier d'une seule bouchée. Rien qu'à son approche, je sentais mon cœur défaillir et mes cheveux se dresser. C'était un bon maître néanmoins et qui s'est donné bien des peines pour moi ; aussi, le jour où j'apprendrai sa mort, j'allumerai un cierge en son honneur, comme je fais pour mon père à l'anniversaire de sa mort. J'avais à cette époque un camarade, un gai compagnon du nom de Nazi avec lequel je vivais en très-bonne intelligence, car il était le seul de tous les apprentis qui ne me reprochât pas d'être juif. Un jour notre maître nous dit : « Vous m'accompagnerez aujourd'hui sur la tour Saint-Etienne, où nous avons à travailler ; munissez-vous de tous les outils nécessaires. — « Grand Dieu ! me dis-je, il faudra donc que je monte sur cette tour si élevée ! » moi qui jusque là n'avais pu regarder sans frayeur le cadran de l'horloge, je devais accompagner mon maître jusqu'au sommet de la tour Saint-Etienne ! Je me mis à pleurer, à gémir, à me rouler par terre, persuadé que je mourrais avant même d'arriver à la tour. Alors, mon maître vint à moi, me releva de sa main vigoureuse, et se plaçant vis-à-vis de moi : « Wolf, me dit-il, regarde-moi bien en face ; » et quand je l'eus regardé !

« Juif, as-tu peur ? » s'écria-t-il d'une voix terrible qui bouleversa mon cœur, « tu vas me suivre à l'instant même..... » Force me fut bien de lui obéir.

Ici Trenderl se tut un instant, et la jeune fille attendit avec anxiété la suite de son récit.

— On ne saurait se faire une idée, continua-t-il, des angoisses et des terreurs que j'éprouvai en m'acheminant vers la tour Saint-Etienne, sous le regard fixe de mon maître. Nazi, au contraire, marchait avec autant de calme que si on lui avait dit d'aller cueillir un bouquet dans un jardin. Je montai les marches de la tour, jusqu'à la hauteur de l'horloge, sous l'impression de l'inquiétude et de la terreur. Notre maître avait à faire un ouvrage sur la partie extérieure de la tour. Au moment où je dus le suivre, je me sentis pris d'une frayeur extrême, je me remis à pleurer et à gémir, en suppliant mon maître de me laisser retourner à l'atelier. « Juif, as-tu peur? » me dit-il encore de sa voix sévère... Il m'eût laissé mourir plutôt que de me permettre de m'en aller.....

— Dieu tout-puissant! murmura Taubé.

— Tout cela n'était qu'un jeu pour Nazi, mon camarade. Il se tenait debout au haut de la tour, aussi calme que sur un lit. Tout à coup, et pendant une absence momentanée de notre maître, mon camarade se mit à entonner une chanson que je me rappelle encore, car elle s'est bien gravée dans ma mémoire :

Strasbourg, Strasbourg, ô cité magnifique!
Tombeau de plus d'un soldat héroïque, etc.

Tout en chantant, mon insouciant camarade escaladait la tour et risquait sa vie à chaque pas. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête : « Nazi, lui dis-je en pleurant, as-tu bien le courage de chanter en ce mo-

ment ? » Mais lui se mit à rire tout haut, et pour la première fois depuis que nous faisions ensemble notre apprentissage, il me dit : « Juif, aurais-tu peur ? » Ce mot, sorti maintenant de la bouche même de mon camarade, me fit, je ne sais pourquoi, une impression bien plus terrible ; mais il fut prononcé bien à propos pour moi. « Nazi, lui criai-je aussitôt, regarde bien si j'ai peur » ! Et je me mis à grimper et à sauter et à chanter à l'envi avec mon camarade ; j'étais devenu comme fou. Nazi et mon maître me regardaient avec surprise, ne comprenant rien à la disparition subite de ma frayeur. J'étais un autre homme, je me sentais de force à lutter contre le monde entier, s'il l'avait fallu, et l'on ne m'aurait plus dit impunément : « Juif, as-tu peur ? » Je ne craignais plus rien, j'étais aussi courageux que Nazi, que tous les autres. C'est alors que mon maître me dit ces mots dont je me souviendrai pendant toute ma vie : « Tu le vois bien, Wolf, c'est la peur seule qui fait la différence entre les juifs et les chrétiens ; l'oppression a ôté le courage à ton peuple, mais dès que l'un de vous cesse d'avoir peur, il vaut autant qu'un des nôtres. Prends cette pièce de 20 sous, continue à rester courageux et tu feras un jour un parfait maître-serrurier. » — Aussi, si jamais j'apprends la mort de mon patron, je brûlerai un cierge à son intention.

Trenderl se tut. Son âme parut s'être retrempée dans le long récit qu'il venait de faire, une mâle vigueur e lisait dans ses yeux, sa puissante stature dénotait une force nouvelle et supérieure peut-être à ce qu'elle était en réalité. Ah ! si vous aviez pu voir et apprécier

le regard brûlant qui en ce moment tomba des yeux de la jeune fille sur la figure du serrurier...

— C'en est donc fait ? lui dit-elle avec un soupir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Trenderl effrayé.

— N'avez-vous pas dit que vous ne craigniez rien... balbutia Taubé à voix basse.

— Aimeriez-vous mieux que j'eusse peur ? répondit Trenderl en tremblant ; aimeriez-vous mieux que Hirsch Blaser, le *fin petit juif*, et les serruriers chrétiens eussent le droit de me faire un reproche que je n'ai accepté ni de mon maître ni de mes camarades, et qu'ils pussent me dire : « Juif, as-tu peur ? »

— Que feriez-vous donc si vous étiez marié, dit Taubé avec un tremblement inexprimable dans la voix, et que votre femme vous suppliât au nom de Dieu de renoncer.....

A ces mots, Trenderl allait jeter un cri de joie assez fort pour réveiller du plus profond sommeil tous les habitants de la terre ; sa respiration était devenue rapide, comme s'il avait été secoué par une tempête, comme s'il s'était trouvé au milieu d'une maison en flammes dont il lui tardait de s'échapper.

— Non, non, Taubé, s'écria-t-il avec un effort surhumain, ce n'est pas vous qui me demanderiez cela... et je ne voudrais point, quant à moi, d'une femme qui craindrait d'épouser un serrurier ; il faudra qu'on me prenne tel que je suis... jamais je ne renoncerai à ma profession.

En ce moment les cœurs des deux jeunes gens battirent à l'unisson dans le transport d'un sincère amour,

leurs mains se rencontrèrent, mais nul aveu ne s'échappa de leurs lèvres.

— Ainsi vous ne céderez pas? dit Taubé avec un regard de reproche qui toucha vivement le cœur du serrurier.

— Je ne le puis... je ne le puis, dit-il, en faisant un douloureux effort, je ne puis consentir surtout à ce qu'un autre serrurier fasse ma besogne.

— J'apporterai donc une mauvaise nouvelle à ma mère? dit Taubé, et elle quitta le serrurier sans saluer sans lui dire un mot d'adieu.

Elle n'était pas plus tôt sortie que Trenderl se frappa le front du poing en s'écriant :

Sot! grand sot que je suis!... je n'ai su rien lui dire...

Le jour où Trenderl devait poser son paratonnerre, le docteur se sentit transporté de joie. Les inquiétudes mortelles de Mindel lui avaient prouvé depuis longtemps que le piége tendu par la brave femme et par le *fin petit juif* s'était brisé dans leurs mains. Pour Emanuel, Trenderl était un autre Samson.

Le jour donc où devait s'accomplir le *grand événement*, une tristesse profonde s'empara de la pauvre Mindel.

A peine eut-elle la force de se lever le matin ; elle ouvrit son livre de Psaumes et se mit à prier bien longtemps. Mais rien ne put calmer son inquiétude ; le danger qu'allait courir un enfant juif la préoccupait toujours. Plus on la consolait, plus grandissait sa frayeur, au point qu'on commença à s'inquiéter de sa santé.

Dans Taubé au contraire s'était opéré un changement remarquable. Ses yeux reflétaient le calme de son cœur, une lueur vive et rose comme l'aurore planait sur son visage. Plus d'une fois, dans le cours de cette journée, elle dit à sa mère : « Tu verras qu'*il* s'en tirera sain et sauf ; il n'a peur de rien, lui, et Dieu ne permettra pas qu'il lui arrive malheur..... »

Mindel se trompa une fois de plus sur le sentiment qui dictait ces paroles à sa fille !...

Au moment où le serrurier et ses ouvriers, chargés des pièces du paratonnerre, se rendirent à la synagogue, Taubé se trouvait à la fenêtre. Cette circonstance parut de bon augure à Trenderl. Les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent et se baissèrent en même temps, en exprimant les sentiments respectifs de leurs cœurs... Cependant Taubé ne put se défendre d'une certaine frayeur en voyant le serrurier disparaître à l'angle de la rue. . . . .

. . . .

Rebb Schmoul était sorti pour *regarder faire* le serrurier ; rien ne dénotait, dans sa physionomie, la moindre inquiétude sur le sort de Trenderl. Aussi ne comprit-il rien aux prières pressantes que lui adressa sa femme pour le retenir à la maison.

— Tu vas offenser le bon Dieu, lui dit-elle, en te faisant le témoin d'un travail qui lui est désagréable.

— Renonce donc à tes folies, répondit Schmoul. Est-ce offenser Dieu que de placer sur la maison à lui consacrée, un paratonnerre qui doit la préserver de la foudre ? Trenderl est un joli garçon destiné à toute autre chose

qu'à une chute qui doit lui briser les reins. N'est-il pas vrai, Taubé, ma chérie?

Nous ne saurions dire au juste ce que répondit la jolie fille.

Tout cela ne calma que bien peu les inquiétudes de la bonne Mindel; son esprit était violemment tendu, tous ses sens en éveil; le moindre bruit, le moindre pas précipité qui s'entendait dans la rue, lui faisaient pressentir l'accomplissement du plus terrible malheur que puisse concevoir l'imagination.

Sur les midi, Rebb Schmoul rentra chez lui en s'écriant gaiement :

— Notre Trenderl fait merveille; il est là-bas à travailler et à chanter sur son toit absolument comme s'il était au bal. Qui eût cru, de mon temps, qu'un ouvrier juif en arriverait là? Nous entrons dans une ère nouvelle.

Taubé se sentit plus confiante que jamais dans le résultat de l'œuvre du serrurier. Trenderl ne chantait-il pas au haut de son toit?

Mindel ne trouva rien à répondre; un changement plus marqué d'heure en heure s'opérait en elle; l'inquiétude, qui depuis le matin tenait tout son être en suspens, avait fait place à un calme bienfaisant. Dans l'après-midi, elle trouva la force de s'asseoir dans son fauteuil et y goûta un doux sommeil qui acheva de dissiper les angoisses et le chagrin de son âme.

Vers le soir, elle fut éveillée en sursaut par un cri perçant de sa fille :

— Il arrive! Il arrive! s'était écriée Taubé.

Mindel se redressa en chancelant; pâle, et les traits

bouleversés par une inquiétude terrible, elle demanda :

— Au nom du ciel ! le malheur est-il accompli ? Est-ce Trenderl qu'on rapporte ?

Taubé ne put répondre pour le moment. Enfin, d'une voix qui sortait du plus profond de son cœur :

— Non, ma mère, s'écria-t-elle, il s'en revient sain et sauf ; je savais bien que Dieu le protégerait ?

Mindel retomba dans son fauteuil, ses mains se joignirent, mais nulle oreille humaine n'entendit la prières qui s'échappa de ses lèvres, pour monter aux pieds du Roi des Cieux.

Un peu plus tard, Rebb Schmoul revint :

— Tu ne t'es pas mal trompée, Mindel, dit-il, en t'imaginant qu'il arriverait malheur à Trenderl. Il nous a fait un ouvrage dont notre communauté aura le droit d'être fière ; car c'est la première fois qu'on a vu un serrurier juif poser un paratonnerre.

— Je voudrais bien le voir à présent, dit Mindel en rougissant, je serais curieuse de le regarder...

— Pour t'assurer s'il est sain et sauf, répondit Schmoul, et s'il ne s'est pas cassé quelque membre ? Je vais le faire appeler à l'instant.

Taubé se réfugia dans le coin le plus retiré de la chambre.

Le serrurier se présenta revêtu encore du costume de l'ouvrier : tablier en cuir passé autour de ses reins vigoureux, chemise toute noire de suie, manches retroussées sur les bras. Il salua d'un air embarrassé les riches voisins qui l'avaient fait demander.

— Trenderl, lui dit Rebb Schmoul (permets moi de te

donner encore ce nom), tu es un brave garçon et tu fais honneur à toi-même et à notre communauté. Ma femme veut te remercier de ce que tu ne t'es pas laissé tomber du toit.

Le serrurier ne comprenait rien à ce qui se passait. Mindel lui prit la main et lui dit avec une inexprimable sincérité :

— Oui, je te remercie d'être revenu sain et sauf. Maintenant je suis convaincue que Dieu veillera sur tes pas et te préservera de tout malheur. Tu es un brave et bon Juif. C'est moi qui ai péché par mes inquiétudes et mon manque de confiance en Dieu. Mon mari me disait ce matin même : Est-ce pécher que de préserver du malheur la maison de Dieu? Et cette idée m'a consolée et m'a rendu ma confiance. Maintenant, Trenderl, frappe et fais du bruit à ton aise; j'aurai plaisir à t'écouter, dussé-je n'en pas dormir. Tout en toi m'indique que tu es né d'une bonne mère juive. Tu as bien fait de résister à la tentation et de demeurer fidèle à ta profession. Je ne saurais trop te dire combien tu as eu raison, et combien moi j'ai eu tort en cherchant à te corrompre. Mes yeux s'ouvrent enfin à la vérité !

Trenderl ne savait pas ce qu'on voulait de lui, et promenait des regards indécis sur les personnes qui l'entouraient.

Taubé, pendant ce temps, se tenait dans un coin, silencieuse et pensive.

Un jour, le serrurier vint prier Emanuel d'intercéder en sa faveur auprès des parents de la jeune fille. Le

docteur n'avait pas attendu ce moment pour deviner les sentiments secrets de Trenderl.

— Tout est décidé et convenu entre *elle* et moi, lui dit Trenderl; je resterai serrurier, et ma Taubé sera la femme d'un serrurier. Elle ne veut d'autre mari que moi, c'est elle qui me l'a dit. Lorsque je travaille sur mon enclume avec mes bras nus et mon tablier de cuir, je lui parais préférable, ainsi fait, à tous les jeunes gens de la ville. Il ne me faut pas beaucoup d'argent, et si Rebb Schmoul ne me donne rien du tout, je ne m'en plaindrai pas; mais il faut qu'il me donne ma Taubé.

Le docteur n'eut pas de peine à obtenir le consentement des parents. Rebb Schmoul, depuis longtemps, avait jeté son dévolu sur le *joli garçon*, et la bonne Mindel s'empressa de souscrire à ce que lui dictaient et son propre cœur et les conseils de son cher docteur.

Lorsqu'au *Holemoëd* (demi-fête) des Pâques, de la même année, se répandit la nouvelle que le serrurier était devenu le fiancé de la fille de Rebb Schmoul, ce fut une immense surprise dans toute la ville. Personne ne put comprendre un fait aussi inouï!

Hirsch Blaser, le *fin petit juif*, branla la tête et haussa les épaules en se ratatinant à tel point qu'avec son dos vouté et son œil à reflets verts, on l'eût pris pour un chat.

— Sur ma vie et sur ma mort, dit-il, je ne reconnais plus le monde! Rebb Schmoul l'homme riche donne sa fille à un pauvre ouvrier, à Trenderl le serrurier! Ou je perds la tête ou bien le monde est changé du tout

au tout. Je ne comprends plus ni le monde ni moi-même.....

Emanuel en revenant à une heure avancée de la nuit des fiançailles de nos deux heureux jeunes gens, sentit naître en son esprit quelques réflexions qu'il ne put s'empêcher de confier au papier.

Lisons ce que le docteur pensa et ressentit en ce moment :

« Aujourd'hui, pour la première fois depuis neuf ans, j'ai retrouvé l'impression que j'éprouvais jadis au moment où ma mère, avant de me mettre au lit, me faisait répéter mot par mot la prière du soir. Ce soir encore, je voudrais prier... tant mon cœur est plein de choses. »

« Crois-moi, Clara, tout ce que le cœur de l'homme peut éprouver de repentir et d'amertume, je l'ai éprouvé et ressenti dans le cours de ces neuf années. Mais que sont toutes ces tortures de l'âme, en comparaison de ce que je viens de traverser? Je sais bien que la blessure faite à ton âme et à la mienne par mon retour dans ma famille, est une blessure éternelle..... et pourtant aujourd'hui, je vois plus clairement que jamais qu'une main mystérieuse a procédé à notre si douloureuse séparation. »

« La nouvelle législation de notre patrie veille sur le moindre rouage de l'Etat; elle coordonne et règle la grande machine ; mais semblable à un débiteur qui a mille créanciers à payer, elle a oublié ceux qui, par sa faute, sont tombés dans la plus profonde misère. »

« La nouvelle législation de notre patrie a affranchi le

sol, elle a appelé le peuple dans les champs et dans les conseils communaux..... mais pour nous, elle n'a pas su trouver une ligne, pas même un mot! »

« Ne te laisse pas aigrir, mon cœur, par l'impression de ces tristes pensées! N'as-tu pas été satisfait aujourd'hui? le serrurier n'a-t-il pas rempli sa tâche consciencieusement et à ta propre honte? »

« Un jour, son maître lui dit au haut de la tour Saint-Etienne : « Juif, as-tu peur? » Et ce mot est devenu tout-puissant en lui et l'a préservé de l'infidélité et de la trahison. »

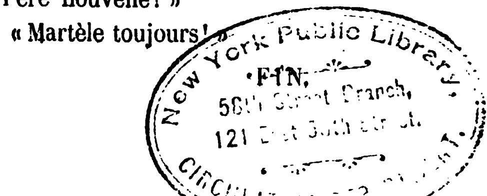
« N'aie peur de rien, mon peuple! Dépose toute crainte! C'est ainsi que tu deviendras libre..... Le serrurier l'est déjà. »

« En jetant un regard rétrospectif sur mes neuf années de souffrances, je m'aperçois que j'en ai pourtant retiré quelque fruit. Je sens que je suis bien un enfant de mon peuple et que ma conversion n'eût été qu'une trahison! aujourd'hui seulement, je vois cela dans toute son évidence. »

« Dans quelques heures, le serrurier sera placé de nouveau auprès de son enclume et auprès de son foyer, et par ses vigoureux coups de marteau il annoncera son réveil au monde.

« Continue à marteler ainsi! Chaque coup qui retentit sur ton enclume brise un anneau de la chaîne d'esclavage de ton peuple et résonne comme un salut donné à l'ère nouvelle! »

« Martèle toujours! »



TABLE

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

